
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 3872


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



SAINT BONAVENTURE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Saint François d'Assise, in-8° illustré . . . 4 fr. »

— Grand in-4° illustré (*Plon*). . . . . 50 fr. »

— In-12 (*Poussielgue*). . . . . 2 fr. 50

Saint Antoine de Padoue, in-12 (*Poussielgue*). 1 fr. 50

Sainte Marguerite de Cortone, bel in-8° illustré (*Plon*). . . . . 10 fr. »

— In-12 (*Poussielgue*) . . . . 1 fr. 75

Sainte Claire d'Assise, in-32 illustré (*Paillart*). 0 fr. 10

Panégyrique de saint Memmie, premier évêque de Châlons (*rue d'Assas, 11, Paris*). . . . . . . 0 fr. 50

Panégyrique de saint Quentin, apôtre du Vermandois et martyr (*rue d'Assas, 11, Paris*) . . . . 0 fr. 50

La Question juive (*rue d'Assas, 11, Paris*). . 0 fr. 50

L'invasion juive (*rue d'Assas, 11, Paris*). . . 0 fr. 50





Le Rat inc — Héliog Dujardin

SAINT BONAVENTURE

d'après Raphael

BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

SAINT BONAVENTURE

(1221-1274)

PAR

LE R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

O. M. C.



PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

ŒUVRE DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

RUE D'ASSAS, 11

1899

Imprimatur :

Parisiis, die 24 Martii 1899.

† Franciscus, Card. Richard,
Arch. Pariseinsis.

DÉDIÉ

A SON ÉMINENCE

LE CARDINAL COULLIÉ

Archevêque de Lyon

Gardien du Sanctuaire et de la mémoire
de saint Bonaventure.

Paris, 1899.

*

ARCHEVÊCHÉ
DE
LYON

Lyon, le 20 mars 1899.

Mon Révérend Père,

La ville de Lyon garde avec un respect religieux la mémoire de saint Bonaventure. L'église qui lui est dédiée est chère entre toutes aux Lyonnais, et c'est sous ses vieilles voûtes que se réunissent le plus habituellement les œuvres de charité et d'apostolat. Nous avons l'espérance qu'en leur donnant l'hospitalité, saint Bonaventure obtient pour toutes ces œuvres des grâces de choix.

Il est donc certain que la Vie de saint Bonaventure *recevra bon accueil dans notre ville si fidèle aux souvenirs.*

Vous m'en offrez la dédicace comme au Gardien de la mémoire du saint cardinal. Je l'accepte avec reconnaissance et je vous remercie, mon Révérend Père, de cette pensée.

Pourquoi faut-il que le chef vénérable du grand docteur, qui repose, nous le savons, nous le croyons du moins, dans le sol de l'ancien couvent des Cordeliers, ait échappé jusqu'à ce jour à toutes les recherches de la piété? Nous serions si heureux de le retrouver et de rendre de justes honneurs à cette insigne relique!

En attendant le jour où Dieu permettra cette Invention, votre ouvrage conservera parmi nous l'esprit de ce saint patron. Nous puiserons dans cette lecture un amour plus filial pour la sainte Église, une foi plus profonde au Très Saint Sacrement de l'autel, une énergie indomptable pour l'accomplissement du devoir.

Ce résultat précieux est l'objet de votre ambition; il sera votre récompense. C'est aussi le vœu de mon religieux dévouement.

Veuillez, mon Révérend Père, en agréer la respectueuse assurance.

† PIERRE, Card. COULLIÉ,
Archevêque de Lyon et de Vienne.

Approbation du R^{me} Père Général.

Præsentium vigore, libenter permittimus ut opus cui titulus « Saint Bonaventure », a R. P. Leopoldo a Chérancé exaratum et a duobus Ordinis theologis revisum et probatum, servatis servandis, typis mandetur.

Romæ, ex conventu nostro, die 31^{a} Januarii 1899.

Fr. BERNARDUS AB ANDERMATT,
Min. G^{lis} FF.-M. Cap.

Approbation du T. R. Père Provincial.

RÉVÉREND ET CHER PÈRE,

Les Très Révérends Pères Arsène de Chatel et Prosper de Martigné, à qui j'avais confié le soin d'examiner votre vie de saint Bonaventure, m'en ont rendu un bon témoignage. Tous les deux estiment que cette vie sera lue avec plaisir, qu'elle est de nature à procurer la gloire du Saint que vous faites bien connaître, et qu'elle aidera à la sanctification des âmes.

Par ailleurs, ils n'ont rien remarqué dans votre travail qui ne fût conforme à la saine doctrine de notre Sainte Mère l'Église. C'est donc avec joie et avec reconnaissance

que je vous donne, autant qu'il m'appartient, l'autorisation de le livrer à l'impression et de le publier.

En écrivant cette vie, votre but n'était point de satisfaire l'ambition et la curiosité, quelque légitimes qu'elles fussent, du savant théologien et de l'ascète profond, mais d'édifier vos frères et les pieux fidèles, en leur faisant connaître votre héros. Vous avez atteint votre but. Je vous en félicite et je vous en remercie sincèrement.

Je souhaite à la Vie de *saint Bonaventure* le succès qu'ont eu et votre Vie de *saint François d'Assise* et celle de *saint Antoine de Padoue*. En tous cas, je vous suis reconnaissant (et je suis convaincu que tous les Religieux partagent mes sentiments à cet égard) d'employer le talent que le bon Dieu vous a donné, à faire connaître les Saints de notre Ordre. C'est la meilleure manière de le glorifier.

Je demande à Notre-Seigneur de vous bénir, et je vous prie, Révérend et cher Père, de croire à mes affectueux et dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

Fr. ADOLPHE DE BOUZILLÉ,
Ministre Provincial.

Nantes, 18 janvier 1899.

PRÉFACE

Le moyen âge, et plus particulièrement le grand mouvement de renaissance chrétienne dû à l'initiative de saint François d'Assise, sont en ce moment le point de mire de l'École rationaliste. Renan a commencé; Ghebart et Paul Sabatier ont suivi; tous dirigent de ce côté les efforts de leur activité intellectuelle. Ils s'emparent de nos saints, du réformateur ombrien et de ses compagnons; ils parent de tous les charmes de la littérature la figure si douce et si attrayante du fondateur; ils exaltent même outre mesure ses qualités naturelles et son génie, mais pour dénaturer son caractère historique. Sous leur pinceau, le Patriarche d'Assise se transforme... et devient « un indépendant, un précurseur du libre examen, un adversaire de la théocratie sacerdotale ».

Un tel fondateur peut plaire à des esprits qui plient l'histoire à leurs systèmes et créent de toutes pièces le héros qu'ils veulent nous faire admirer; mais il n'est pas le législateur que nous vénérons, il n'est pas le réformateur que nous dépeignent les chroniques contemporaines, il n'est pas le saint que l'Église a placé sur les autels! Le témoignage de ses disciples est là, vivant, sincère, irrécusable, nous donnant le portrait de leur Père, un portrait vécu, le portrait qui restera. Tous les

Renan de l'univers auront beau se concerter pour les « retouches », ils ne réussiront pas à effacer les empreintes primitives et à faire du Poverello d'Assise un Luther anticipé.

Les téméraires dénégations de nos *intellectuels* n'auront pourtant point été inutiles. Elles auront du moins servi à provoquer, de la part des écrivains catholiques, de nobles et vibrantes protestations auxquelles ont souscrit tous les esprits impartiaux et soucieux du vrai. Honneur à ces vaillants qui n'ont pas craint d'encourir la disgrâce du vulgaire et de faire entendre les solennelles revendications de l'histoire! Nul plus que nous n'a applaudi à leurs courageux efforts comme à leurs succès. Mais non content d'applaudir, nous avons voulu descendre avec eux dans la lice; et tout en nous renfermant dans une sphère plus modeste, nous avons successivement composé, — dans le même esprit, mais en dehors de toute polémique, et toujours avec une teinte populaire, — les biographies suivantes : *Saint François d'Assise*, le libérateur du XIII[e] siècle; — *Saint Antoine de Padoue*, son disciple et le grand thaumaturge de ces temps; — *Sainte Claire d'Assise*, sa fidèle coopératrice dans la fondation de l'institut des Pauvres Dames; — et *Sainte Marguerite de Cortone*, la Marie-Madeleine de l'Ordre séraphique.

Des amis nous demandent aujourd'hui, pour couronner tous ces travaux et sans sortir du moyen

âge, d'esquisser la figure — toujours laissée dans l'ombre et pourtant si picturale — de saint Bonaventure, le septième successeur de saint François et l'un des princes de la théologie scolastique. Nous cédons à leurs instances et ressaisissons immédiatement le pinceau, pour reproduire aussi fidèlement que possible les traits de celui que le moyen âge a désigné sous le nom de Docteur séraphique.

Saint Bonaventure! Physionomie séduisante, mais difficile à peindre, non seulement à cause de son cachet mystique, mais pour divers autres motifs dont les principaux sont la pénurie des documents contemporains et les incertitudes de la critique, qui n'osait, jusqu'à ce jour, se prononcer sur le nombre et l'authenticité de ses œuvres.

D'où vient cette pénurie? Comment remédier à ces incertitudes? nous demanderont les lecteurs peu familiarisés avec l'histoire du Saint. Nous allons répondre brièvement à ces deux questions.

1° *Pénurie des documents contemporains.*

La rareté des sources hagiographiques trouve son explication dans les faits eux-mêmes. Le Docteur séraphique ne fut canonisé que deux siècles après sa mort; et dans l'intervalle personne, hormis un Franciscain d'Espagne, Jean-Égide Zamora, ne songea à recueillir et à grouper les mille détails

qui nous auraient permis de le suivre d'un bout à l'autre de sa carrière. Encore faut-il ajouter que l'œuvre de ce Franciscain, composée vers la fin du XIII[e] siècle et insérée dans son *De Viris illustribus*, a péri au milieu des invasions qui ont ravagé l'Espagne, et qu'il a été, jusqu'à présent, impossible de le retrouver (1).

Il ne nous reste donc, sur un personnage qui tient tant de place dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, que des monographies plus ou moins incomplètes et plus occupées à nous dépeindre le Général d'Ordre, le théologien et le thaumaturge, que le saint proprement dit. Il faut nous y résigner, les premières saillies de l'enfance, l'éducation maternelle, les joies du foyer, les appels de la grâce, les déchirements des adieux, tous ces détails intimes qui font le charme d'une vie, nous échappent à peu près totalement ; et les regrets qu'exprimait Sicco Polentone, au sujet de saint Antoine de Padoue, montent malgré nous de notre cœur à nos lèvres : « Nous ne connaissons pas la moitié des actes d'un si grand homme ! »

Du moins nous avons réuni les trop rares matériaux que nous fournit la dernière période de l'époque médiévale. Nous les avons compulsés avec soin ; chacun d'eux nous a livré son trait, son anecdote, et nous nous sommes efforcé, en rassem-

1. *Saint Bonaventure*, éd. de Quaracchi, t. I, p. XXXVI.

blant ces traits épars, de restituer à notre Bienheureux sa physionomie originale et son vrai caractère, mélange de douceur et de force, de science et d'amour.

Voici les sources hagiographiques où nous avons puisé; et d'abord les auteurs contemporains : — Bernard de Besse, secrétaire de saint Bonaventure, *De laudibus B. Francisci*, Rome, 1897; — François de Fabriano, autre secrétaire du Bienheureux, chronique manuscrite, Fabriano; — Salimbéné, *Chronique de Parme*, Parme, 1857; — Ange Clarène, *Les Tribulations*, manuscrit de la bibliothèque nationale de Florence. — Aux siècles suivants, les annalistes de l'Ordre des Mineurs : — Barthélemy de Pise, *Livre des Conformités*; — un auteur anonyme qu'on croit être le Fr. Arnaud de Serrano (xiv[e] siècle), *Chronique des Vingt-quatre Généraux*, Quaracchi, 1897;—Glassberger, apud *Analecta Franciscana*, Quaracchi, 1885; — Marc de Lisbonne; Rodolphe de Tossignano; Wadding, qui est l'interprète le plus autorisé des traditions franciscaines; et Benoît Bonelli de Cavalèse, *Prodromus*, Bassano, 1767.

En dehors de l'Ordre : — Saint Antonin, archevêque de Florence, *Hist.*, p. III; — les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 14 juillet, reproduisant les bulles de Sixte IV et de Sixte-Quint, ainsi que les discours d'Octavien Martini, avocat consistorial, et de Pierre Galésini, protonotaire apostolique, pour

la canonisation et la glorification du Docteur séraphique.

La Bibliothèque nationale et la Bibliothèque Mazarine possèdent plusieurs manuscrits relatifs à saint Bonaventure et l'*Histoire abrégée* du P. Boule (1): celle de Lyon, le manuscrit de Jean de Fahy, 1746 (ms. 1349).

De nos jours, bon nombre d'écrivains se sont occupés de la vie ou de la doctrine du Docteur séraphique. Parmi eux, il nous plaît de signaler : — en France, l'abbé Berthaumier, *Histoire du Saint;* le R. P. Prosper de Martigné, *la Scolastique,* Paris, 1888; E. de Margerie, *la philosophie du Saint;* — en Italie, les PP. Pamphile de Magliano, *S. François et les Franciscains*, Rome, 1874; Gaspard de Monte-Santo, *Vie et doctrine de S. Bonaventure*, Florence, 1874; Antoine-Marie de Vicence, *Vie du Saint*, Rome, 1874. Nous ne faisons que leur rendre justice, en déclarant que leurs travaux nous ont beaucoup aidé à composer le nôtre.

2° *Authenticité des Œuvres du Saint.*

Reste la seconde question, non la moins importante, celle qui concerne l'authenticité des Œuvres du Saint et les incertitudes de la critique. Elle renferme encore des points obscurs; mais, dans son ensemble, elle est sortie de la pénombre pour en-

1. In-8°, Lyon, 1747 : Bibliothèque nationale, n. 11.808.

trer dans la pleine lumière de l'histoire, grâce aux savantes investigations d'un Franciscain de nos jours, le P. Fidèle de Fanna.

Il existait plusieurs éditions des Œuvres de saint Bonaventure : — l'édition Vaticane entreprise en 1588 par ordre de Sixte-Quint; celle de Mayence (1609), de Lyon (1678), de Venise (1751), de Paris (Vivès, 1874), etc.; toutes discordantes entre elles, non seulement sur le texte, mais encore sur le nombre des traités ou opuscules qu'on attribuait à notre Bienheureux. L'édition Vaticane en comprenait 94; celle de Venise, 28; Oudin, 29; Sbaraglia, 51; Bonelli, dans son *Prodromus*, 73. Une révision s'imposait, entreprise colossale qui réclamait de longues pérégrinations, beaucoup de temps et par-dessus tout un grand esprit de critique pour remonter aux sources et rétablir le texte primitif. Le P. Fidèle de Fanna, chargé de cette mission, s'en acquitta avec un zèle incomparable. A partir de 1871 et pendant l'espace de huit années, il parcourut tous les royaumes de l'Europe, sauf la Suède et la Russie, fouilla quatre cents bibliothèques, collectionna cinquante mille manuscrits, et rentra en Italie avec d'incomparables richesses littéraires. Il consigna son projet et ses découvertes dans un livre intitulé *Ratio novæ collectionis* (in-8°, Turin, 1874) et dont l'apparition coïncidait avec la célébration du sixième centenaire de saint Bonaventure. Ce livre lui valut, à

Madrid, le diplôme de correspondant de l'Académie royale; à Paris, l'honneur d'un rapport élogieux prononcé par Léopold Delisle à l'Académie des sciences et belles-lettres; dans toute l'Europe, les chaleureuses félicitations de la presse catholique. Il fut prématurément enlevé par la mort, en 1881, au moment où il allait jouir du fruit de ses recherches; mais son œuvre ne périt pas avec lui, et les Franciscains de Quaracchi, héritiers de ses trésors d'érudition, publièrent en 1883 un premier volume qui excita l'admiration de tous les connaisseurs. Sept autres volumes ont paru depuis, dans le même format (grand in-4°); les *Œuvres Spirituelles* ont été imprimées à part, sous un format plus portatif. Quand l'édition sera terminée, les successeurs du P. Fidèle de Fanna, tout en s'inspirant d'un esprit de critique différent et peut-être parfois un peu trop sévère, pourront se rendre le témoignage d'avoir élevé un véritable monument à la gloire du Docteur séraphique.

Nous indiquerons, à la fin du volume, les ouvrages ou opuscules parus jusqu'ici; mais nous ne pouvons nous dispenser de noter tout de suite ce qui distingue cette édition : la sagesse des critiques, l'abondance des témoignages relatifs à l'authenticité de chaque ouvrage, la clarté des annotations (scholia) sur les passages obscurs ou sur les questions plus abstruses, enfin la netteté des caractères typographiques.

Pour donner une histoire complète et scientifique de notre Bienheureux, il eût fallu attendre que l'édition de Quaracchi fût terminée : d'autant plus que la vie du Saint lui servira de couronnement. Mais d'ici là il peut encore se passer de longues années; le festin n'est pas près d'être servi, et la piété des fidèles nous en réclame au moins quelques miettes. Le présent volume a pour but de satisfaire à leur désir. Il aura çà et là des lacunes que nous signalerons, mais du moins ne contiendra rien de contraire aux données de l'histoire et aux lois de la critique, et les amis de l'Ordre séraphique pourront y trouver encore un aliment savoureux. Pour nous, nous nous estimerons largement payé de nos peines, si nos lecteurs nous rendent ce témoignage que le Docteur séraphique est mieux connu, sa physionomie plus nettement tracée, ses ouvrages plus sainement appréciés.

Saint Bonaventure, comme saint Antoine de Padoue, appartient au premier cycle de l'épopée franciscaine. Ces deux grandes figures encadrent admirablement celle du Patriarche d'Assise, leur père et leur modèle; et les unes et les autres, filles du cloître, rayonnent également de cette douce lumière, de cet amour, de cette paix, qu'a si bien chantés l'un de nos poètes modernes.

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer,

Ce sont vos froides nefs, vos parvis et vos pierres,
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux.
La tête du Sauveur errait sur vos cilices,
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux;
Et quand l'orgue chantait aux regards de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment. Ah ! Vous étiez heureux (1) !

Le poète l'a dit, l'amour, un amour pur, désintéressé, surhumain, donne aux visages des saint François, des saint Antoine de Padoue, des saint Bonaventure, un rayonnement à part, des reflets célestes, une jeunesse éternelle; et c'est le cloître qui a été le foyer des dévouements dont ils ont laissé de si nobles exemples. Mais le divin y éclate ! Or, c'est le divin qui excite toutes les colères de nos iconoclastes et de nos septembriseurs, comme c'est le divin qui attire les cœurs épris du beau idéal et provoque leur admiration...

Nous déposons le présent volume, comme ses aînés, aux pieds du Souverain Pontife, heureux de pouvoir lui offrir, une fois de plus, un témoignage de notre profonde reconnaissance et de notre filiale vénération.

Fr. Léopold de Chérancé,
prêtre de l'ordre des frères-mineurs capucins.

Paris, *8 décembre 1898.*

1. Alfred de Musset, *Rolla.*

PRINCIPAUX SAINTS ET BIENHEUREUX CONTEMPORAINS

Ordre de S. François.	Ordre de S. Dominique.	Autres Saints.
S. François d'Assise, † 1226.	S. Dominique, † 1221.	S. Edmond, arch. de Cantorbéry, † 1240.
S. Antoine de Padoue, † 1231.	B. Ceslas, † 1242.	S. Raymond Nonnat, † 1240.
Ste Élisabeth de Hongrie, † 1231.	S. Pierre de Vérone, † 1252.	S. Pierre Nolasque, † 1256.
Ste Rose de Viterbe, † 1252.	S. Hyacinthe, † 1257.	Ste Julienne du Mont-Cornillon, † 1258.
S. Ferdinand de Castille, † 1252.	S. Thomas d'Aquin, † 1274.	Les Sept Fondateurs de l'Ordre des Servites, vers 1260.
Ste Claire d'Assise, † 1253.	S. Raymond de Pennafort, † 1275.	S. Simon Stock, carme, † 1265.
B. Égide d'Assise, † 1262.	B. Humbert de Romans, † 1277.	S. Philippe Bénizzi, † 1275.
S. Louis, roi de France, † 1270.	B. Albert le Grand, † 1280.	
Bse Isabelle de France, † 1270.	B. Ambroise de Sienne, † 1286.	
S. Bienvenu, év. d'Osimo, † 1282.		
Ste Marguerite de Cortone, † 1297.		
S. Yves, curé breton, † 1303.		

PRINCIPAUX SOUVERAINS D'EUROPE CONTEMPORAINS DE SAINT BONAVENTURE

Papes.	Empereurs.	France.
Honorius III, † 1227.	Frédéric II, † 1250.	Louis VIII, † 1226.
Grégoire IX, † 1241.	Conrad IV, † 1254.	Louis IX, † 1270.
Célestin IV, † 1241.	Rodolphe de Habsbourg, † 1291.	Philippe le Hardi, † 1285.
Innocent IV, † 1254.		
Alexandre IV, † 1261.		
Urbain IV, † 1265.		
Clément IV, † 1268.		
S. Grégoire X, † 1276.		

SAINT BONAVENTURE

CHAPITRE PREMIER

L'AURORE DU XIIIe SIÈCLE

Le XIIe siècle, le siècle de saint Bernard, n'avait pas tenu sa promesse. Les débuts avaient été brillants. C'était partout le triomphe de la croix et, par là même, de la civilisation. Le drapeau de la chrétienté flottait à Jérusalem; les pontifes romains conviaient l'Église grecque à une réconciliation aussi glorieuse qu'elle était nécessaire; et les vingt peuples qui formaient la république chrétienne d'Occident, se coalisaient pour refouler dans les sables du désert les hordes musulmanes, avec leurs doctrines abrutissantes.

« Mais le XIIe siècle n'acheva pas sa course comme il l'avait commencée; et quand, le soir venu, il pencha vers l'horizon pour se coucher dans l'éternité, l'Église parut s'incliner avec lui, le front chargé d'un pesant avenir (1). » De tous côtés, en Orient et en Occident, ce n'étaient que désastres succédant aux

1. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, ch. I.

désastres, ruines accumulées, craintes et périls. En Orient, le Croissant, signe de la barbarie, dominait les minarets de Jérusalem; Gengis-Khan, à la tête de ses Tartares, semait partout la terreur et la mort; le trône de Constantin s'écroulait pour faire place à un empire aussi précaire de durée que d'étendue. L'état des nations occidentales n'était guère moins lamentable. Dans la Grande-Bretagne, les barons se soulevaient contre l'indigne Jean sans Terre. En France, la secte des Albigeois ensanglantait la province du Languedoc. En Allemagne, Frédéric II montait sur le trône et y installait une sorte d'athéisme hypocrite et violent qui tendait à faire revivre l'omnipotence des Césars. Pendant ce temps, l'Italie était déchirée par les factions; chaque jour, sur un point ou sur l'autre, le tocsin du palais communal faisait descendre la guerre dans la rue, et les sectes venimeuses des Vaudois, des Cathares, des Patarins, profitaient des troubles politiques pour propager dans les esprits l'erreur et les idées anarchiques.

Partout le flot des passions montait; partout on foulait aux pieds les lois de la justice, qui sont le fondement nécessaire de toute société. La croix penchait, et la civilisation chrétienne était menacée de disparaître dans un effondrement général. C'est sous cette image que l'Église apparaissait aux yeux d'Innocent III dans une vision qui lui montrait à la fois le mal et le remède. « Il me semblait, racontait-il en présence des cardinaux, il me semblait que la basilique de Saint-Jean de Latran chancelait sur ses bases, et je m'efforçais vainement d'en conjurer la

chute, lorsqu'un homme pauvre et chétif s'avança et la soutint de ses épaules (1). »

« Ce pauvre, ce chétif », c'est un de ces secours extraordinaires que la Providence tient en réserve pour les heures désespérées. L'histoire nous livre son nom : c'est saint François, le fils d'un riche négociant d'Assise, nature chevaleresque, caractère magnanime « dont la vie merveilleuse se chanterait mieux parmi les gloires du ciel (2) ».

Voilà le sauveur du XIII[e] siècle, non le seul; car à sa mission libératrice sont associés, dans les desseins de Dieu, les noms les plus brillants et les plus divers, Innocent III, Louis IX, saint Ferdinand de Castille, la douce Élisabeth de Hongrie et Simon de Montfort; mais il garde, avec saint Dominique, « son frère d'armes », le privilège d'une vocation plus haute et d'une prééminence incontestable. Tous nos regards se porteront donc sur lui; car « ce que Dieu crée en une seule fois, une seule plume n'est pas capable de l'écrire (3) ».

A vingt-cinq ans, il dit adieu à sa famille, renonce à tous ses biens, remplace les vêtements de soie par la bure grossière des pâtres de l'Ombrie et, libre de toute attache temporelle, prenant à la lettre le discours sur la montagne, il se livre tout entier, avec un enthousiasme que les tribulations ne diminue-

1. Voir notre *Vie de saint François d'Assise*, ch. IV.

2. « La cui mirabil vita
Meglio in gloria del ciel si canterebbe. »
(Dante, *Paradiso*, c. XI.)

3. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, préface.

ront pas, à l'œuvre de la rénovation sociale. Mais grand initiateur en même temps que grand Saint, il fonde pour des besoins nouveaux, une institution nouvelle plus grande que l'Hôpital, plus pure que le Temple, et qui sent « l'homme inspiré » beaucoup plus que l'homme de génie (1). En 1209, il crée le moine-apôtre et le lance à travers les peuples, avec la parole de Dieu pour glaive, la croix pour drapeau, et le salut de toutes les nations du globe pour objectif.

C'était une innovation hardie, sans exemple dans l'histoire; mais la Papauté, qui accepte les formes multiples de la grâce et ne brise que la révolte, la Papauté encourage et bénit la milice naissante. Celle-ci n'offre d'abord qu'un petit groupe; elle devient bientôt légion; et, dès 1215, saint François peut projeter avec saint Dominique la conquête morale de l'univers.

Chose plus étonnante encore! Ce rêve saintement ambitieux des deux Patriarches s'accomplit à la lettre. L'hydre de l'hérésie albigeoise est terrassée; la tyrannie des Césars allemands est abattue; l'Espagne recouvre son indépendance, et l'Église, sûre du triomphe, peut reprendre sa marche en avant, qui est celle du véritable progrès.

Ce qui fait la grandeur des siècles, a dit Mgr Berteaud, « c'est le déploiement toujours plus large de

1. « Pour exciter la ferveur de ses frères, le séraphique Patriarche aimait à leur rappeler l'origine surnaturelle de la Règle. « Je n'y ai rien mis de mon fonds, leur disait-il; tout a été « révélé d'en haut : *Divinitus revelata.* » (Bonav., *Vita S. Fr.*, c. v.)

la liberté humaine unie à Dieu (1) ». Voilà précisément ce qui caractérise l'aurore du XIII[e] siècle, que nous étudions. Ellé marque les triomphes les plus inattendus, et ouvre une ère de renouvellement d'une merveilleuse fécondité.

« En France, — pour ne parler que d'elle, — la langue nationale se dégage de ses langes; les lettres renaissent; la poésie jette, dans de puissantes coulées, des œuvres aussi pleines d'originalité que de sève; la philosophie prend son essor; la théologie, succédant à l'exposition des Pères, apporte aux connaissances humaines le plus superbe couronnement; les arts couvrent le sol de nombreux monuments qui confondent notre imagination; le droit chrétien enfante des législations toutes pétries de justice et de charité; l'union fleurit entre les deux pouvoirs souverains, le spirituel et le temporel, qui se fortifient l'un par l'autre; la liberté, fille de la vérité, appelle les petits et les faibles aux bienfaits de la vie communale; la chevalerie porte à son plus haut période le sentiment de l'honneur, et la chrétienté, devenue consciente de sa force, reprend l'offensive contre l'islamisme menaçant (2). »

C'est un déploiement toujours plus large de toutes les saines libertés, un épanouissement toujours plus fécond et qui arrive à son apogée sous saint Louis. Et le principal agent de cette merveilleuse transformation, c'est un humble mendiant : c'est François d'Assise avec ses mérites personnels, sa pauvreté

1. Abbé Breton, *Vie de Mgr Berteaud.*
2. Mgr Péchenard, *Panégyrique du B. Guerric.*

joyeuse, sa bonté attirante et son amour pour Dieu; c'est François aussi avec ses institutions monastiques et la pléiade de thaumaturges et d'apôtres qui lui sert de cortège : tant il est vrai qu'à la sainteté seule est attaché le salut du monde (1).

Mais toute mission extraordinaire n'a qu'un temps, et le Poverello pouvait craindre qu'après sa mort, son œuvre ne subit une éclipse ou même ne disparût entièrement. Une de ces communications surnaturelles dont il fut si largement favorisé, vint dissiper ses inquiétudes. En 1224, au moment où, seul sur le rocher de l'Alverne, il épanchait son âme dans une fervente prière, le Sauveur lui apparut et lui dit : « François, rassure-toi. *Ton Ordre subsistera jusqu'à la fin des temps*, renfermant dans son sein quelques hommes d'une vertu héroïque, à côté de beaucoup d'imparfaits. Et que cette pensée ne te trouble point; car l'éclat jeté par les premiers fera oublier les autres, comme le soleil, en montant à l'horizon, dissipe les vapeurs du matin (2). »

Quelques jours après, comme pour authentiquer la mission du vénérable fondateur et fixer à jamais la physionomie de son Ordre, un séraphin aux six ailes de feu imprimait dans sa chair la ressemblance des cinq plaies du Rédempteur et embrasait son cœur d'un immense amour pour la Passion. Et François descendait de l'Alverne, fortifié et consolé, sûr

1. Hurter, dans sa *Vie d'Innocent III*, reconnaît que saint François a exercé une influence prépondérante sur les mœurs de toute l'Europe.

2. Thomas de Célano, *Vita secunda*, p. III, c. XCIV.

qu'après lui viendraient « des hommes d'une vertu héroïque », qui continueraient sa mission et seraient les héritiers des trois passions qui consumaient son cœur : l'amour de la pauvreté, le zèle des âmes et une ardente dévotion pour Jésus crucifié.

Parmi ces héros de la sainteté brille, et au premier rang, celui dont nous écrivons l'histoire, Bonaventure de Bagnoréa.

CHAPITRE II

GUÉRISON MIRACULEUSE

1227 (?)

A moitié chemin entre Orviéto et Montefiascone, en face du beau lac de Bolséna, sur la cime d'une roche volcanique qui se relie à la chaîne des Apennins, se cache, comme un nid d'aigle, l'antique cité de Bagnoréa (1). Au moyen âge, abritée derrière des remparts où la nature avait plus de part que le génie de l'homme, elle était fière de sa position et défiait l'humeur belliqueuse des condottières. Elle est plus fière aujourd'hui d'avoir été choisie pour devenir le berceau de saint Bonaventure.

L'enfance de notre Bienheureux s'ouvre par un de ces faits qui éclairent toute une existence et décident de son orientation, et qu'il nous faut aborder tout de suite : c'est sa guérison miraculeuse par saint François. La légende s'y mêle à l'histoire, et il n'est pas toujours facile de distinguer l'une de l'autre. Essayons cependant.

Voici, d'abord, ce que racontent les chroniques contemporaines.

1. La ville moderne est séparée de l'ancienne par une roche en forme de promontoire.

Après la grande scène de l'Alverne, François, apôtre jusqu'à la dernière heure, errait à travers les bourgades de l'Ombrie, prêchant la paix et brûlant du désir de porter en tout lieu le flambeau de la vérité. Il parlait peu; mais sa seule vue n'était-elle pas pour tous la plus émouvante des prédications? Petit de taille, pâle, à moitié mourant, mais transfiguré par l'amour, il rayonnait d'une beauté mystique supérieure à toute esthétique purement humaine et qui frappait les populations. Jusqu'ici, c'est de l'histoire (1).

Or, en 1225, ajoute la légende, le Patriarche séraphique, dépassant les limites de l'Ombrie, arrivait en vue de Bagnoréa. Accompagné d'un de ses Frères, il gravissait à dos d'âne les pentes escarpées du coteau. A peine avait-il franchi les portes de la ville, que les habitants, prévenus de son arrivée, accouraient et se pressaient autour de lui. Et lui s'avançait lentement au milieu d'un cortège d'infirmes et de curieux, les uns sollicitant quelque faveur insigne, les autres cherchant à découvrir les mystérieuses blessures qui faisaient de lui une image saisissante du divin Crucifié. Tout à coup une mère éplorée l'arrête ; et lui présentant son enfant, fleur tendre et délicate que la mort, l'inexorable mort, va faucher avant l'heure, elle lui adresse cette touchante prière : « Père, guérissez-le, et il sera vôtre! Car je fais vœu, s'il revient à la santé, de le consacrer à Dieu dans votre institut. » Au spectacle de la foi de la mère, à la vue surtout de l'enfant, du

1. Thomas de Célano, *Vita prima*, p. III, c. IV; — Bonav., *Vita S. Francisci*, c. XIV.

charme angélique répandu sur son front, et des mystérieuses destinées qui lui sont réservées dans l'Église, il ne peut s'empêcher de laisser éclater sa joie, et dans son enthousiasme il s'écrie : « *O buona ventura :* O l'heureuse rencontre ! » L'arbitre suprême des destinées humaines venait de lui montrer, dans cet enfant prédestiné, un de ses disciples, l'héritier de ses pensées, un séraphin brûlant d'amour. Il appelle sur la tête du petit malade toutes les bénédictions du ciel, le rend guéri à sa mère et reprend, joyeux, le cours de son apostolat et de ses dernières conquêtes.

Voilà le fond des traditions locales dont Marc de Lisbonne, le premier, s'est fait l'interprète (1), et qu'ont accepté de confiance, à sa suite, les annalistes franciscains. Dans cette hypothèse, c'est du vivant même de saint François qu'aurait eu lieu l'épisode de Bagnoréa. Opinion peu vraisemblable et que semblent contredire les documents de l'époque : — le récit de Thomas de Célano qui, parlant de la dernière excursion du fondateur, désigne formellement l'Ombrie, sans la moindre allusion à la Toscane (2) ; — les expressions de vœu, de mérites, d'intercession, employées par les chroniqueurs et qui ne s'appliquent qu'aux saints dans la gloire ; — enfin le silence de saint Bonaventure lui-même sur une circonstance qui eût mérité d'être relevée.

Quoi qu'il en soit, le fait en lui-même n'a rien de fictif ni de légendaire ; il appartient à l'histoire et repose

1. *Chroniques de l'Ordre de Saint-François.*
2. *Vita prima*, p. II, c. IV.

sur des documents irrécusables. Outre les hagiographes de l'Ordre (1), dont l'autorité est déjà considérable, nous avons, en effet, un témoin qui nous en garantit l'authenticité, un témoin consciencieux, désintéressé, fidèle : c'est le miraculé lui-même. Il se plaira, au foyer paternel, à s'en entretenir avec ses proches; et plus tard, parvenu à la maturité de l'âge, il consignera dans deux opuscules différents, non seulement le prodige, mais les trois principaux facteurs qui y ont concouru : la piété de sa mère, l'intercession du Poverello d'Assise et la bonté du Très-Haut. Écoutons-le :

« Tout petit enfant, écrira-t-il en tête de la Légende abrégée du séraphique Patriarche, je fus atteint d'une maladie cruelle ; j'allais mourir! Dans cette extrémité, ma mère invoqua saint François et fit vœu, si je guérissais, de me consacrer à Dieu dans l'Ordre des Mineurs. Aussitôt la mort lâcha sa proie, et les forces me revinrent. Faveur insigne qui ne s'effacera jamais de ma mémoire et que je tiens à publier à la face de l'univers! Car je craindrais, si je gardais le silence à ce sujet, d'être taxé d'ingratitude (2) ! »

Et ailleurs : « Oui, c'est bien aux prières et aux mérites de saint François que je dois ma guérison ; et si je ne célébrais les louanges de mon libérateur, je craindrais d'être traité d'ingrat (3) ! »

1. Barthélemy de Pise, Rodolphe de Tossignano, Wadding, etc.
2. Ms. du Sacro-Convento, Assise. « Voto pro me languente... » (*Prodromus*, c. I, p. 4.)
3. « Per ipsius sancti Francisci invocationem et merita, in

Le ton de conviction et de sincérité du narrateur, l'autorité de son nom, la précision des détails, ne permettent pas le moindre doute sur l'authenticité du fait. D'un autre côté, quel motif aurions-nous de rejeter le caractère surnaturel qu'il lui attribue?

Il se félicite, lève les yeux au ciel et remercie. Félicitons-le à notre tour; car il n'y a rien de plus beau, dans une existence humaine, que de voir le Créateur lui-même en écrire la première page.

puerili ætate... a mortis faucibus erutus, si præconia ejus tacuero, timeo sceleris argui ut ingratus. » (*Vita S. Francisci*, prolog.). Admettons l'année 1227 comme la date la plus probable.

CHAPITRE III

LA FAMILLE DU SAINT

Bonaventure avait cinq ou six ans, au moment de sa guérison miraculeuse (1). Il était né à Bagnoréa, sous le beau ciel de la Toscane, de la famille des Fidanza, qualifiée de noble dans les archives locales, et avait reçu au baptême le nom de Jean (2).

En dehors de ces renseignements sommaires, son berceau demeure enveloppé d'ombre. Les premiers historiens de l'Ordre, Bernard de Besse, Salimbéné, Thomas Eccleston, ses contemporains et ses admirateurs, ont passé sous silence, selon la coutume de ces temps, tout ce qui concerne son ascendance, pour arriver tout de suite à l'éloge de sa science théologique et de la sagesse de son gouvernement; et les

1. « Obiit anno ætatis suæ 53e », dit Bernard de Besse (*De Laudibus*, p. 113). Le Saint est mort dans sa cinquante-troisième année (15 juillet 1274). Il est donc né en 1221, entre juillet et fin décembre.

2. D'où lui est venu le nom de Bonaventure? Qui le lui a imposé? Nous l'ignorons. Dans tous les cas, ce nom n'est pas, comme on l'a cru, de l'invention de saint François; car les *Acta Sanctorum* (14 juillet) en citent plusieurs exemples antérieurs au XIIIe siècle.

annalistes du XV[e] siècle, venus trop tard, n'ont pu suppléer au silence de leurs prédécesseurs. De nos jours, un savant paléographe d'Aquila, le baron Théodore Banni, a eu l'heureuse pensée de fouiller les archives de Bagnoréa et d'Aquila, et il a publié, à l'occasion du sixième centenaire du Docteur séraphique, certains renseignements qui ne sont pas sans jeter quelque lumière sur la famille de notre Saint. En voici le résumé.

« Les Fidanza sont originaires de Civita-Tommasa (anciennement Foruli), de la province d'Aquila. Ils sont nommés, en 1037, avec le titre de chevaliers, et avaient pour armes : *d'azur, à croix d'or fleurdelisée, avec trois monts de sinople*. Au siècle suivant, l'un d'eux fait partie du conseil des huit qui gouvernent Aquila; Florence le place ensuite à la tête de ses troupes. Vers la fin du XII[e] siècle, Jean Fidanza s'attache au service du cardinal Ubald Accingoli, de Lucques, le suit dans sa fortune et est nommé camérier de cape et d'épée, lorsqu'Ubald monte sur la chaire de saint Pierre sous le nom de Lucius III. A la mort de son bienfaiteur, il se retire à Bagnoréa. Il est le père de notre Bienheureux.

« Nous ignorons combien saint Bonaventure eut de frères et de sœurs. Dans tous les cas, nous voyons plusieurs de ses neveux et petits-neveux s'illustrer sous le heaume et sous la toge, à la cour des rois de Naples ou dans les cloîtres, et notamment Jean-Baptiste Fidanza, connétable de Calabre et d'Otrante sous la reine Jeanne; Jérôme, général d'armée au service du roi Ferdinand; Ludovic, abbé de Montorio, et Paul,

abbé du Mont-Cassin. — La mère de notre héros s'appelait Albenzia Zapoldi et comptait parmi ses ancêtres l'un des plus vaillants chefs de la première croisade, Bohémond, fils de Robert Guiscard. — La famille des Fidanza s'éteignit à Aquila, vers le milieu du xvi[e] siècle (1). »

Si rien ne vient infirmer la valeur de cette découverte, il nous sera permis de conclure, avec Théodore Banni, qu'au moins, du côté maternel, le blason des Fidanza de Toscane n'était pas dénué d'une certaine gloire ancestrale. Si les biographes du moyen âge n'en parlent pas, s'ils n'y font même pas allusion, c'est qu'à leurs yeux, cette lueur éphémère s'éclipse devant une autre plus resplendissante et plus durable : celle de la sainteté.

Quel était l'état de fortune des deux jeunes époux? Sous ce rapport, les avis sont partagés. Galésini, historien du Docteur séraphique, prétend que ses parents vivaient dans une opulence relative; Ciaconius soutient au contraire que, malgré leurs titres de noblesse, ils menaient une existence gênée (2). Nous ne nous attarderons point à chercher lequel des deux a raison; la question a trop peu d'importance. Mais nous retiendrons la remarque finale de l'un et l'autre :

1. *Saint Bonaventure*, par le P. Antoine-Marie de Vicence, ch. I, Monza, 1879. — D'après cet auteur, Maria Ritelli n'était pas la mère, mais l'aïeule du Docteur séraphique. — Déjà le P. Pamphile de Magliano (*S. Francesco e i Francescani*, t. I) avait émis la supposition que les Fidanza étaient originaires d'Aquila.

2. Abbé Féret, *La Faculté de théologie de Paris, Moyen âge*, t. II, p. 273.

c'est que les deux époux avaient la meilleure des noblesses, celle de l'âme, et qu'ils pouvaient léguer à leurs enfants un héritage devenu rare de nos jours : un blason sans tache, l'honneur d'une vie intègre et l'exemple de toutes les vertus qu'on attend d'un foyer chrétien (1).

Ne cherchons point à savoir avec quels accents de reconnaissance, avec quelle effusion débordante les deux époux reçurent le don de Dieu. Aucun de ces accents n'est parvenu jusqu'à nous. Seulement, ce que nous pouvons déduire d'une expression de notre Bienheureux lui-même, c'est que sa mère lui rappela souvent le prodige de 1227 et qu'il fut comme bercé dans les images suaves et mystiques qu'évoque la grande et belle figure de saint François. Autrement, comment eût-il pu consigner dans sa Vie du Patriarche séraphique la réflexion suivante : « Le souvenir de ma délivrance est encore tout frais dans ma mémoire (2). » Frais comme les impressions du premier âge !

« On juge l'arbre à ses fruits. » Fondés sur cet axiome, nous pouvons, sans témérité, avancer que dona Albenzia comprit que l'intervention surnaturelle du Patriarche d'Assise lui créait de nouveaux liens vis-à-vis du Créateur, et de nouveaux devoirs vis-à-vis de l'enfant prédestiné. Celui-ci n'était plus, à ses yeux, qu'un dépôt confié à ses plus hautes sollicitudes, qu'une âme qu'il fallait préparer à sa

1. « Pios ac nobiles. » *Ib.* Cf. Octavien Martini et Pierre Galésini (*Acta SS.*, 14 juillet).

2. « Sicuti recenti memoria teneo. » (*Vita S. Fr.*, Prolog.)

mission future. Dès lors s'imposait à elle l'obligation de former son cœur, de l'initier aux pratiques de la vertu, et de n'appeler à son aide, pour développer l'intelligence du doux adolescent, que des maîtres profondément chrétiens.

Il est probable que, selon l'usage du temps, Bonaventure fut élevé à l'école épiscopale de Bagnoréa, comme saint François l'avait été à celle d'Assise, et saint Antoine à celle de Lisbonne. Nous ne connaissons que le résultat de cette éducation. Intelligence vive, esprit pénétrant, cœur d'une candeur exquise, à quinze ans Bonaventure rayonnait « de cette beauté harmonique qui ajoute à la jeunesse un charme infini (1) ». Il n'éveillait que des sympathies parmi ses professeurs et ses condisciples, et déjà l'on murmurait autour de lui ce mot d'un contemporain : « Il est si beau, si gracieux, qu'on ne peut le voir sans l'aimer (2). »

Ainsi grandissait-il à l'ombre du toit paternel, partageant son temps entre la prière et ses devoirs d'écolier, les caresses de sa mère et les jeux innocents, sans aucune de ces aventures qui troublent la paix des familles.

Voilà tout ce que nous connaissons de son enfance et de sa jeunesse. On le voit, un seul fait domine cette première période de son existence : c'est le miracle de 1227. Tout le reste, premières saillies de l'enfance, lauriers qui couronnent le front de l'éco-

1. « Pulchritudo perficit juventutem. » (S. Thomas d'Aquin.)
2. « Quicumque eum videbant, ipsius amore capiebantur ex corde. » (Labbe, *Coll. concil.*, t. XIV, 505.)

lier, joies ineffables de la première communion; tout le reste nous échappe, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à ce tournant de la vie où pour Bonaventure, — comme pour tous les jeunes gens au seuil de leur entrée dans le monde, — se dresse le problème qui renferme son avenir : « De quel côté fautil diriger ma course? »

CHAPITRE IV

LA VOCATION

La vocation ! Mot tout chrétien qui nous dépeint le Créateur sous l'image d'un général d'armée assignant à chacun sa place dans le grand combat de la vie. Il appelle, il fait signe, et la créature, dès qu'elle a compris, n'a plus qu'un droit, celui d'obéir. C'est le meilleur usage qu'elle puisse faire de sa liberté. Obéir est doux, quand c'est Dieu qui commande; et d'ailleurs, quels que soient les sacrifices exigés par l'obéissance, la créature n'est heureuse qu'à ce prix. Malheur à la jeunesse frivole qui ne s'occupe pas de l'appel d'en haut! Malheur aux parents qui le contrarient sans motif et oppriment la conscience de leurs enfants !

Ces anathèmes ne tombent pas sur la maison des Fidanza. Là Bonaventure n'hésite pas. Il entend une voix intérieure, suave, pénétrante, qui lui répète à tout instant : « Je t'ai donné mon cœur; donne-moi le tien (1). » Comment résister aux douces sollicitations de la grâce? Et puis, au matin de ses jours, le

1. « Dedi me tibi; da te mihi. » (*Vitis mystica*, c. XXIV, 3.) Edit. de Quaracchi, t. VIII.

Très-Haut n'a-t-il pas déjà pris possession de tout son être par un de ces bienfaits qui demandent une conclusion? Ses parents ne l'ont-ils pas voué au Patriarche d'Assise? « Je ratifie votre promesse, déclare-t-il un jour à sa mère : Je serai Frère-Mineur. »

Et ne croyons pas qu'en tenant ce langage, il cède à la pression morale des engagements maternels ou à l'exaltation d'un sentiment irréfléchi. Non; il n'a que dix-sept ans. il est vrai; mais sa nature si franche, si loyale, et son inflexible persévérance dans la voie royale du sacrifice, une fois qu'il y est entré, ne permettent point de pareilles suppositions. Et d'ailleurs, il les réfute lui-même catégoriquement, comme s'il les eût prévues, dans une lettre écrite une quinzaine d'années après. Il y rappelle en deux mots les origines de sa vocation. Il a prié, il a étudié, comparé entre elles les différentes institutions monastiques, le vieil Ordre de saint Benoît avec les nouvelles milices de saint François et de saint Dominique; et voici quelle est sa conclusion, qui dénote une fermeté de jugement rare à cet âge : « Oui, je le déclare devant Dieu, c'est de mon plein gré que j'ai endossé la bure franciscaine; et ce qui m'a attiré vers le Patriarche d'Assise, ce sont d'abord les humbles débuts de l'Ordre, si semblables à ceux de l'Évangile; c'est ensuite l'origine surnaturelle et l'excellence de la Règle. qui m'est apparue comme le fruit, non de la prudence humaine, mais de la sagesse divine (1). »

1. « Fateor coram Deo... » *Ep. ad magistrum innominatum*, éd. de Quaracchi, t. VIII, p. 336.

Ainsi la douce physionomie du réformateur ombrien l'attire; son cœur est saisi. Mais, pourtant, c'est dans la plénitude de sa liberté qu'il renonce aux avantages du siècle, pour aller abriter sous les arceaux du cloître les dons de la grâce et le trésor de son innocence.

De leur côté, Albenzia et son époux sont trop convaincus de la réalité de l'intervention directe de la Providence dans l'événement de 1227, et trop pénétrés de l'immensité du bienfait, pour être tentés de disputer au Seigneur l'enfant qu'il leur a, pour ainsi dire, deux fois donné. Sans doute leur cœur saigne à la pensée d'une séparation douloureuse, — car ils aiment tendrement, — mais l'esprit de foi l'emporte chez eux sur le cri de la nature; et mieux inspirés que le père de saint François d'Assise, au lieu de maudire, ils bénissent; au lieu de marchander avec le Maître de la vie, ils lui offrent généreusement la victime de choix qu'est le fils de leur tendresse.

Ainsi rien de brusqué ni de heurté dans les événements. Ils s'acheminent doucement, sous l'impulsion d'un doigt invisible, vers un but déterminé. C'est que le Très-Haut est là, présidant à tout, gouvernant tout, sans porter atteinte à la liberté humaine. C'est lui qui a saisi notre aimable adolescent à l'aurore de ses jours; c'est lui qui le conduit par le royal sentier de la justice, incline peu à peu son cœur vers la solitude, et développe, entre l'élu de sa grâce et le fondateur des Pauvres volontaires, les secrètes harmonies qu'il a lui-même établies et qui vont aboutir à une donation plénière et sans retour.

Dans quel couvent Bonaventure fit-il son noviciat? Est-ce à Orviéto, où nous le retrouvons plus loin? Quel fut le guide de ses premières années? De quelle main reçut-il les livrées de la pénitence? Autant de problèmes historiques dont nous avons vainement cherché la solution. D'après la *Chronique des vingt-quatre Généraux*, le nouveau postulant fut agrégé à la Province romaine. « Il était à la fleur de l'âge (1) », ajoute *Bernard de Besse;* et le fameux Frère Elie gouvernait alors l'Ordre des Frères-Mineurs.

1. « Cum *juvenis* intrasset ordinem. — Hinc factum est ut in septimo anno post ingressum Ordinis, sententias legeret Parisiis, et in decimo reciperet cathedram magistralem. » (*De laudibus B. Francisci*, p. 112.) Quelle est cette dixième année? 1248, répond Salimbéné (*Chronique*, p. 129). Il faut donc reporter à 1238, — ou 1239 au plus tard, — l'entrée en religion de notre Bienheureux et corriger ici l'erreur des écrivains postérieurs, Wadding, le P. Echard, les Bollandistes, etc. Voir Sbaralea, *Bullar.*, t. III, p. 12. — L'exactitude chronologique était le moindre souci des auteurs du moyen âge; de là, dans la vie de saint Bonaventure, des difficultés inextricables.

CHAPITRE V

LE NOVICE

1238 (?)

C'était vers la fin de 1238 ou au commencement de l'année suivante. Le fils d'Albenzia avait dix-sept ans, l'âge des rêves généreux et des belles immolations. Il apportait une santé miraculeusement rendue et miraculeusement affermie, un cœur d'une candeur et d'une fraîcheur exquises, une volonté bien décidée, à l'exemple de saint François, « à renoncer à toute possession terrestre, pour n'avoir plus d'autre trésor que Dieu (1) ». Il fallait du courage, surtout à un âge si tendre encore, pour se plier à une discipline peu conforme aux aspirations de la nature. La vie était dure, la Règle austère, les jeûnes presque continuels. Mais il avait au cœur la flamme vivifiante de l'amour, de cet amour divin qui ne connait pas d'obstacles, allège toutes les croix et enfante les plus sublimes dévouements. Il suivait donc, malgré sa jeunesse, les exercices du jour et de

1. « Nihil volebat proprietatis habere, ut omnia plenius posset in Domino possidere. » (*De laudibus B. Fr.*, c. IV.) Paroles de S. François.

la nuit, et ne se distinguait des autres aspirants que par plus de régularité, de ferveur et d'empressement au service de Dieu.

Le noviciat lui apparaissait « comme une arène mystique où l'âme s'efforce d'accomplir à la lettre le précepte de l'Apôtre : *la réforme de l'homme intérieur* ». La lutte dure autant que la vie; mais l'homme n'y est pas seul, avec sa faiblesse native et ses défaillances : autrement il courrait à une défaite assurée! Il est aidé par Dieu, qui renouvelle tout son être par l'abondance de ses miséricordes et l'encourage au combat par la perspective des récompenses éternelles (1). Il est aidé aussi par sa Règle, qui le guide sûrement dans les voies de la perfection et le conduit à la plénitude de l'amour par la plénitude de l'holocauste.

Bonaventure avait une profonde estime pour la Règle de saint François : « Règle d'or, disait-il, puisqu'elle est formée de la plus pure substance et de la moelle de l'Évangile; Règle admirable qui est la lumière et la loi de notre vie. Elle procure à ceux qui la suivent l'opulence de la paix, et nul ne s'en détourne sans se jeter dans les ténèbres (2). » Il la méditait jour et nuit, la savait par cœur et, ce qui vaut mieux encore, l'observait avec une scrupuleuse exactitude.

Plus tard, à un jeune novice qui le consulte sur la manière de se sanctifier, il répondra : « Suis les recom-

1. *Selecta*, in-12, Quaracchi, 1898; *Regula novitiorum*, præfat.
2. *In Regulam*, c. XII; — *Sermo sup. Regulam*, p. 178.

mandations des maitres de la vie spirituelle, et tu garderas la paix du cœur. — Mais quelles sont ces recommandations? — Les voici. Elles se réduisent à six : 1° Applique-toi à la prière; 2° Évite toute privauté, toute affection particulière; 3° Veille sur tes sens et sur ton imagination; 4° En conversation, ne dis jamais rien que d'édifiant; 5° Repasse souvent dans ta mémoire les grâces et les bienfaits de Dieu; 6° Ne juge personne, hormis toi-même (1). »

Mêmes enseignements dans ses conférences monastiques. « Un novice, dira-t-il, doit s'appliquer à ne jamais perdre de vue la présence de Dieu. — Qu'il soit à table ou au travail, il ne se livre jamais tout entier aux affaires du dehors; il réserve la meilleure part pour le Seigneur, lui offre toutes ses actions, et s'en va méditant et savourant quelque réconfortante parole de l'Évangile (2). »

En traçant ainsi le portrait du vrai disciple de saint François, Bonaventure esquissera, sans s'en douter, les premières années de sa vie religieuse.

Ni l'étude de la Règle, ni l'oraison et les travaux manuels n'absorbaient tous ses instants; la charité y avait aussi une large part; et la charité poussée jusqu'à l'héroïsme! Car saint François avait fait du

1. *Regula Novitiorum*, ad finem.
2. *Regula Novitiorum*, c. II et V; et *Speculum disciplinæ*, p. II, c. II, 7. — « Ce dernier opuscule, sans appartenir à saint Bonaventure, — remarquent les Pères de Quaracchi, — doit être considéré comme le résumé de ses conférences monastiques. » La *Chronique des vingt-quatre Généraux* l'attribue à Bernard de Besse, un des secrétaires du Docteur séraphique. — V. *Analecta Francescana*, t. III, p. 377.

soin des lépreux, ces êtres difformes, ces grands maudits du paganisme antique, la pierre de touche des solides vocations, et il avait impitoyablement renvoyé les postulants qui reculaient devant les plaies hideuses des « malades du bon Dieu ». Il n'est pas dit que le fils d'Albenzia ne ressentit point les répugnances de la nature; mais il sut les vaincre, puisant une invincible énergie dans les exemples du vénérable fondateur et dans les célestes perspectives qu'ouvre cette promesse du divin Maître : « Ce que vous faites au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous le faites. »

Tant d'héroïsme dans le soin des lépreux, tant d'actes de courage et d'abnégation, dont Dieu seul connaît le nombre et le prix, lui conquirent les suffrages et les sympathies des supérieurs de la Province romaine; et au bout d'une année de probation, il fut admis à la profession religieuse (1).

On ne saurait dire avec quel soin il se prépara à cette consécration plénière que saint Thomas d'Aquin appelle un *second baptême*, et qui, en vouant l'homme pour toujours au service des autels, le met dans l'heureuse nécessité de tendre sans cesse à la perfection. On ne saurait dire non plus avec quelle ferveur il prononça ses vœux en présence de ses Frères. Il était heureux de n'avoir plus d'autre trésor

1. C'est dans ce sens, pensons-nous, qu'il faut entendre la phrase suivante de la *Chronique des vingt-quatre Généraux :* « Sub Aymone generali, Frater Bonaventura, Provinciæ romanæ, istam religionem intravit. » Or, l'élection d'Aymond de Faversham eut lieu le 1er novembre 1240. — V. Bernard de Besse, *De laudibus,* p. 100.

que Dieu, heureux de lui offrir les prémices de sa jeunesse, heureux de se lier à lui, pour jamais, par les chaînes infrangibles de l'amour.

Jean Fidanza, le fils des chevaliers d'Aquila, était devenu l'humble Frère Bonaventure : nom significatif et plein de mystérieux présages! En ce jour-là, le ciel s'était réjoui, et une grande lumière s'était levée sur le monde.

CHAPITRE VI

L'ÉTUDIANT

1240-1242

Le noviciat était terminé; mais le noviciat n'est qu'un prélude. Il éprouve les vocations, trempe les caractères et imprime à la physionomie un trait spécial, indélébile, le trait caractéristique de la famille religieuse à laquelle on appartient. En un mot, il forme l'homme intérieur; mais à l'enfant de saint François cette première formation ne suffit pas. Il lui en faut une autre, non moins importante, et qui exige plus d'efforts. Semeur de la bonne nouvelle, il a besoin d'être armé pour les luttes de la parole; et de là la nécessité d'une science vaste et solide, capable de résoudre les objections de l'ignorance ou de la mauvaise foi, et qui ne s'acquiert qu'à l'aide d'études prolongées. De là aussi, selon les temps, la création des séminaires. des scolasticats et des Universités.

D'après Rodolphe de Tossignano (1), le couvent d'Orviéto servait de maison d'Études pour la Province romaine. C'est donc là que Bonaventure fut envoyé

1. *Histoire séraphique*, l. II.

au lendemain de sa profession religieuse; c'est là, en compagnie de nombreux condisciples de son âge que commença cette formation intellectuelle dont nous avons parlé, et qu'il appliqua son esprit aux sciences qui servent de base à la théologie (1). C'est là encore qu'il transcrivit deux fois la Bible, non dans le but de recevoir la rémunération de son travail, comme le suppose à tort Ciaconius (2), mais uniquement par esprit de foi et pour la fixer dans sa mémoire. On conserve précieusement ces deux copies. L'une fait partie du trésor de la cathédrale de Bagnoréa ; l'autre se trouve à la bibliothèque borroméenne de Milan.

Dans l'atmosphère sereine d'une maison d'Études, la riche nature du fils des Fidanza s'épanouit tout à son aise. Il lit, et retient tout ce qu'il a lu ; sa mémoire s'enrichit, sans effort ni fatigue, des trésors de l'antiquité ; sa vaste intelligence lui permet de mener de front les travaux les plus variés, les études les plus abstruses. Mais il ne se borne pas à lire ou à transcrire. Il prend des notes et s'essaie déjà à quelques compositions imposées par le cours des études : éminence de l'état religieux, graves obligations du Frère-Mineur, sources des connaissances humaines, sublimités de la Bible. C'est le soldat se préparant sous la tente aux combats de l'avenir, mais le soldat alerte, actif, passionné pour la conquête de la vérité, indifférent à tout le reste. Ses

1. Le Trivium et le Quatrivium.
2. Féret, *la Faculté de théologie de Paris, Moyen âge*, t. II, p. 276.

maîtres eux-mêmes sont étonnés d'une sagesse si précoce et d'un talent qui présage de si belles victoires.

Bonaventure demeure ainsi le modèle de l'étudiant épris de l'idéal et ami de la discipline. Les jeunes gens apprendront de lui à ne pas trop se fier à leurs propres lumières et à ne pas dédaigner les chefs-d'œuvre légués par les sages et les philosophes des âges précédents. Ils apprendront de lui, également, à suivre dans leurs études une méthode rationnelle et vraiment scientifique, dont il formule ainsi les lois dans son Commentaire sur les Sentences. « Il faut chercher sincèrement la vérité et la défendre avec modération ; dans les discussions, ne pas trop tenir à son propre sentiment. Dans les choses douteuses, il suffit de savoir quelle est l'opinion des hommes compétents. Apprendre pour apprendre est une satisfaction stérile ; la vraie sagesse consiste à tirer profit de son instruction, *à savoir plus pour aimer mieux*, et à placer toujours au premier plan la charité divine, qui est le joyau de la terre et du ciel (1). »

Les étudiants de nos collèges et de nos Universités ne pourront que gagner à s'inspirer des conseils de Bonaventure et à faire marcher de pair, à son exemple, l'étude et la prière, « deux sœurs qui doivent se prêter un mutuel appui et qu'il ne faut jamais séparer (2) ».

Pour lui, il n'a garde de les séparer ! Travailler est

1. *Lib. Sentent.*, prolog. ; — *De perfectione vitæ*, c. VIII.
2. Bonav., *les six ailes du séraphin*. — Cf. Hexameron, s. XIX.

la loi de sa vie ; prier, un besoin de son cœur ; l'un et l'autre, un moyen de s'élever au-dessus de la nature et d'atteindre Dieu, but final de toute destinée humaine. C'est ce qu'exprime admirablement la devise qu'il s'est choisie, conformément à l'usage de ces temps, et qui, sous une forme ou sous l'autre, couronne toutes ses œuvres :

« *In omnibus videas Deum et laudes :* En toutes choses regarde Dieu; en toutes choses loue Dieu (1). »

Seulement, il assigne le premier rang à la prière, et avec raison; car si l'activité personnelle fait les vies honorables et fécondes, la prière seule fait les saints. C'est elle qui soutient l'âme aux prises avec l'esprit du mal; c'est elle qui assure les victoires définitives, et sans elle l'homme, même le plus fort et le mieux doué, court à d'irrémédiables défaites.

La plupart des biographes croient que Bonaventure resta trois ans au couvent d'Orviéto (2). En l'absence de documents contemporains et de traditions certaines, le champ est ouvert à toutes les hypothèses, parmi lesquelles on est libre de choisir. Ce qu'on ne saurait contester, c'est que les professeurs eurent vite découvert le talent hors ligne de leur élève et qu'ils en informèrent le Général de l'Ordre. Aymond de Faversham comprit qu'à cette intelligence d'élite, il fallait un maître plus expert et une école plus renommée; et comme il avait à cœur, dès les débuts de son administration, de promouvoir

1. *Itinerarium*, c. I, 15.

2. Sbaraglia, Bonelli, Gaspard de Monte-Santo et Antoine-Marie de Vicence. — V. *Prodromus*, c. I.

les études théologiques, son plan fut promptement arrêté. Paris, — à cause de son Université déjà célèbre, — serait le siège de ce collège séraphique, et Alexandre de Halès en aurait la direction.

L'exécution du projet d'Aymond de Faversham va nous fournir l'occasion de faire connaissance avec le maître de saint Bonaventure, en même temps qu'elle nous procurera la patriotique satisfaction de pouvoir dire : « Désormais, le fils des chevaliers de Fidanza appartient à la France! »

CHAPITRE VII

LE MAITRE DU DOCTEUR SÉRAPHIQUE

(1242-1245)

Né dans le comté de Glocester, en Angleterre, elevé à l'abbaye de Halès, qui lui a donné son nom, tour à tour étudiant, puis professeur de philosophie et de théologie à l'Université de Paris, Alexandre de Halès inaugurait, vers 1220, un enseignement qu'il devait continuer pendant une vingtaine d'années, avec un éclat toujours grandissant. Esprit délié, philosophe profond, il se jouait parmi les problèmes les plus ardus de la métaphysique, et répondait aux mille questions qu'on lui adressait de France, d'Angleterre et d'Italie. Aussi faisait-il l'admiration de ses contemporains. François de Fabriano, Thomas Eccleston et le pape Alexandre IV se plaisent à exalter en lui le penseur éminent, « honneur de l'Église et lumière de son siècle (1) ». Salimbéné renchérit encore sur les autres. « C'était un adage populaire. dit-il, qu'Alexandre (de Halès) n'avait pas son pareil parmi les clercs, comme le roi Jean de

1. V. Pamphile de Magliano, t. I, c. XIX, p. 149-159; et le R. P. Prosper de Martigné, *la Scolastique*, p. 41.

Brienne n'avait pas son pareil parmi les chevaliers (1). » On l'avait surnommé « le Docteur irréfragable, le docteur des docteurs, la fontaine de vie (2). »

Il dut à ses mérites d'être nommé archidiacre et chancelier de l'Église de Paris : distinction passagère! Son meilleur titre à la gloire, son honneur éternel, c'est d'avoir ouvert à la science sacrée des horizons nouveaux. Il fut, en effet, ce qu'on appellerait aujourd'hui un grand remueur d'idées, un rénovateur, le rénovateur de la théologie scolastique, au même titre que saint Antoine de Padoue était le rénovateur de la théologie mystique. Sans doute saint Denys l'Aréopagite et saint Jean Damascène étaient leurs devanciers et les vrais fondateurs de la science sacrée; mais ces maîtres étaient laissés dans l'ombre, et à l'époque qui nous occupe, les professeurs ne connaissaient qu'un livre, le Livre par excellence, la Bible, dont leurs leçons n'étaient qu'un long commentaire. Alexandre de Halès y introduit une réforme, en prenant pour thème, non plus seulement les Lettres sacrées, mais le fameux ouvrage du Maître des Sentences, Pierre Lombard, c'est-à-dire un abrégé de théologie : réforme hardie, qui tend à établir l'harmonieux accord de la foi et de la raison, de la révélation et de la science, de la philosophie et de la théologie. C'est le principe fondamental de la scolastique, formulé en termes explicites par l'auteur dans le prologue de son livre. « Quand on vient, dit-il, à comparer le rôle respectif

1. *Similem sibi non habuit.* (Salimbéné, p. 16 et 39.)
2. Pamphile de Magliano, loc. cit.

de la raison et de la foi dans la théologie, avec celui qu'elles ont dans toute autre science, on le voit s'établir en sens inverse. Dans les sciences humaines, l'adhésion de l'esprit nait du travail de la pensée ; *la connaissance précède la certitude.* Dans la science sacrée, c'est le contraire qui a lieu : l'acte de foi précède la connaissance rationnelle, et la vérité ne nous vient que par la révélation. Otez cette base, tout croule, tout s'effondre. C'est ainsi que la foi est le flambeau de la raison, la lumière de l'intelligence, le principe de la vie. »

Alexandre de Halès est le premier Franciscain qui ait composé une Somme théologique, œuvre considérable, si l'on songe surtout à la rareté des livres. Elle fut approuvée par soixante docteurs de l'Université de Paris et officiellement recommandée par Alexandre IV, dont le langage tout biblique nous traduit le sentiment admiratif de l'époque. « C'est un fleuve impétueux sorti des sources du Paradis, une perle de l'écrin de la Sagesse éternelle, un recueil de preuves irréfragables pour la défense de la vérité (1). »

Les modernes s'accordent à reconnaître qu'Alexandre de Halès fut un grand penseur; et un savant prélat de nos jours, Mgr Manning, ne craint pas de déclarer que « les travaux de ce docteur inaugurèrent une ère nouvelle dans l'histoire de la théologie (2) ».

Nous rappelons ces éloges pour que nos lecteurs

1. Bref *De fontibus Paradisi*, du 28 juillet 1251.
2. Pamphile de Magliano, t. I, p. 534.

puissent apprécier, sans les grandir outre mesure, le rôle et l'influence du philosophe anglais. Il est un précurseur; c'est là son mérite (1). D'autres viendront après lui, qui l'éclipseront; il est l'homme de génie qui leur a frayé la voie et, sous ce rapport, les docteurs de l'École dominicaine le reconnaîtront pour leur maître, aussi bien que les docteurs de l'École franciscaine. Témoin la réponse suivante, tombée un jour des lèvres de saint Thomas d'Aquin. « Quelle est, lui demandait-on, la meilleure manière d'étudier? — C'est de choisir un auteur et de s'y attacher.— Mais quel auteur? reprit-on. — Alexandre de Halès. » Et Gerson ajoute en confirmation du fait dont nous lui empruntons le récit : « La Somme d'Alexandre de Halès est d'une richesse inouïe, et le traité des Vertus du Docteur angélique prouve assez combien lui étaient familiers les ouvrages du maître qu'il préconise (2). » Cette estime profonde de saint Thomas d'Aquin pour le philosophe anglais ne tient-elle pas lieu du plus éloquent des panégyriques?

On apprit un jour avec étonnement que le fameux professeur qui attirait autour de sa chaire toute la jeunesse de Paris, s'était retiré du monde, « pour consacrer à Dieu ses cheveux blancs (3) » et se préparer aux années éternelles. A quelle occasion? En

1. La Somme d'Alexandre de Halès partage avec celle de saint Thomas d'Aquin le sort d'être restée inachevée.

2. Gerson, Opera omnia, Paris, 1606, t. I, p. 554.

3. *Jam senex et magister in theologia.* (Roger Bacon, *Opus minus.*)

quelle année? Il est difficile de répondre d'une manière précise. Les annalistes du xv[e] siècle supposent qu'un Frère-Mineur l'arrêta dans la rue et lui adressa la requête suivante : « Vénéré Maître, il y a assez longtemps que vous servez le monde ; venez, revêtez notre habit, et entrez dans notre Institut qui ne compte encore ni savants ni docteurs parmi ses membres » ; et qu'il lui répondit : « Mon Frère, je vous suivrai bientôt (1). » Mais ils lui attribuent par mégarde ce qui convient, d'après Thomas Eccleston, à un autre docteur anglais, Adam de Marisco (2).

Peut-être obéit-il spontanément au mouvement de la grâce, comme son compatriote Egide d'Oxford, qui, après avoir prêché sur le mépris du monde, dépouilla l'habit ecclésiastique et reparut en chaire sous le froc dominicain, pour donner plus d'autorité à sa parole. Dans tous les cas, il est, au témoignage de ses contemporains, le premier docteur qui se soit agrégé à la famille spirituelle du Mendiant d'Assise (3). Les *Monumenta Franciscana* fixent son entrée en religion à l'année 1238. Fidèle aux prescriptions de la Règle franciscaine, il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres et courut abriter ses lauriers littéraires sous l'humilité de la bure. Grand exemple qui fit sensation dans la capitale, stupéfia ses collègues, généralement peu favorables aux

1. Wadding, ann. 1222; Saint Antonin; Mariano de Florence.
2. Eccleston, coll. XI.
3. . . . . *Collega Minorum*
Factus egenorum, primus doctor eorum.
Dernier vers de son épitaphe. — V. Pamphile de Magliano, t. I, p. 558.

Ordres mendiants, et vint réjouir le couvent des Mineurs.

Le Docteur irréfragable n'apportait pas seulement, en effet, à ses frères en religion l'auréole de la science et le bénéfice d'une considération universelle. Il allait leur assurer dans l'Université, par son crédit et son influence, une place qui leur permettrait de prendre leur part de labeur, et aussi de gloire, dans les carrières libérales. Il était chancelier de l'Université, c'est-à-dire le représentant du Pape, ayant droit, à ce titre, d'inspecter l'enseignement, de conférer les grades et de délivrer les diplômes. Il obtint sans peine du corps des professeurs qu'une chaire de théologie fût accordée aux Cordeliers, que leur école conventuelle fût agrégée à l'Université et pût jouir de ses franchises; et quand il se démit de ses fonctions (1238), il se consola, en pensant qu'une voix franciscaine se ferait encore entendre de cette attrayante jeunesse à laquelle il avait voué son cœur.

Ses désirs furent accomplis, et les docteurs franciscains se succédèrent sans relâche, jusqu'à la Révolution, sur la chaire qu'il leur avait léguée. Jean de la Rochelle, Guillaume de Méliton et Jean de Parme furent les premiers à jouir des privilèges obtenus par son entremise. A partir de cette heure aussi, les Cordeliers acquirent plus d'influence, et leur couvent, plus d'extension. Leur situation avait été jusque-là bien précaire. D'abord établis à Saint-Denys (1219), ensuite dans le quartier de Vauvert — jardins du Luxembourg — (1224), ils s'étaient enfin

fixés aux abords de la porte Gibard, sur un terrain gracieusement concédé par l'abbé de Saint-Germain des Prés (1), paroisse Saint-Côme, rive gauche de la Seine (1229). Mais là encore, leur résidence était des plus modestes. Elle ne comprenait qu'une douzaine de pauvres petites cellules, taillées sur le modèle de la Portioncule d'Assise. Tout à coup elle s'agrandit, s'anime, se peuple d'une jeunesse enthousiaste, et s'orne d'une superbe église, due à la munificence de saint Louis (2). A qui attribuer cette heureuse transformation, sinon à la présence d'Alexandre de Halès, au prestige de son nom et aux innovations fécondes qu'il a semées dans le sol franciscain?

Pour lui, tout en se félicitant d'avoir rendu service à ses frères, il ne songeait qu'à savourer les délices de la solitude, lorsque lui parvint, vers 1240, la lettre d'Aymond de Faversham créant un centre d'études théologiques à Paris et le nommant lui-même directeur de cette école. Il obéit sans hésiter, reprit, sous une autre forme et sur un théâtre plus modeste, les cours qui avaient charmé la jeunesse universitaire, et fut bientôt entouré de disciples accourus des diverses Provinces de l'Ordre, entremêlés de clercs séculiers de toutes les nations, tous avides de l'entendre. « Grâce à lui, remarque un de ses contemporains, François de Fabriano, sept des nôtres

1. Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane*, t. XV, p. 497. — *Analecta Franciscana*, t. III, p. 24. — Meindre, *Histoire de Paris*, t. II, p. 419.

2. Eglise consacrée en 1263, sous le vocable de sainte Marie-Madeleine; brûlée en 1582; rebâtie sous Henri III. C'est aujourd'hui le *Musée Dupuytren*.

furent promus aux grades académiques (1) »; entre autres Eudes Rigaud, plus tard archevêque de Rouen, et ce jeune étudiant d'Orviéto dont nous avons raconté les premiers succès et qui est destine à effacer la gloire de tous les autres, y compris son maître.

« Les bons maîtres font les bons élèves (2). » Rarement cet adage de la sagesse antique a reçu une plus saisissante application que dans les deux personnages qui nous occupent : Alexandre de Halès et saint Bonaventure. L'un est le maître applaudi, et digne de l'être, que nous venons d'entendre; l'autre, avec ses vingt ans et l'essor naissant de son génie, demeure l'idéal de l'étudiant. Transporté d'Orviéto à Paris, du calme d'une petite ville d'Italie aux fébriles agitations d'une jeunesse houleuse et turbulente, il ne change pas, si ce n'est en mieux, et demeure fidèle à sa devise : « En toutes choses regarde Dieu; en toutes choses loue Dieu. »

Le Docteur irréfragable ne fut pas longtemps sans distinguer, entre tous, ce jeune Italien, au profil si beau, à la physionomie si ouverte; et en le voyant si parfait, toujours docile, pieux, affable, inaccessible aux séductions de la terre, il laissa échapper ce mot célèbre : « En vérité, on dirait que ce jeune homme n'a pas hérité de la tache originelle (3)! » Mot dont Bernard de Besse nous garantit l'authenticité.

Le maître était fier de son disciple; et le disciple,

1. *Prodromus*, c. xv, p. 64.
2. Bonav., *les six ailes du séraphin*, c. vi.
3. *In eo videbatur Adam non peccasse.* (*De laudibus*, p. 112.)

de son côté, profitait admirablement des leçons du maître. C'est ce que nous atteste la parole autorisée de Sixte-Quint. « A l'école d'Alexandre de Halès, nous dit-il, Bonaventure acquit en peu de temps une science prodigieuse. Chaque jour, son intelligence puisait de nouveaux rayons de lumière aux trois grands foyers qui se nomment les saintes Écritures, les Pères de l'Église et la théologie scolastique. En même temps, sa ferveur allait croissant de jour en jour, et déjà les premières touches de l'amour divin avaient blessé son cœur. C'était le vase d'or prédestiné à l'honneur; c'était le flambeau qui devait éclairer le monde (1). »

Qu'ajouter à un témoignage si ferme et parti de si haut, sinon que l'avenir va se charger d'en démontrer la parfaite exactitude?

1. *Vas aureum... Lucernam ardentem.* (Bulle *Triumphantis Hierusalem*.)

CHAPITRE VIII

JOIES ET TRISTESSES

(1245-1248)

L'année 1245 s'ouvrait par d'heureux événements qui avaient leur contre-coup au couvent des Cordeliers de Paris. Innocent IV présidait le premier concile général de Lyon. On sait avec quelle intrépidité il défendit les droits du Saint-Siège contre les empiètements sacrilèges de l'empereur Frédéric II. Au milieu de tant de graves préoccupations, il ne négligeait pas la canonisation des saints, qui sont l'honneur de l'Église et l'une des preuves les plus tangibles de sa divinité. Il souscrivait bienveillamment, en particulier, à l'introduction de la cause du vénérable Edmond de Cantorbéry, et chargeait Alexandre de Halès d'examiner les vertus et les miracles de l'évêque anglais (1). On devine les félicitations dont fut environné le Docteur irréfragable, pour une distinction si flatteuse, et l'exubérante allégresse de ses étudiants.

Au cours de la même année, après le laps de temps réglementaire, Bonaventure recevait du Général de

1. Pamphile de Magliano, t. I, p. 556.

l'Ordre le titre de bachelier en théologie, et passait du rang des disciples à la chaire des maîtres. Ce titre, qui était le premier grade académique, lui donnait entrée dans l'Université de Paris et droit d'enseigner dans l'école d'un docteur.

C'était une grande et noble institution que cette Université de Paris. Reconnue par un acte royal de l'an 1200 et favorisée par nos rois, canoniquement érigée par Innocent III et comblée de privilèges par les Souverains Pontifes, elle était parvenue, en moins d'un demi-siècle à une merveilleuse prospérité. Elle était la dispensatrice, non seulement de l'enseignement supérieur et des diplômes, mais des réputations et des dignités. Padoue, Bologne, Naples, Cologne, Oxford et Cambridge, lui disputaient la palme sur le reste ; mais, pour les études théologiques, elle était sans rivale.

« A cette époque, dit un chroniqueur (1), l'étude des lettres était florissante à Paris, et nous ne voyons pas qu'il y ait eu jamais, ni à Athènes, ni en Égypte, ni en quelqu'autre partie du monde, une affluence comparable à celle que l'on trouvait alors dans cette ville. Les écoliers n'y étaient pas seulement attirés par l'admirable aménité du lieu et par l'abondance de tous les biens, mais aussi à cause de la liberté et du privilège d'immunité spéciale que le roi Philippe-Auguste et son père leur avaient accordés. »

L'Université avait son organisation propre et ses franchises. Elle se composait de quatre Facultés :

1. Rigord, *Gestes de Philippe-Auguste.*

Théologie, Droit, Médecine et Arts libéraux (1). Celle des Arts, la plus nombreuse (elle compta jusqu'à trente mille élèves), se partageait en quatre branches ou nations : France, Angleterre, Picardie et Normandie. Chacune d'elles avait son procureur; chaque Faculté, son doyen. Le recteur ou chef de l'Université était toujours choisi parmi les docteurs ès-arts. Au chancelier, représentant du Pape, appartenait la collation des grades (2).

Le cloître Notre-Dame, Sainte-Geneviève, l'abbaye de Saint-Victor, avec les écoles conventuelles des réguliers établis dans la capitale, formaient les principaux groupes de cette vaste corporation, qui ne sera pas sensiblement modifiée par l'adjonction de la Sorbonne (1256) et de quelques autres collèges séculiers. On le voit, c'est l'esprit chrétien qui préside aux origines comme à l'épanouissement de cette floraison littéraire; ce sont les clercs qui en ont été les premiers promoteurs, et si l'institution médiévale compte tant de belles pages dans l'histoire, c'est que l'Église lui a communiqué la vie, la considération et la fécondité.

Telle est la physionomie de l'Université de Paris, dès la première période de sa fondation. On conçoit dès lors la joie d'Alexandre de Halès et de Bonaventure, du vieux docteur et du jeune bachelier, l'un

1. Les Arts se subdivisaient en deux cours : le *trivium* (grammaire, logique ou dialectique et rhétorique); et le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, musique et astronomie).

2. Voir la *Vie de saint Thomas d'Aquin*, par le R. P. Joyau, ch. XII.

s'applaudissant de donner à l'*Alma Mater* un talent dont il entrevoit toutes les richesses, l'autre, d'être affilié à une corporation préconisée par les papes eux-mêmes comme la source de la sagesse et la lumière de l'épiscopat. Joie de courte durée, comme toutes les joies de la terre, et bientôt traversée par une cruelle épreuve! Le 21 du mois d'août de cette année 1245, Alexandre de Halès était inopinément enlevé à l'affection de ses élèves et de ses nombreux amis. Sa mort fut un deuil public pour la capitale. L'Université lui rendit de grands honneurs. Elle assista en corps à ses funérailles. Eudes de Châteauroux, légat du Saint-Siège, célébra la sainte messe, entouré de plusieurs prélats qui s'en retournaient du concile de Lyon; et, sur sa tombe, on grava son portrait, avec une épitaphe en vers qui salue en lui « la gloire de l'Université, l'honneur de la philosophie, la colonne de l'Église, une voix puissante, un encensoir aux parfums suaves (1) ».

La perte était immense. Personne ne la sentit plus vement que notre jeune bachelier, personne ne pleura plus amèrement celui qu'il nomme avec émotion « son illustre maître et son père (2) ». Mais il ne

1. *Gloria doctorum, decus et flos philosophorum,*
... thuribulum redolens, campana sonora.

Nul doute sur la mort d'Alexandre de Halès et de Jean de la Rochelle en 1245. Robert Grossetête, évêque de Lincoln, fait mention du décès de l'un et de l'autre dans une lettre adressée au Provincial des Franciscains d'Angleterre. —Voir *Monumenta Franciscana*, p. 627: la *Chronique des vingt-quatre Généraux*; et Pamphile de Magliano, t. I, p. 552-558.

2. *Magistri et patris nostri bonæ memoriæ Alexandri.* (*In libr. Sentent.*, Prolegomena.)

se découragea pas. Il lui restait son génie, les manuscrits de son maître, les écrits des Pères de l'Église. C'était plus qu'il ne lui en fallait pour réussir; et à la fleur de l'âge, à vingt-quatre ans, il se lançait résolument dans la carrière professorale que lui ouvrait l'obéissance.

Dès lors, en se reportant aux usages du temps, il est facile de le suivre à travers les évolutions du professorat. En 1245, simple bachelier, il explique le *Livre des Sentences;* et c'est le collège des Cordeliers, ce sont ses frères en religion qui ont les prémices de son enseignement. Au bout d'un an, il reçoit du chancelier de l'Église de Paris la *Licence*, c'est-à-dire la permission d'enseigner comme maître. Il continue ses leçons de la sorte, dans l'intérieur du couvent, jusqu'en 1248, où Jean de Parme, le premier Frère-Mineur italien qui ait pris ses grades et enseigné à l'Université de Paris, élu Général de l'Ordre au chapitre de Lyon (1247), l'appelle, malgré sa jeunesse, à prendre sa succession, c'est-à-dire la chaire de théologie d'Alexandre de Halès. Il occupe ce poste d'honneur de 1248 à 1257.

Tel est l'éclat de ses débuts, que ses contemporains ont soin de nous signaler le sujet de ses premières conférences. Il inaugure son cours, selon la coutume, par un discours solennel, en présence du recteur, du chancelier et des maîtres de l'Université. L'Évangile selon saint Jean et le *Livre des Sentences* lui servent de thème. Sa paraphrase enlève l'admiration; et, dès le premier jour, il se révèle « un maître incomparable, admirable d'éloquence, d'érudition

et de doctrine dans les sciences sacrées (1) ». Les années s'écoulent, les élèves affluent, et le succès va grandissant. Mais l'ivraie croît toujours à côté du froment, et l'envie, la jalousie, à côté des plus légitimes succès. Notre jeune licencié n'échappe pas à cette loi. Il est enveloppé dans la formidable tempête qui se déchaîne, vers 1250, contre les Ordres mendiants, et voit son admission au doctorat retardée jusqu'en 1257. Conséquence des passions humaines! Nous raconterons plus loin les causes et les suites de cet orage universitaire; mais, pour le moment, éloignons-nous de ces régions troublées, et cherchons une atmosphère plus sereine. Nous la trouverons dans l'intérieur du couvent des Cordeliers, dans la cellule de Bonaventure. Là règne la paix la plus profonde. C'est le soir, le jeune professeur est seul, à genoux, abîmé dans la contemplation des miséricordes divines. Il a entendu l'appel d'en-haut et la voix de ses supérieurs lui répétant avec autorité : « Demain, tu seras prêtre. »

Prêtre! Bonaventure sait que c'est la dignité la plus haute à laquelle puisse être élevée une créature humaine. Il sait qu'il ne suffit pas d'y être convié et qu'il faut encore s'en rendre digne; et il médite en son cœur ce solennel avertissement de saint Jean Chrysostome : « Songe à ce que doivent être ces

1. *Fecit lecturam super totum Evangelium Lucæ, quæ pulchra et optima est. Currebat tunc annus 1248.* (Salimbéné, p. 129.) *Vir eloquentissimus fuit, mirabilis in intellectu sacræ paginæ et totius theologiæ.* (Franciscus a Fabriano.) — Voir la *Scolastique*, par le R. P. Prosper, p. 85.

lèvres d'où sortiront les paroles sacramentelles, ces mains qui porteront la Victime sans tache, cette âme qui doit recevoir l'Esprit-Saint. »

Le lendemain il était prêtre, sacrificateur et victime, s'immolant avec le Christ, épousant les âmes au fond de la sienne, — toutes les âmes, — et leur promettant tout bas la plus inviolable fidélité (1). Rentré dans sa cellule, il se prosterna à deux genoux pour remercier et bénir « l'Auteur de tout don parfait ». Son cœur était comme un vase rempli d'une liqueur exquise et qui déborde; il s'épancha en soupirs enflammés, en cris d'adoration, qu'écoutèrent avec ravissement ses frères du ciel les séraphins, et dont nous entendons un écho, bien affaibli sans doute, mais harmonieux encore, dans la belle prière du *Transfige* (2), prière que nous voudrions voir intégralement insérée, sans les modifications qui en atténuent la flamme, dans nos recueils liturgiques pour l'action de grâces. En voici une traduction aussi littérale que possible, mais nécessairement infidèle; car comment traduire de pareils sentiments?

« Transpercez mon cœur, ô miséricordieux Jésus, du glaive salutaire de votre amour! Que mon âme brûle de saints désirs, qu'elle languisse et se fonde d'amour, ne pensant qu'à vous et soupirant après la mort pour s'unir à vous! Qu'elle ait faim de vous, de vous seul, toujours, ô Pain de vie descendu du ciel!

1. En quelle année le Saint fut-il ordonné prêtre? Rien de précis sur ce point. D'après les PP. Gaspard de Monte-Santo et Antoine-Marie de Vicence, ce fut en 1245 ou en 1246.

2. Tirée du *Soliloquium*, c. I, n. 19. Voir le texte à l'Appendice, I.

Qu'elle ait soif de vous, ô source de vie, source de l'éternelle lumière, torrent des impérissables voluptés! Soyez l'unique objet de ses ambitions; qu'elle vous cherche, qu'elle vous trouve et goûte en vous un doux repos! »

On peut augurer, par ces élans d'âme, de la ferveur d'un religieux si profondément saisi du sentiment de la bonté de Dieu.

La suite de sa vie répondra à de si beaux commencements. Prêtre, il gardera intact le divin parfum de l'onction sacerdotale, et se dépensera jour et nuit au service des âmes, toujours, partout, et tout d'abord dans cette ruche écolière qui réclame son dévouement.

Professeur, il charme la jeunesse par l'aménité de son caractère non moins que par l'éclat de sa parole. Il aime et il est aimé. Nous en avons pour garant le témoignage de ses contemporains et la reconnaissance de deux de ses disciples les plus distingués : Jean Peckam, archevêque de Cantorbéry, et Théobald Visconti de Plaisance, archidiacre de Liège (1). Religieux, il semble ne vivre que pour ses frères, s'oubliant lui-même et répandant autour de lui un parfum qui ne trompe pas, le parfum de l'humilité; et les saints viennent à lui. Ces grandes âmes, qui se lient ainsi à la sienne d'une amitié aussi pure qu'inaltérable, méritent plus qu'une simple mention; car elles se nomment Thomas d'Aquin, le prince des théologiens, et Louis IX, le plus admirable des rois.

1. P. Antoine Marie de Vicence, c. v.

CHAPITRE IX

UNE SAINTE AMITIÉ

L'amitié est un nom fascinateur, un nom qui semble un baume pour le cœur meurtri dans la mêlée de la vie humaine, mais, hélas ! un nom souvent profané, par suite des passions humaines. Tout dépend du sentiment qui en est le principe. Quand l'amitié naît seulement de la beauté ou de la puissance, elle crée des sympathies fragiles comme les charmes du visage, inconstantes comme la fortune. Mais quand elle a sa source dans le plus noble des instincts de la nature humaine, qui est la bonté, quand elle a pour base une estime réciproque et pour ciment l'amour de la vertu, alors elle participe aux excellences de la vertu elle-même et embellit vraiment le ciel de notre exil. C'est dans ce sens que le Sage a dit : « L'amitié fidèle est un trésor. Ni l'or ni l'argent ne peuvent lui être comparés ; il est une protection puissante, un gage de vie et d'immortalité. » (Ecclesiastic., VI.)

Bonaventure a trouvé ce trésor, ou plutôt c'est la Providence qui le lui a préparé : cette même Providence qui se trouve au fond de tous les événements, et qui sème les harmonies dans le monde moral aussi

bien que dans le monde sensible ! Ce trésor, cet ami fidèle, nous l'avons nommé ; mais il faut le connaître : c'est saint Thomas d'Aquin. La même patrie s'honore d'avoir donné le jour à l'un et à l'autre, et il y a entre eux d'étonnantes similitudes.

L'histoire place le berceau de Thomas au château féodal de Rocca-Secca, près d'Aquin, sur les confins de la Campanie, en face du massif sourcilleux que domine l'abbaye du Mont-Cassin. Vers l'âge de douze ans, il part pour Naples, suit les cours de l'Université nouvellement fondée par Frédéric II, et sait garder intacte la pureté de son cœur, au milieu des entraînements d'une jeunesse volage et malgré la licence d'une ville au sujet de laquelle courait un proverbe connu de toute l'Italie : « Naples est un paradis sur terre, mais un paradis habité par des démons. »

A dix-sept ans, il se sent appelé à une vie plus parfaite, renonce à tous les avantages que lui offre le monde, se réfugie au couvent de Sainte-Sabine, à Rome, et endosse les livrées dominicaines. Mais, à l'encontre de saint Bonaventure, sa vocation suscite les plus violentes tempêtes. La colère de ses parents est extrême ; et, pour échapper à leur fureur, il se voit obligé de quitter la Ville éternelle. Ses frères, apostés dans les gorges d'Aqua-Pendente, l'arrêtent dans sa fuite, le retiennent pendant un an dans une dure captivité, au fond d'une tour du château paternel de Monte-San-Giovani, et imaginent, pour lui faire perdre sa vocation, un genre d'attaque vraiment satanique, « où l'on trouve beaucoup de combattants,

mais peu de vainqueurs », selon la réflexion d'un de ses historiens (1). Ils introduisent furtivement dans sa chambre une courtisane chargée de lui enlever, avec l'honneur, le trésor de son innocence. Alors le saint jeune homme a compris le danger : il frémit, lève les yeux au ciel, et, s'armant d'un tison, il chasse le suppôt de l'enfer! Victoire sans égale, dépassant toute louange humaine et récompensée, la nuit suivante, par un songe mystérieux où deux anges lui ceignent les reins du cordon de la chasteté perpétuelle (2).

La vertu a triomphé. Les chaînes du noble captif sont brisées; et lui, dans la plénitude de sa liberté, s'engage pour toujours au service des autels, sous la blanche robe de saint Dominique.

En 1245, il arrive, en compagnie d'Albert le Grand, au couvent de Saint-Jacques, à Paris, dans le dessein d'y achever ses études théologiques. C'est l'heure choisie de Dieu pour unir ces deux cœurs faits pour s'aimer : Thomas et Bonaventure. Le premier n'est encore qu'étudiant; le second est déjà bachelier.

« Dans la foule des étudiants qui remplissent les écoles, le jeune Frère-Mineur a distingué un jeune Prêcheur, vers lequel son âme se sent portée, comme autrefois l'âme de David était attirée vers l'âme de Jonathas. Le Docteur angélique et le Docteur séraphique se sont rencontrés : le baiser de saint Dominique et de saint François se retrouve sur leurs lèvres, et leur indissoluble amitié rappellera l'union toute

1. Guillaume de Tocco.
2. R. P. Joyau, *S. Thomas d'Aquin*, p. 76.

sainte de Basile de Césarée et de Grégoire de Nazianze, à l'école d'Athènes.

« Les destinées de ces deux hommes semblent désormais s'unir, sans toutefois se confondre. Dans les similitudes de leur existence, et jusqu'en ses contrastes, le même souffle les anime, le même esprit les meut : le souffle du génie et l'esprit de sainteté.

« On dirait deux fleuves majestueux, roulant dans des lits parallèles, vers le même océan, leurs eaux limpides et fécondes(1). »

Thomas et Bonaventure! Que de gloire dans ces deux noms! Tous deux d'origine patricienne, tous deux richement apanagés des dons de la nature et de la grâce, ils grandissent dans une atmosphère pénétrée, de part et d'autre, d'esprit chrétien et chevaleresque. Tous deux sont engendrés à la science, vers le même temps, par deux maîtres des plus illustres, Alexandre de Halès et Albert le Grand. L'Université de Paris, qui les a formés, veut les entendre; et par une exception fondée sur leur mérite, elle devance pour eux l'âge fixé par les règlements. Alexandre de Halès a prévu les succès futurs de son disciple; Albert le Grand a prédit ceux du fils des comtes d'Aquin : « Vous appelez Frère Thomas un *Bœuf muet*, répond-il un jour aux étudiants qui le plaisantaient sur la taciturnité de son élève! Détrompez-vous; car, je vous l'affirme, les mugissements de ce Bœuf retentiront si loin, qu'on les entendra d'une extrémité à l'autre de l'univers. »

1. R. P. Joyau, p. 128.

Bonaventure débute par un Commentaire théologique qui est un chef-d'œuvre; et dix ans après, il donne la mesure de son génie dans l'*Itinéraire de l'âme à Dieu.* Thomas, parvenu à la maturité de l'âge, publie une Somme « qui contient autant de miracles que d'articles ».

« Ce sont les deux oliviers croissant à l'ombre du cloître, les deux flambeaux éclairant la maison du Seigneur (1) », les deux princes de la théologie, les deux anges de l'école; — avec une différence pourtant. Bonaventure est plus intuitif et plus onctueux, Thomas plus déductif et plus doctrinal; l'un a les lumières du chérubin, l'autre les ardeurs embrasées du séraphin. Tous deux, du reste, puisent leurs flammes au même foyer qui est Dieu, à la fois lumière et amour.

Frères par le génie, ils ne le sont pas moins par l'héroïsme de leurs vertus. Même piété tendre et forte, même dévouement à la cause de la vérité, même esprit de désintéressement et d'humilité. Thomas demande au ciel la grâce de n'être jamais promu à aucune charge, à aucune dignité, et sa prière est exaucée. Bonaventure fuit également les honneurs; mais les honneurs viennent à lui et l'obligent à siéger parmi les princes de l'Église. Et ainsi, dans des conditions différentes, ils sont l'un et l'autre la gloire de leurs familles religieuses, « tous deux aimables et beaux, se levant dès le matin de leur existence pour combattre le bon combat, inséparables dans la vie et

1. Sixte-Quint, bulle *Triumphantis Hierusalem.*

dans la mort, dans les travaux et dans les récompenses » (II Reg., I.)

Grandes et belles figures qu'on ne se lasse pas de contempler ! Constante et surnaturelle affection dont on aime à respirer le doux parfum ! Aussi recueillerons-nous avec joie, dans les chroniques médiévales, les réparties et les anecdotes qui nous permettront de pénétrer dans l'intimité de ces deux grands hommes.

Thomas d'Aquin, toujours modeste, proclamait ne rien savoir au regard de Bonaventure. Un jour, il le pria de lui dire dans quel livre il avait puisé des connaissances si vastes, une science si profonde. Pour toute réponse, le Franciscain se contenta de lui montrer son crucifix, ce livre d'or qui renferme toutes les lumières pour l'intelligence, toutes les suavités pour le cœur (1).

Dans une autre circonstance, le Frère-Prêcheur se rend au couvent des Cordeliers, au moment où son pieux ami composait l'histoire de saint François d'Assise. Il frappe, sans que personne réponde, entr'ouvre la porte et aperçoit Bonaventure en extase, élevé au-dessus de terre, immobile et rayonnant d'une beauté surhumaine. Il bénit le ciel de l'avoir rendu témoin d'un pareil prodige, et respectant l'action divine dans les âmes, s'en retourne sans bruit. « Laissons, dit-il à son compagnon, laïssons un saint écrire la vie d'un saint (2). »

Nous les retrouverons un peu plus loin, combattant

1. *Acta SS.* 14 juillet, act. canoniz.
2. *Ibid.*, loc. cit.

côte à côte, au premier rang, avec l'intrépidité qu'on attend de pareils champions, dans le conflit universitaire auquel nous avons fait allusion. Mais auparavant, ils se séparent. En 1248, Thomas d'Aquin part pour Cologne avec son maître Albert le Grand; il n'en reviendra qu'en 1252. Bonaventure reste à Paris, où il élève au jour le jour le majestueux édifice de son *Commentaire sur le Livre des Sentences* : édifice qui mérite mieux qu'un regard distrait et que de vagues éloges.

CHAPITRE X

LE « COMMENTAIRE SUR LE LIVRE DES SENTENCES »

(1248-1257)

La théologie est « la science de Dieu » : science magistrale, à la fois pratique et spéculative, qui, dominant et couronnant toutes les autres, demeure la plus certaine, la plus harmonique, la plus sublime, puisqu'elle a pour objet l'Être infini, pour fondement l'infaillible autorité de sa parole, pour fin la vision et la jouissance permanente du souverain Bien (1).

Cette notion générale nous laisse suffisamment entrevoir l'importance du poste confié à saint Bonaventure. Pendant dix années consécutives, de 1248 à 1257, il est chargé de distribuer la manne de l'enseignement théologique à l'auditoire le plus délicat et le plus intellectuel qu'on puisse imaginer, à la jeunesse de l'Université de Paris. Son *Commentaire sur le Livre des Sentences* est le fruit de ces leçons.

Cet ouvrage n'est autre chose qu'une vaste et magnifique synthèse, où il aborde, les unes après les autres, toutes les questions vitales qui passionnent l'humanité : Dieu, la création, le libre arbitre, la Rédemption,

1. Saint Bonaventure, *Commentaire sur le Livre des Sentences*, préface; — Saint Thomas, p. I, q. 1, art. 5.

la loi divine et sa sanction éternelle. Aux panthéistes il démontre l'existence d'un Dieu créateur, distinct de la création ; aux fatalistes, il prouve qu'il y a une Providence présidant au gouvernement du monde ; aux humanistes, que les marques de notre déchéance sont trop visibles pour qu'on puisse les nier ; aux Tertullien et aux Calvin de tous les siècles, que le Christ, Juge suprême, est miséricorde autant que justice et qu'il rendra à chacun selon ses œuvres. Avec lui, la vérité apparaît dans sa virginale beauté, et bientôt elle resplendit dans une douce lumière qui éclaire sans éblouir.

Disons-le tout de suite, une pareille synthèse ne peut être que le fruit du christianisme ; car, en dehors de la révélation, l'unité est mollement poursuivie et bientôt abandonnée ! Aristote n'en a pas trouvé le secret, et les encyclopédistes l'ont perdu. C'est que l'unité est la splendeur de l'ordre, comme l'ordre est la splendeur de la beauté, comme la beauté est la splendeur de Dieu, et que les païens de tous les temps n'ont pas connu Dieu ou l'ont méconnu.

Saint Bonaventure connaît Dieu ; il l'aime, il le chante et fait preuve, dans l'exposition du dogme, d'une telle variété de connaissances et d'une telle originalité de talent, qu'il n'y a personne qui refuse de souscrire à ce jugement de Sixte-Quint : « Il y a du divin dans le génie du Docteur séraphique (1). »

En philosophie il est éclectique. Il suit Aristote, mais en lui reprochant d'être tombé dans une foule

1. *Divini ingenii sui monumenta reliquit.* (Bulle *Triumphantis Hierusalem.*)

d'erreurs et d'avoir en maint endroit blâmé Platon (1). Il apporte la même méthode dans les sphères de l'enseignement sacré.

Il y avait alors deux Écoles théologiques : l'École scolastique, s'appuyant sur la puissance de la raison pour approfondir ou démontrer les mystères de la foi ; — et l'École mystique, préférant la pratique sérieuse de la vertu aux investigations hardies de la dialectique et faisant bon marché de toute connaissance « qui ne tourne point à aimer ». Le Docteur séraphique ne s'inféode ni à l'une ni à l'autre ; mais son originalité consiste à leur emprunter ce qu'elles ont de beau et de fort, et à imprimer à la science son cachet suprême, l'unité. On peut à bon droit lui appliquer ce qu'il affirme d'Hugues de Saint-Victor. « L'Écriture, dit-il, traite de trois choses : la doctrine de la foi, la règle de la vie, et l'union de l'âme avec Dieu, fin commune du dogme et de la morale. Saint Augustin traite surtout de la première, saint Grégoire de la seconde, saint Denys de la troisième. Anselme s'attache principalement à saint Augustin, Bernard à saint Grégoire, Richard à saint Denis ; car Augustin est un docteur qui raisonne, Bernard un prédicateur qui exhorte, Richard un contemplatif. Hugues de Saint-Victor suit à la fois Augustin, Grégoire et Denys. »

Bonaventure est donc un éclectique, mais un éclectique où le mystique prime le dialecticien, un chercheur à qui la vérité disséquée sous le scalpel du syl-

1. *Lib. Sentent.*, l. II, d. I, p. I, q. 1 ; *Hexameron*, s. 3.

logisme ne suffit pas, et qui la veut vivante, radieuse, triomphante. Il a sous les yeux les basiliques aériennes de Notre-Dame de Paris, de Beauvais, de Chartres ; il veut que son ouvrage en reflète l'abondante lumière, l'élévation, le symbolisme et les proportions harmonieuses.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce monument grandiose est une œuvre de jeunesse. Le fils des Fidanza ne compte que vingt-sept ans, quand il en pose la première pierre, et trente-six, quand il le couronne par ses articles sur la vie future. De là ce mélange de qualités et d'imperfections que remarque vite un œil tant soit peu exercé. Si l'on veut avoir toute la pensée du maître, du théologien mûri par les années, il faut la chercher, non plus seulement dans son Commentaire, mais dans ses opuscules qu'il intitule : *Breviloquium*, *Itinerarium*, *Questions controversées*, dans tous ces chefs-d'œuvre où il développe largement les vérités succinctement énoncées dans le Commentaire.

D'un bout à l'autre, du reste, et dans tous ses ouvrages, sa doctrine garde le même caractère. Toujours et partout, elle est « *sûre*, *pieuse*, *pleine d'onction* (1) ». C'est le témoignage que lui rendent Sixte IV, Sixte-Quint, les théologiens les plus éminents et tous les maîtres de la vie spirituelle.

« Bonaventure, dit Sixte IV, pouvait en toute vérité s'appliquer le mot du sage : *J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée*. Il a écrit de si belles pages sur

1. Voir la *Scolastique,* par le R. P. Prosper de Martigné.

la grâce, que l'Esprit-Saint semble avoir parlé par sa bouche (1). »

« A un savoir immense, ajoute Sixte-Quint, Bonaventure joint les ardeurs de la plus vive piété. En même temps qu'il éclaire l'intelligence, il échauffe le cœur, l'émeut, le transperce des flèches de l'amour et le remplit d'une merveilleuse douceur (2). »

Gerson va plus loin encore dans ses éloges. « Je ne sais, écrit-il, si l'Université de Paris a jamais produit un docteur comparable à saint Bonaventure. Si l'on me demande à quel maître il faut donner la préférence, je répondrai : à Bonaventure, parce qu'il n'y a pas, à mon avis, de doctrine plus sublime, plus divine, plus salutaire et plus suave. Je me suis adonné, sur mes vieux jours, à une étude plus approfondie de ses ouvrages ; et plus je m'y suis appliqué, plus j'ai éprouvé de confusion, en ce qui me concerne, d'avoir tant écrit. A quoi bon dicter tant de volumes, me suis-je dit en moi-même ? A quoi bon me consumer en veilles inutiles ? La doctrine de Bonaventure suffit ; ses ouvrages répondent à tous les besoins : contentons-nous de les répandre (3). »

Saint Antonin, archevêque de Florence, le dominicain Sixte de Sienne, le bénédictin Trithème, le carme Honoré de Sainte-Marie et saint François de Sales font écho à la voix de Gerson. L'appréciation des trois derniers a une forme plus caractéristique et mérite d'être citée à part.

1. Bulle *Superna cœlestis*.
2. Bulle *Triumphantis Hierusalem*.
3. Gerson, *De exam. doctrin.*, Opera omnia, t. I, p. 553.

« Le Docteur séraphique, remarque Trithème, est profond sans être diffus, subtil sans exagération, disert sans redondance, éloquent sans emphase. Parmi les auteurs ascétiques, les uns s'attachent à la doctrine, les autres à la piété. Saint Bonaventure a le mérite d'unir l'une à l'autre, en les surpassant tous. Si donc vous voulez devenir à la fois savant et pieux, lisez ses ouvrages (1). »

« Sa doctrine touchant la théologie mystique, ajoute le P. Honoré de Sainte-Marie, est si vaste et universelle, qu'elle renferme toutes les matières de la vie spirituelle, depuis ses premiers éléments jusques à ses degrés les plus parfaits. Il n'y a point d'acte de vertu, soit acquise ou infuse, qu'il n'explique; point de communication, si sublime et si intime qu'elle soit, et de degré de contemplation ou d'amour de Dieu, qu'il ne découvre. Il n'y a rien dans la vie purgative, illuminative ou unitive, qu'il ne développe; point d'illusion, de tromperie ou de danger dans tout le cours de la vie spirituelle, qu'il ne prévienne. Enfin on ne doit pas considérer sa doctrine comme celle d'un docteur particulier, mais comme le miroir fidèle et une vive expression de la science des Pères..., et l'on peut dire qu'en matière de spiritualité, elle a pour garant toute l'antiquité (1). »

Terminons par la spirituelle saillie de saint François de Sales au sujet des deux princes de la théologie. « Il dit un jour que, quelque vénération qu'il

1. *Prodromus*, l. II, c. VII.
2. *De la contemplation*, Paris, 1708.

eût pour le Docteur angélique, il préférerait toujours l'École de saint Bonaventure à l'École de saint Thomas, parce que, quoique saint Thomas lui parût avoir autant et peut-être plus de lumière, Bonaventure lui paraissait avoir plus d'ardeur. « J'aimerais « mieux, disait ce saint prélat, être séraphin qu'être « ange, savoir moins et aimer un peu plus (1). »

La postérité n'a pas ratifié le jugement de Gerson et de saint François de Sales. A l'ardeur elle a préféré la lumière ; au séraphin, l'ange de l'École ; et de nos jours, quand Léon XIII a voulu assigner un patron aux écoles catholiques, il a choisi saint Thomas, « le plus savant des saints et le plus saint des savants ». Dans l'encyclique *Æterni Patris*, qui contient ce décret, il préconise et recommande la doctrine de l'Ange de l'École comme « plus opportune pour la défense et l'ornement de la foi catholique, pour le bien de la société, pour l'avancement de toutes les sciences ».

Les admirateurs de saint Bonaventure n'ont ici qu'à se féliciter et à bénir. Ne sait-on pas, en effet, que les deux amis sont inséparables et que glorifier l'un, c'est encore glorifier l'autre ? Et n'est-ce pas le merveilleux spectacle que nous offre la vie posthume de ces deux grands hommes ? Ensemble, ils ont été supplantés par l'école cartésienne, bannis de l'enseignement par les encyclopédistes ; ensemble, ils nous reviennent avec leurs incomparables trésors de science, et voici que leur doctrine refleurit, non plus

1. Sermons du P. de la Colombière, S. J., t. III, p. 175 : Lyon, 1757.

seulement dans les cloîtres, mais dans les séminaires et dans les Universités. C'est le signe des temps nouveaux et la pleine réhabilitation de cette méthode scolastique que Sixte-Quint considère « comme le boulevard et la citadelle de la foi catholique (1) ».

Reverrons-nous les jours où des professeurs de talent comme Guillaume Vorilong, Étienne Brûlefer, Pierre Trigosus, se faisaient honneur de commenter la théologie de saint Bonaventure? Peut-être! Mais laissons à l'avenir ses secrets, et retournons au moyen âge, aux temps où le livre qui nous occupe avait une voix pour lui donner la vie et la couleur, la voix la plus enchanteresse qu'il y eût au monde. Alors ce n'était plus la synopse pâle, froide, décolorée, que nous avons sous les yeux, mais une harangue mouvementée, à la manière antique, un dialogue plein d'animation entre l'orateur et son jeune auditoire.

On aime à se représenter ainsi le Docteur séraphique au milieu de ses disciples. Ils sont assis, tenant à la main les objections qu'il leur a présentées la veille et attendant la réponse. Le maître est debout; il expose clairement sa thèse, parle avec autorité, s'échauffe peu à peu, et pendant plus d'une heure il tient ses élèves sous le charme d'une parole chaude et convaincue. Aussi bien tout conspire en sa faveur : l'incomparable héritage de gloire que lui a légué saint François, son érudition, sa jeunesse et

1. *Munitissimam scholasticæ theologiæ arcem.* (Bulle *Triumphantis Hierusalem.*)

plus encore que tout le reste, la magie de sa diction, jointe a l'auréole de beauté morale qui resplendit à son front.

Mêmes merveilles, avec saint Thomas, au collège régulier de Saint-Jacques. Les familles témoignaient une entière confiance aux deux brillants professeurs, et les écoliers désertaient les cours des maîtres séculiers pour s'attacher aux pas du Prêcheur et du Franciscain. Ce fut la cause première des jalousies de l'Université et d'un long conflit qui faillit troubler la France.

CHAPITRE XI

LES DÉMÊLÉS AVEC L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(1252-1257)

Trois ou quatre professeurs mécontents, un peu de dépit et d'orgueil froissé, de vagues déclamations contre « les empiétements des moines », voilà ce que nous trouvons aux débuts de la campagne universitaire. Mais où ne conduit pas une passion, lorsqu'elle s'est une fois emparée d'un cœur, lors même que ce cœur est celui d'un clerc ou d'un prêtre? Au lieu d'opposer au talent la légitime concurrence du travail et de l'émulation, les mécontents eurent recours à l'intrigue et ourdirent un complot destiné à reconquérir ce qu'ils revendiquaient comme leur privilège exclusif : le monopole de l'enseignement. Guillaume de Saint-Amour, chanoine de Beauvais et chapelain de l'Université, esprit ambitieux et remuant qui rappelle Abailard, dont il occupait la chaire de philosophie au parvis Notre-Dame, était l'âme du complot. Il profitait de toutes les circonstances pour exciter les jalousies de ses collègues et amener l'expulsion de ses adversaires. De là, les mesures suivantes prises par l'Université.

En 1252, elle portait un décret n'autorisant plus qu'une seule chaire dans les collèges des réguliers,

décret qui visait les Dominicains. L'année suivante, elle faisait un pas en avant. A la suite d'une échauffourée entre écoliers et bourgeois, elle dressait, sous couleur de solidarité professionnelle, de nouveaux statuts au nom desquels elle frappait d'ostracisme les candidats ou les professeurs réguliers, absolument comme on nous chasse aujourd'hui de nos couvents, sous prétexte que nous refusons de nous soumettre aux *lois existantes*. En même temps, elle refusait d'admettre au doctorat les deux jeunes candidats qui l'offusquaient, Thomas et Bonaventure, chansonnait, sous le couvert des Ordres mendiants, les disciples de saint François et de saint Dominique et leur coupait les vivres en les diffamant.

Jean de Parme, alors en Allemagne, vint à Paris, s'aboucha avec les professeurs de l'Université et les réconcilia avec ses Frères. Mais ce n'était qu'une trêve partielle et passagère. En 1255 éclatait comme une bombe un pamphlet anonyme, ayant pour titre: *Les périls des derniers temps*, qui donnait le signal d'une recrudescence d'hostilités.

L'auteur était le sophiste franc-comtois dont nous avons prononcé le nom, Guillaume de Saint-Amour. Voici le résumé de ses diatribes contre les Ordres mendiants. « Le renoncement absolu à toute propriété est contraire à l'Évangile; les religieux mendiants sont en voie de damnation, pour avoir abandonné le travail manuel; il ne leur est pas permis de vivre d'aumônes; le droit qu'ils s'arrogent de prêcher et de confesser n'est qu'une usurpation attentatoire au pouvoir des évêques et des curés. Ce sont de faux prophètes

et des précurseurs de l'Antéchrist (1). » Le ton était cauteleux et perfide. L'auteur se posait en défenseur des véritables intérêts de l'épiscopat français.

« Sur dix-sept docteurs que comptait alors l'Université de Paris, trois seulement, outre l'auteur, adhérèrent à ce pamphlet (2). » Ce n'était qu'une infime minorité! Mais dans tous les temps, selon la réflexion de Tacite, ne sont-ce pas les minorités arrogantes et tapageuses qui prévalent et s'imposent aux multitudes inconscientes? Non contents de répandre à profusion ce libelle incendiaire, les meneurs déchaînèrent contre les moines jalousés les malsaines convoitises de la populace et, ce qui est pis encore, les railleries bouffonnes de la jeunesse universitaire. « Le peuple se mit à tourner en ridicule les religieux mendiants. On les abreuvait d'outrages; et les épithètes d'étrangers, de pharisiens, d'intrus, de précurseurs de l'Antéchrist, et cent autres plus injurieuses les unes que les autres, étaient dans toutes les bouches (3). »

Les dissensions prenaient des proportions effrayantes. Le pieux roi de France, récemment arrivé de Palestine, en était profondément affligé. Il résolut d'y porter remède, en déférant le livre accusateur au jugement du chef suprême de la catholicité. Alexandre IV accueillit paternellement les envoyés du roi, et confia l'examen de l'ouvrage à

1. *Les Périls des derniers temps*, et sermons divers. — V. Féret, *Moyen âge*, t. II, p. 216.
2. R. P. Joyau, p. 137.
3. Mathieu Pâris, *Histor. major*, ann. 1256.

une commission de quatre cardinaux. Il intimait l'ordre, aux deux parties adverses, de comparaître devant lui l'année suivante.

Dans l'intervalle et sur le désir du Pape, les supérieurs des deux Ordres attaqués enjoignaient à deux de leurs sujets de réfuter devant le tribunal de l'opinion, avant de le faire devant la cour romaine, les calomnies de leurs adversaires. Le lecteur les connaît : c'est Bonaventure et Thomas d'Aquin. Guillaume de Saint-Amour avait affaire à de rudes joûteurs, francs comme l'épée du soldat, implacables comme la logique et la saine raison.

Thomas et Bonaventure n'eurent pas de peine à découvrir, chez leur antagoniste, le faible de la cuirasse, c'est-à-dire ce qu'il y avait de spécieux et d'erroné dans ses arguments. Au bout de quelques jours leur rapport est prêt. Thomas publie le sien dans un opuscule intitulé : *Contre les adversaires de la vie religieuse*, « opuscule qui a toujours passé, dit Fleury, pour l'apologie la plus parfaite des Ordres religieux (1) ».

Bonaventure ne plaide ni avec moins de calme ni avec moins d'éloquence la cause de ses frères indignement méconnue. Le seul titre de son livre : *De la pauvreté du Christ*, en indique la pensée dominante. « La vie religieuse est un état de perfection, non de précepte, mais de conseil. C'est le Fils de Dieu, source de toute lumière, qui en est le créateur. C'est lui qui a fait de la pauvreté une béatitude, une

1. *Hist. ecclés.*, l. 84.

grandeur, le fondement de la perfection évangélique. C'est lui qui appelle les âmes et leur dit : *Si vis perfectus esse :* Si tu veux être parfait, va, vends tes biens, donnes-en le prix aux pauvres; viens, suis-moi, et tu auras un grand trésor dans le ciel. »

Après avoir ainsi rappelé les origines et l'essence de la vie religieuse, Bonaventure arrive au travail manuel, que Guillaume de Saint-Amour proclamait absolument obligatoire. « Il y a, répond-il, trois sortes de travaux : le travail manuel, le travail intellectuel, le travail spirituel. L'ouvrier vit de son labeur; le magistrat, de ses fonctions sociales; le prêtre, du ministère sacré. Or, on ne peut nier que les enfants de saint François n'exercent ce ministère sacré, ni qu'ils aient reçu leurs pouvoirs du Pontife suprême, ni que celui-ci jouisse, dans toute l'Église, d'une autorité suprême et immédiate. Prétendre que les papes ne peuvent nous confier la prédication, c'est déroger à la plénitude de la puissance apostolique, c'est nier la mission surnaturelle de celui qui est, ici-bas, le centre de l'unité, l'hiérarque suprême, le lieutenant du Christ, c'est répudier l'Évangile et aller contre la logique des faits (1). »

Avec de pareils défenseurs et de si lumineuses plaidoiries, la cause était à moitié gagnée devant le tribunal de l'opinion. Mais il fallait une sentence définitive, qui entraînât l'assentiment universel et rétablit la paix dans les consciences. Alexandre IV allait se charger de porter cet arrêt.

1. *Quare prædicent.* — Cf. *De paupertate Christi.*

Il était alors à Anagni, et avait chargé une commission spéciale d'examiner l'ouvrage incriminé : *Les périls des derniers temps*. Les deux familles religieuses diffamées par cet ouvrage étaient représentées à Anagni : les Prêcheurs, par Humbert de Romans, Albert le Grand et Thomas d'Aquin ; les Mineurs, par leur Général (1) et Bertrand de Bayonne. Le libelle de Guillaume de Saint-Amour fut condamné comme *inique*, *criminel*, *exécrable et plein de mensonges*, puis livré aux flammes, sous les yeux du Pape, dans l'église d'Anagni (5 octobre 1256). Un peu plus tard, il eut le même sort à Paris, en présence du roi et de l'Université (2).

L'attaque avait été publique ; le Pape exigea également des députés de l'Université une rétractation publique, avec l'engagement bien spécifié d'admettre Thomas et Bonaventure à la thèse du doctorat.

La rétractation de trois députés de l'Université, Eudes de Douai, Chrétien de Beauvais et Nicolas de Bar-sur-Aube, fut le plus beau triomphe des deux saints amis. « Il manquait pourtant à leur victoire, écrit un admirateur du pamphlétaire, ce qui en eût fait le plus glorieux couronnement à leurs yeux. Ils ne purent mettre sous leurs pieds celui dont la défaite les eût le plus flattés (3). » Quoi qu'en pense

1. Quel est ce Général? Les avis sont partagés. D'après Thomas de Cantimpré et Wadding, ce serait saint Bonaventure, désigné ici par antonomase avant son élection à la première charge de l'Ordre; les autres annalistes nomment Jean de Parme. — V. les *Analecta Franciscana*, t. III, p. 272.

2. Wadding, ann. 1256.

3. Crévier, *Hist. de l'Université de Paris*, t. I, l. II, p. 242.

Crévier, l'obstination de Guillaume de Saint-Amour ne lui fait point honneur. L'art de diffamer n'a jamais été une gloire pour personne !

Le professeur insoumis essaya de prendre sa revanche, en dénonçant à son tour un livre anonyme, plein d'extravagances et bien autrement répréhensible que le sien : l'*Évangile éternel.* Il en attribuait hautement la paternité aux deux Ordres mendiants qu'il enveloppait de sa haine, les Dominicains et les Frères-Mineurs. Mais l'ouvrage avait déjà été condamné par un bref du 4 novembre 1255, et Alexandre IV se contenta de prescrire une enquête pour la recherche du coupable.

Le sophiste franc-comtois ne réussit pas davantage à rallumer le feu de la discorde au sein de l'Université de Paris. Dépouillé de son canonicat, dépossédé de sa chaire et banni du royaume, il alla cacher son dépit et sa honte à Saint-Amour en Franche-Comté, son village natal. et y mourut en 1272, après avoir donné des signes non équivoques de soumission et de repentir (1).

Ne lui soyons pas trop sévères, et imitons ses deux vainqueurs, qui ne connurent jamais d'autre vengeance à son égard que celle des saints : le pardon, la prière et l'amour.

Bonaventure et Thomas d'Aquin rentrèrent promptement à Paris, se félicitant l'un et l'autre de l'issue

1. Féret, t. II, p. 221. — Vers 1269, un autre pamphlétaire, Gérard d'Abbeville, tenta de rouvrir les hostilités contre les Ordres mendiants. Mais saint Bonaventure, alors à l'apogée de sa gloire, termina brillamment d'un coup d'estoc, par son *Apologie des Pauvres*, cette seconde prise d'armes.

du procès d'Anagni, mais sans se prévaloir autrement d'une victoire qu'ils ne considéraient pas comme un triomphe personnel, mais comme le triomphe des deux grandes causes qui étaient en jeu : la suprématie pontificale et la liberté de l'enseignement. En signe de réconciliation, l'Université leur rouvrit ses portes, et conféra à l'un et à l'autre, le même jour (23 octobre 1257), le bonnet et les insignes de docteur. Ce jour-là, s'il faut en croire les chroniques franciscaines, elle fut encore témoin d'un conflit, mais d'un conflit d'humilité, cette fois, entre les deux candidats. C'était à qui des deux céderait le pas à son ami. Bonaventure l'emporta, et Thomas d'Aquin, quoique le plus jeune, cueillit le premier les lauriers académiques (1).

Cette séance, épilogue obligé du procès d'Anagni, marque la fin d'une querelle scandaleuse qui n'avait que trop longtemps duré. Ajoutons pour terminer ce chapitre, que la fâcheuse campagne entreprise par les fanatiques de l'Université eut un résultat diamétralement opposé à leur attente. Elle affermit la popularité des Ordres mendiants, mit en relief le mérite des deux candidats qu'on voulait évincer, et resserra l'union fraternelle des enfants de saint Dominique et de saint François. Elle valut à notre Bienheureux, en particulier, l'honneur d'entrer dans les conseils d'un monarque ami du mérite et de la vraie piété, et de jouir près de lui d'une intimité des plus enviables. Nous avons nommé saint Louis.

1. Fleury, *Hist. eccl.*, l. 84. — Cf. Cantimpré, *De apib.* — Wadding, ann. 1256. — Du Boulay, *Hist. de l'Univ. de Paris.*

CHAPITRE XII

SAINT BONAVENTURE ET LA COUR DE FRANCE

La première entrevue de notre Bienheureux avec le vainqueur de Taillebourg ne date, pensons-nous, que de l'année 1244.

En cette année, le fils de Blanche de Castille, conduit aux portes du tombeau par la fièvre et une affection dysentérique, avait fait vœu, s'il recouvrait la santé, de voler au secours de la Terre Sainte. Providentiellement guéri, il tint sa promesse, reçut la croix des mains de Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, et hâta les préparatifs de l'expédition d'outre-mer. Son premier soin, pourtant, fut d'attirer sur ses armées les bénédictions du ciel et de réclamer le secours des prières des communautés religieuses. C'est dans ce but qu'il visita le couvent des Cordeliers. Bonaventure put donc le voir tout à son aise.

En 1248, le prince se dirigeait vers Aigues-Mortes. « Je le vis au couvent de Sens, dit un témoin oculaire. Il avait l'air grêle et délicat, la taille moyenne, l'abord gracieux, quelque chose d'angélique dans la physionomie. Il voyageait à pied, sans aucun des ornements de la pompe royale, le bourdon à la main, le manteau de pèlerin sur les épaules, en

compagnie de ses trois frères vêtus comme lui. Sa piété touchante et son maintien recueilli lui donnaient l'aspect d'un religieux plutôt que d'un guerrier (1). » Voilà bien le fils de Blanche de Castille, agneau devant Dieu, lion sur les champs de bataille.

Il mit à la voile le 25 août de la même année. On sait le reste : la prise de Damiette, le désastre de Mansourah et la captivité du roi. Le 6 septembre 1254, il est de retour, agenouillé sur les dalles de la basilique de Saint-Denys, rapportant l'oriflamme rouge qui était le labarum de la France. Le lendemain, il rentre dans sa capitale, à travers des flots de bourgeois pressés sur son passage et au milieu des acclamations populaires. On ne dirait pas, à voir cette réception triomphale, que la croisade n'a abouti qu'à une catastrophe. C'est qu'en effet, loin d'être amoindri par la défaite de Mansourah, le roi en revient plus grand : plus grand par le prestige qui s'attache à l'épreuve courageusement supportée; plus grand par l'admiration qu'il a su provoquer autour de lui, même parmi les infidèles; resplendissant, en un mot, de cette beauté morale qui naît de la vertu et près de laquelle pâliront toujours les lauriers du glaive et de la force.

Ses prédilections pour l'Ordre de Saint-François remontent aux premières années de son adolescence et ne font que s'accentuer avec le temps. Jeune encore, il a pour guide spirituel un Cordelier de vénérée mémoire, le P. Mansueto de Castiglione

1. Salimbéné. — Geoffroy de Beaulieu, confesseur du roi, se sert d'expressions identiques.

d'Arezzo. Plus tard, ayant constaté de ses yeux le dévouement des Mineurs sur les différentes plages de l'Orient et l'importance des services qu'ils rendaient à l'Europe chrétienne, il redouble d'affection à leur égard. A son retour de la Palestine, il prend chaudement leur défense contre les attaques de Guillaume de Saint-Amour, consacre une partie de l'amende imposée à Enguerrand de Coucy à leur bâtir une église, cette magnifique église dont nous avons parlé plus haut (1), et s'inscrit lui-même en tête des Confrères du Saint-Sépulcre ou Pèlerins de Jérusalem, qui choisissent le même sanctuaire pour lieu de réunion (2). Bien plus, il confie aux disciples du Poverello l'éducation de son fils Pierre, pendant qu'un autre de ses fils, Jean Tristan, est chez les Dominicains : « souhaitant de tout son cœur que les deux jeunes princes vivent et meurent dans ces instituts, si Dieu leur en donne la vocation. »

« Lui-même échangerait volontiers le manteau fleurdelisé contre la bure franciscaine, s'il n'était retenu

1. Enguerrand IV, sire de Coucy, avait fait pendre, sans autre forme de procès, trois jeunes gentilshommes flamands, coupables d'avoir chassé sur ses terres! Le roi le fit arrêter et enfermer dans une des tours du Louvre, et le livra aux juges ordinaires, qui le condamnèrent à la peine capitale. Cependant, sur les instances des principaux seigneurs de la cour, il consentit à lui faire grâce de la vie et substitua une forte amende à la peine encourue. Le fruit de cette amende fut partagé entre les Dominicains, les Franciscains et autres institutions de bienfaisance publique. On connaît la fière devise des seigneurs de Coucy, choisie par Enguerrand III (1250) :

« Je ne suis roi ni prince aussi
« Je suis le sire de Coucy. »

2. Meindre, *Hist. de Paris*, t. II, p. 419.

par des liens de famille et d'inexorables devoirs d'état (1). » Mais il se dédommage en prince chrétien : ne pouvant aller au cloître, il appelle le cloître à lui, revêt les livrées du Tiers-Ordre de la Pénitence (2), et s'entoure de religieux doctes et saints, en tête desquels il faut placer les deux vainqueurs du sophiste franc-comtois. Il leur sait gré d'avoir, par leur douceur et leur modestie, apaisé le différend, les honore de sa confiance, les invite à sa table et se plaît à disserter avec eux, tantôt sur les plus hautes questions métaphysiques, tantôt sur la meilleure manière de travailler au bonheur de ses sujets; « sans recherche ni affectation, remarque Joinville. — Quand nous étions avec le roi, ajoute-t-il, il s'asseyait au pied de son lit; et quand les Prêcheurs et les Cordeliers qui étaient là, lui rappelaient un livre qu'il aimait à entendre lire, il leur disait : « Vous ne lirez « point! Car il n'est pas de si bon livre, après manger, « comme quolibets, c'est-à-dire que chacun cause « comme il veut. »

Ces entretiens familiers avaient, au témoignage de Joinville, un charme infini, le charme de l'abandon et d'une confiance réciproque. Nous pouvons en juger, du reste, par les deux ou trois conversations que nous ont rapportées les chroniqueurs franciscains.

1. Chronique de Geoffroy de Beaulieu.

2. Claude Frassen, *Règle du Tiers-Ordre*, éd. de 1736, p. 449. — L'habit de tertiaire de saint Louis fut conservé, jusqu'à la Révolution, au monastère royal des Clarisses, faubourg Saint-Marcel-lès-Paris (*Ib.*)

« La reine m'adresse des reproches continuels, dit-il un jour à saint Bonaventure, parce que mon fils Pierre veut, parait-il, entrer dans votre Ordre. Et moi je lui réponds : Ne vous tourmentez pas! Je connais le Fr. Bonaventure. Il m'aime; il ne voudrait pas prendre une pareille détermination sans m'en prévenir... Dites-moi, Frère Bonaventure, me suis-je trompé? — Sire, lui répondit le serviteur de Dieu, tenez pour certain que si votre fils me fait des ouvertures à ce sujet, je soumettrai le cas à votre décision et vous en laisserai toute la responsabilité. — Je ne veux pas, reprit vivement le prince, charger ma conscience d'une détermination aussi grave. Soyez sûr que si Pierre veut servir le Seigneur sous la bure franciscaine, ce n'est pas moi qui l'en détournerai. »

« Le Créateur vous a donné trois couronnes, lui dit une autre fois le Docteur séraphique : une couronne d'or, une couronne d'épines, relique précieuse de la Passion, et la troisième meilleure encore, puisqu'elle est impérissable, la couronne des élus. Vivez de manière à ne pas perdre la troisième, sans laquelle les deux autres seraient bien peu de chose! »

Le roi s'en alla fort édifié. « Il me semble, dit-il à ses courtisans, que Bonaventure a bien parlé. Ses enseignements ont pénétré jusqu'au plus intime de mon cœur. »

Dans ces colloques familiers, le fils de Blanche de Castille ne craignait pas quelquefois d'aborder les sujets les plus ardus. « Lequel vaut mieux, demanda-t-il un jour, d'être damné ou de ne pas exister? — Sire, répliqua Bonaventure, pour bien juger la ques-

tion, il faut distinguer entre le châtiment et sa cause. En enfer, le supplice ne cessera jamais, parce que la révolte et le péché ne finiront jamais. Or, à mon avis, il vaut mieux ne pas exister que de vivre éternellement dans la haine de Dieu. » Devant une réponse si claire et si péremptoire, le monarque fut dans l'admiration ; et après avoir entendu les autres docteurs, il s'écria : « Je m'en tiens à l'opinion de Fr. Bonaventure. J'aimerais mieux, je vous l'affirme, rentrer sous terre et perdre la couronne de France, que de rester sur le trône, mais dans l'inimitié du Juge suprême (1). »

Il est beau de voir le prince et le moine, le roi chevalier qui faisait trembler les Sarrasins, et le Franciscain qui ne faisait la guerre qu'au vice et à l'erreur, s'aboucher ainsi familièrement, résoudre les plus hauts problèmes de la philosophie et disserter ensemble sur les destinées de l'homme. Et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, du monarque qui poursuit avec tant de passion la connaissance de la vérité, ou du religieux qui tire immédiatement du trésor de son cœur des solutions si lumineuses et si précises.

Il y a pourtant quelque chose, sinon de plus admirable, au moins de plus émouvant : c'est de voir l'humble moine se faire le consolateur du souverain, dans les épreuves et les deuils de famille. En 1260, Louis, fils aîné du roi, héritier présomptif de la cou-

1. Glassberger, *Analecta Franciscana*, t. I, p. 414, et t. II, p. 74.

ronne, jeune prince qui donnait les plus belles espérances, était moissonné à la fleur de l'âge et prématurément enlevé à l'affection des siens. Le roi le pleura amèrement. Bonaventure alla lui offrir ses douloureuses condoléances, et lui adressa quelques-unes de ces paroles qui vont droit au cœur d'un père. « Oui, répartit le monarque d'une voix entrecoupée de sanglots, j'ai le cœur brisé, plus que je ne le saurais dire! Mais c'est Dieu qui me demande ce sacrifice; je me soumets, et j'adore! » Et parlant de son enfant : « Pauvre Louis! Vivant, je l'ai tendrement aimé; mort, je veux l'aimer encore, et prier pour le repos de son âme. » Et Bonaventure se retira, peut-être encore plus édifié qu'il n'avait été consolateur (1).

Il y avait entre ces deux grandes âmes, d'autres points de contact, que les conversations privées. C'étaient les écrits. Le fils de Blanche de Castille goûtait, savourait les opuscules presque divins qui coulaient de la plume du Docteur séraphique, comme d'une source intarissable. Il lui demanda quelques stances sur les souffrances de l'Homme-Dieu, et l'humble religieux revint, quelques jours après, lui apporter l'*Office de la Passion*, pages toutes parfumées d'amour, d'un amour tendre et compatissant.

Louis IX est une figure idéale; il n'a pas son égal dans l'histoire. Ce même souverain qui avait bâti le joyau de la Sainte-Chapelle pour la sainte couronne d'épines et qui se plaisait à réciter, en compagnie

1. Glassberger, loc. cit.

des moines, l'office de la Passion, était en même temps un législateur hors pair et, ce qui sera son éternel honneur aux yeux de la postérité, le modèle du roi justicier. « Rendez si parfaite justice à votre peuple, que Dieu ne vous enlève point votre couronne (1) », lui répétaient saint Bonaventure et Hugues de Digne; et ce potentat de la terre, loin de se choquer de la hardiesse d'un pareil langage, s'appliquait à mettre le conseil en pratique. « Jamais homme ne parut plus sage en ses jugements. Il faisait bonne et raide justice; jamais en secret, toujours en public, toujours en bonne et due forme (2). » « Justice doit être rendue, non vendue », disait-il lui-même souvent. Le chêne de Vincennes a rendu son nom à jamais populaire. En même temps qu'il agrandissait le domaine de la couronne, il abolissait le duel judiciaire, interdisait les guerres privées entre seigneurs, source de tant de calamités, et réprimait sévèrement l'agiotage et l'usure judaïques. « Les Juifs ont l'agriculture, le négoce, le travail manuel, disait-il, qu'ils s'y appliquent, et qu'ils cessent de ruiner les familles par leurs prêts usuraires (3). »

On peut dire que, par ses conseils, Bonaventure n'était étranger à aucune des réformes favorables au progrès social.

En 1268, saint Louis reprit la croix contre les Mahométans; et, là encore, notre Bienheureux fut son auxiliaire dévoué. Au Chapitre général d'As-

1. Joinville.
2. Id.
3. Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane*, t. XV, p. 192.

sise (1269), il prêcha la croisade, prescrivit certaines prières à cet effet, et assigna pour aumôniers à l'armée chrétienne plusieurs prêtres et prélats de l'institut, entre autres Eudes Rigaud, archevêque de Rouen. Le 25 août 1270, la plage de Tunis recevait le dernier soupir de Louis IX. Bonaventure ordonna dans tous les couvents de l'Ordre un service funèbre pour le repos de son âme, et pleura plus amèrement que personne son royal ami, le dernier des croisés, le plus brave des chevaliers, et le plus grand des rois, parce qu'il en fut le plus chrétien.

Isabelle de France, sœur de saint Louis, avait également recours aux lumières de l'humble cordelier. Ayant refusé la main de Conrad, fils et héritier présomptif de Frédéric II, pour se vouer exclusivement aux exercices de la piété, elle fonda le monastère de Longchamps et pria notre Bienheureux d'adapter les constitutions des Clarisses aux difficultés du temps. Bonaventure apporta, en effet, quelques mitigations à la Règle : modifications approuvées par Alexandre IV en 1258, puis par Urbain IV. De là le nom d'Urbanistes donné aux filles de sainte Claire qui adoptèrent les constitutions de Longchamps (1). Outre la bienheureuse Isabelle, cette branche des Pauvres-Dames a donné à l'Ordre séraphique toute une phalange d'âmes éminentes en sainteté, entre autres les vénérables Cunégonde, Yolande, Mathia Nazaréi, Marguerite Colonna et Paule de Mantoue.

Enfin, nous voyons Blanche de France, fille de

1. La bienheureuse Isabelle mourut au monastère de Longchamps, le 23 février 1270. Léon X approuva son culte en 1521.

saint Louis et épouse de l'infant d'Espagne (1), réclamer également la direction de l'humble Franciscain. Aussitôt il lui adresse, sous ce titre : *Du gouvernement de l'âme*, une chaleureuse exhortation qui peut être profitable à d'autres qu'aux princesses de sang royal.

En voici l'analyse.

« Ame pieuse, mettez au premier rang de vos devoirs l'adoration et l'amour de Dieu.

« Pensez à ses grandeurs. Il a tout créé par un acte de sa puissance, il gouverne tout par sa sagesse, il jugera tout avec une justice parfaite. — Pensez à ses infinies miséricordes, qui éclatent dans ses anéantissements et ses dons : la Crèche, le Calvaire, l'envoi de l'Esprit consolateur, l'institution des sacrements et surtout l'Eucharistie. Et vous ne pourrez vous empêcher de redire avec le Roi-Prophète : Le Seigneur est bon envers tous, et sa miséricorde s'étend à toutes les œuvres de ses mains. — Pensez aussi à sa sainteté. Il est le Dieu trois fois saint ; il ne couronne que la sainteté ; il hait le mal d'une haine implacable, et ne saurait le laisser impuni. Croyez, adorez, remerciez.

« Du Créateur passez à sa loi et à ses commandements. Observez-les avec une scrupuleuse fidélité, et faites là-dessus, chaque soir, votre examen de conscience. Si la journée a été tout employée à l'accomplissement de vos devoirs, ne vous en enorgueillissez pas ; car c'est l'effet de l'assistance divine. Si votre

1. Ferdinand de la Cerda, fils aîné d'Alphonse de Castille.

conscience vous reproche quelque infraction plus ou moins grave, lavez vos fautes dans les gémissements de la pénitence, et prenez la résolution d'être, à l'avenir, plus vigilante, plus humble, plus généreuse. — Vis-à-vis du prochain, au foyer et dans les relations sociales, appliquez-vous aux vertus de votre état. Soyez toujours et partout maîtresse de vous-même : modeste dans les vêtements, simple dans les parures, gardant la modération en toutes choses, sans vous laisser aller aux folies d'une joie trop bruyante ni abattre par les chagrins ou les revers; obéissante vis-à-vis de vos supérieurs, affable avec vos égaux, compatissante à l'égard de toutes les infortunes; ayant toujours au cœur un invincible amour du bien et la haine du mal. — La prière, l'assistance à la messe tous les jours, la communion fréquente vous aideront à vous maintenir sur ces hauteurs. Vous graverez dans votre mémoire l'image du divin Crucifié; et son nom béni, semblable au bouquet de myrrhe de l'épouse du Cantique des cantiques, embaumera votre cœur (1). »

On le voit, avant saint François de Sales, Bonaventure apprend aux personnes du siècle quel est le vrai secret de la perfection. Elle ne consiste ni dans les visions, ni dans les extases, ni dans aucune œuvre extérieure; elle a son siège dans le cœur et se résume en trois mots : l'accomplissement intégral et quotidien des devoirs d'état; l'esprit de foi qui sanctifie les actions les plus vulgaires, et l'esprit de

1. Bonav., *De regimine animæ*, éd. de Quaracchi, t. VIII.

sacrifice qui ne recule pas devant les immolations nécessaires. Les conseils du Docteur séraphique offrent donc aux gens du monde un petit traité de direction spirituelle, et quelquefois une introduction à une vie plus parfaite. C'est du moins le double profit qu'en sut tirer Blanche de France. A la cour de Castille, elle régla l'emploi de ses journées d'après les principes du *Gouvernement de l'âme*. Veuve de bonne heure, elle revint à Paris, dit adieu au monde, s'enferma au couvent des Pauvres-Dames, et y mourut pieusement, en vraie disciple de sainte Claire, en vraie fille spirituelle de saint Bonaventure.

Le temps, la correspondance et la direction consacrés à la cour de France n'absorbaient pas toute l'attention du Docteur séraphique. Il avait d'autres occupations, d'autres sollicitudes; son génie embrassait tout et suffisait à tout. Il cultivait les jeunes intelligences des écoles, donnait des conseils aux rois et défendait ses Frères contre les assauts de la haine; et partout il faisait pénétrer cet esprit de l'Évangile qui vivifie tout, embaume les cloîtres, affermit les trônes et sanctifie les peuples.

Depuis neuf ans il occupait la chaire de théologie à l'Université de Paris, et se dépensait, sans compter, au service d'une jeunesse qui le payait de sa reconnaissance. C'était le professeur mûri par l'expérience, le théologien admiré. Il écrivait une page de ses commentaires sur le *Livre des Sentences*, lorsqu'il reçut de Rome une missive qui, en l'appelant à monter plus haut, au premier rang, allait modifier sensiblement son existence.

CHAPITRE XIII

LE MINISTRE GÉNÉRAL ET LE JOACHIMISME

Les conflits avec l'Université, la bienveillance de saint Louis, les éloges publics d'Alexandre IV, avaient mis en relief la belle figure de notre Bienheureux et attiré sur sa personne l'attention de ses Frères, qui l'élevèrent sur le pavois, à son insu et dans des circonstances qui méritent d'être rapportées.

Quatre mois après le procès d'Anagni, le 2 février 1257, les Franciscains tenaient leur Chapitre au couvent de l'Ara-Cœli, à Rome, et le Bienheureux Jean de Parme, fatigué des oppositions qu'il rencontrait sur son chemin, « résignait librement sa charge de Ministre général (1) », nous dit Salimbéné; « sur les conseils formels du Pontife romain (2) », ajoute Pellegrino de Bologne. Ce qui est à son honneur, c'est que, pendant toute la matinée du 2 février, les Pères du Chapitre refusèrent d'accepter sa démission. Était-ce pour protester contre les accusations d'illuminisme dont il était l'objet? Nous le croyons. A la fin, son humilité

1. *Chronique de Parme*, p. 137.
2. *Chronique des vingt-quatre Généraux.*

l'emporta sur leurs instances. « Au moins, lui dirent ses Frères attristés, désignez-nous, vous qui connaissez l'Ordre entier, le religieux le plus digne de vous succéder. — C'est Bonaventure de Bagnoréa », répliqua-t-il sans hésiter. Aussitôt le Docteur séraphique fut acclamé comme le septième successeur de saint François, et son élection fut confirmée par Alexandre IV. « Jean de Parme, heureux d'être libéré de sa charge, se retira dans ce gracieux ermitage de Grécio, où le Patriarche séraphique avait inauguré la dévotion à la Crèche (1). »

A la nouvelle de la nomination de Bonaventure, tous les amis de l'Institut séraphique se réjouirent, et le couvent des Cordeliers de Paris fut en liesse. Lui seul s'attrista. Il était si étranger aux affaires d'administration! Comment gouverner une armée de vingt mille religieux qu'il ne connaissait pas? Comment assumer toutes les responsabilités? Il était comme atterré par la perspective des obligations de son office et des dangers du pouvoir. Il accepta cependant, pour les motifs qu'il énumère lui-même dans sa première circulaire, datée de Paris, le 23 avril 1257. « Si je n'avais consulté que mes aptitudes et mes goûts personnels, écrit-il aux Provinciaux de l'Ordre, je n'aurais jamais courbé l'épaule sous un pareil fardeau! Mais le Souverain Pontife a parlé, mes Frères font appel à mon dévouement; leur résister serait aller contre la volonté de Dieu. J'obéis, comptant, pour réussir, sur la grâce du Très-Haut. Je compte

1. Salimbéné, loc. cit.

aussi sur les prières de ceux qui m'ont donné leur confiance, et sur le concours efficace que vous m'apporterez pour déraciner le mal, développer le bien, ranimer le zèle des tièdes et assurer la persévérance des fervents (1). »

Avec le généralat, la vie du Docteur séraphique entrait dans une phase nouvelle. Dans l'impossibilité de pouvoir faire marcher de front l'enseignement universitaire et les mille sollicitudes d'une vaste administration, il dit adieu, dès qu'il le put, — et non sans une émotion facile à comprendre, — à ce qui l'avait passionné jusque-là, sa chaire de théologie, ses livres, ses commentaires et la jeunesse, cette jeunesse enthousiaste et sincère dont il avait su captiver l'affection.

Son premier soin, en prenant le timon des affaires, fut de se poser à lui-même cette question : « Qu'est-ce qu'un Ministre général dans la pensée de saint François? » Il ouvrit l'histoire du Patriarche séraphique par ses premiers biographes, et y lut la page suivante, qui lui servit de réponse.

« Je voudrais que le Ministre général de l'Ordre fût de bonne réputation, grave et prudent, accessible à tous ses Frères, sans acception de personnes, aussi affable avec les simples et les ignorants qu'avec les érudits et les esprits cultivés, favorisant par-dessus tout la pratique des vertus religieuses et stimulant sans cesse la ferveur autour de lui, plus encore par ses exemples que par ses discours. Qu'il partage son

1. Wadding, ann. 1256.

temps entre la prière et les mille sollicitudes de l'administration.

« Qu'il ait horreur de la pécune, la grande ennemie de notre vocation, et qu'il se montre en toutes circonstances l'amant de la pauvreté et le modèle de ses Frères. Un habit, un livre, une plume lui suffiront. Pas d'études absorbantes ou vaines, capables de nuire à l'accomplissement de ses devoirs! Qu'il console les malades, guérisse les cœurs meurtris, fasse fléchir, à force de bonté, l'orgueil et l'insolence, et qu'il ouvre aux brebis égarées le sein de la miséricorde, lui qui est le dernier refuge de ses religieux dans les épreuves de la vie! Que les sujets, à leur tour, honorent dans sa personne le représentant du Christ, et qu'ils l'entourent de toutes les marques de respect dues à sa dignité.

« Pour lui, qu'il ne se laisse ni éblouir par les flatteries, ni abattre par les revers, et qu'il ne change rien à sa manière d'agir, si ce n'est en mieux. Qu'il se garde de prêter facilement l'oreille aux délateurs; qu'il n'écoute pas les conseils des ambitions malsaines, et qu'il évite soigneusement tout compromis avec l'injustice ou l'iniquité, non moins ennemi des transactions qui énerveraient la discipline monastique, que des duretés qui perdraient les âmes. Enfin qu'il se souvienne que sa prélature est une charge avant d'être un honneur(1). »

Voilà le pasteur idéal, le pasteur selon le cœur

1. *Speculum perfectionis*, c. LXXX. — Cf. Thomas de Célano, *Vita secunda*, p. III, c. CXVI.

de Dieu, gardien de la législation monastique à l'intérieur et sentinelle vigilante contre l'ennemi du dehors, le supérieur tel que l'a esquissé, tel que l'a rêvé le fondateur des Pauvres volontaires, tel aussi que le comprend son septième successeur. Celui-ci aura constamment ce portrait devant les yeux. Il fera mieux encore : il en sera la réalisation vivante, pendant les dix-sept années de son administration.

Les commencements furent pénibles. A peine avait-il saisi la houlette, que l'affaire de l'*Évangile éternel* et des idées joachimites réclamait sa vigilance et son intervention.

On donnait le nom de joachimisme aux rêveries d'un moine cistercien, Joachim, abbé de Flore en Calabre, réputé prophète en son pays et mort dans les premières années du XIIIe siècle. Divisant l'histoire du monde en trois âges ou grandes époques, il avait annoncé, au XIIe siècle finissant, une prochaine et définitive évolution des consciences : l'âge d'amour et de liberté, succédant à l'âge de foi de l'Évangile, comme l'Évangile avait succédé à l'âge de crainte du mosaïsme. « Le premier âge a été celui des esclaves ; le second, celui des fils ; le troisième sera celui des amis. Le premier a porté la tige ; le second les épis ; le troisième donnera le froment. Dans le premier, la prépondérance a appartenu aux hommes mariés ; dans le second, au clergé séculier ; dans le troisième, elle appartiendra aux institutions monastiques. » Idées vagues et confuses, mais qui trouvaient un écho dans les masses, parmi les miséreux et les victimes des discordes civiles, parce qu'elles faisaient

miroiter à leurs yeux, sans aucun effort de leur part, la fin de leurs angoisses et une félicité qui est le rêve de toutes les générations. C'est ce qui nous explique leur succès.

Nombreux furent en Italie les adeptes de l'abbé Joachim. Quelques-uns d'entre eux se mirent à dogmatiser et formèrent une véritable secte d'illuminés. Substituant au système ternaire des époques celui du règne successif des trois personnes divines, ils prétendaient qu'après le règne du Père et du Fils viendrait celui de l'Esprit-Saint, qui ne connaitrait ni déclin ni terme. De là le nom d'*Évangile éternel* placé en tête du livre où s'étalaient toutes ces extravagances. L'ouvrage a été détruit; mais on peut juger de l'esprit qui l'animait, par les propositions suivantes, que nous avons extraites du rapport de l'inquisiteur Eymeric. « La doctrine de l'abbé Joachim est au-dessus de celle du Christ. L'Évangile ne mène point à la perfection; il doit être aboli en 1260. Les Grecs ont bien fait de se séparer des Latins. Nul homme n'est capable d'instruire les autres, en matière spirituelle, s'il ne marche pieds nus (1). »

Guillaume de Saint-Amour s'était fondé sur cette dernière proposition, lors du procès d'Anagni, pour accuser positivement les Ordres mendiants, et surtout les Frères-Mineurs, d'être les auteurs de ces monstrueuses insanités. Bonaventure ne pouvait demeurer indifférent à une imputation dont l'odieux rejaillissait sur toute sa famille religieuse. Il releva donc le

1. *Directorium inquisitorum*, Rome, 1578.

gant, poursuivit avec ardeur l'enquête ordonnée par Alexandre IV, et finit par découvrir le coupable au fond d'un couvent franciscain d'Italie. Le nom de ce malheureux a longtemps exercé la critique des historiens. Heureusement, la chronique de Salimbéné nous le tenait en réserve et nous facilitait ainsi la justification des personnages injustement soupçonnés. « J'ai connu l'auteur, Gérard de Borgo-San-Donnino, dit-il, et plus d'une fois j'ai eu de graves discussions avec lui (1). » Gérard fut mandé à Paris, comparut devant le Général, avoua sa faute, mais sans rétracter ses erreurs, et fut condamné à une prison perpétuelle.

Notre Bienheureux s'occupa ensuite de ces partisans du système ternaire, de ces esprits inquiets qui, sans tomber dans les erreurs de Gérard, étaient plus ou moins imbus des idées joachimites. C'étaient des rêveurs et non des sectaires; mais la pente était dangereuse. Ils se recrutaient un peu partout, et comptaient quelques partisans parmi les Franciscains, entre autres le vénérable Jean de Parme, le prédécesseur de saint Bonaventure. Cet homme éminent en doctrine, avait successivement brillé à l'Université de Paris comme professeur, au premier concile œcuménique de Lyon comme théologien, et à la cour de Byzance comme légat pontifical, et avait su se concilier l'estime générale. Mais il s'était laissé séduire par le côté mystique des écrits de Joachim de

1. Salimbéné, p. 223-239. — Pamphile de Magliano, t. I, p. 605. — Que d'auteurs se sont égarés sur cette question ! La *Chronique de Parme* les ramène dans le droit chemin.

Flore, et il ne dissimulait nullement ses vives sympathies pour le moine calabrais (1). Ce fut la cause de ses tourments. Il fut dénoncé pour ce fait à l'Inquisition romaine, et l'on vit ce noble vieillard obligé de rendre compte de ses croyances devant une commission cardinalice, réunie au couvent de Castel della Piévé, en Toscane, et présidée par le cardinal Jean-Gaétan Orsini (plus tard Nicolas III). Au xv[e] siècle, un autre Franciscain plus célèbre encore, saint Bernardin de Sienne, sera de même, à l'occasion de la dévotion au saint Nom de Jésus, traduit devant le tribunal de l'Inquisition. Mesures sévères sans doute, comme tout ce qui relève de la justice, mais quelquefois nécessaires et toujours profitables à l'orthodoxie des croyances !

L'inculpé n'eut pas de peine à se défendre. Il manifesta hautement son horreur pour l'*Évangile éternel*, qu'il avait toujours réprouvé. Les écrits de l'abbé Joachim, qui circulaient, sans avoir jamais été frappés de censure, avaient sans doute provoqué son admiration ; mais il rétractait toutes les erreurs propagées sous le couvert d'un moine vénéré, tous les abus auxquels il avait pu lui-même se laisser entraîner (2).

1. *Maximus erat Joachita.* (Salimbéné, p. 124.) — On l'a même accusé depuis d'être l'auteur de l'*Evangile éternel*, mais Salimbéné, Affo et Pamphile de Magliano l'ont lavé de cette injure. — Renan, dans son étude sur Joachim de Flore (*Revue des Deux-Mondes*, 1[er] juillet 1866), a confondu à plaisir les commentaires de l'abbé Joachim et l'Evangile éternel, les Joachimites et les Spirituels. Consulter sur ce point l'*Etude d'histoire religieuse aux XII[e] et XIII[e] siècles*, par Xavier Rousselot, Paris, 1867; et l'*Auréole séraphique*, t. I, p. 684.

2. *Quæ adstruxerat dedixit.* (Bernard de Besse, p. 110.)

Les débats étaient clos, et Jean de Parme se retira au couvent de Grécio (1).

Voilà la vérité sur ce fameux procès, telle du moins qu'elle se dégage des documents les plus autorisés. Les détails qu'y ajoute Ange Claréno (2), chaud partisan de Jean de Parme, l'impitoyable sévérité des juges, l'impassibilité de la victime récitant pour toute défense le *Credo*, le cardinal Ottobono Fieschi écrivant : « La cause de Jean de Parme est la mienne, et le condamner, c'est me condamner moi-même », sa lettre arrivant à point pour écarter du front de l'accusé la flétrissure d'une condamnation juridique, tous ces épisodes plus ou moins dramatisés sentent un arrangement factice et ne présentent rien de la gravité de l'histoire.

L'issue du procès confirme nos appréciations. Loin de refuser leur confiance à Jean de Parme, loin de suspecter la saine orthodoxie de ses croyances, les papes Jean XXI et Nicolas III lui offrent l'un et l'autre la pourpre romaine et font des instances au moins pour le garder dans leur conseil privé : propositions qui ne concorderaient guère avec le récit d'Ange Claréno. Aux honneurs, Jean de Parme préfère sa pauvre petite cellule, et il regagne à pied les bois de Grécio (3).

1. Salimbéné et Bernard de Besse, loc. cit.

2. *De septem tribulat. Eccles.*

3. Jean de Parme mourut longtemps après, en 1289, à Camérino, au moment où il retournait à Constantinople, muni d'une lettre de Nicolas IV et avec l'espoir de mettre fin au schisme d'Orient. Sa mémoire est restée en bénédiction, et son culte a été ratifié en 1781 par Pie VI. — Voir sa *Vie*, par Affo.

Quelle fut l'attitude de saint Bonaventure dans ce procès? Pour son honneur, la question vaut la peine qu'on y réponde. On lui reproche d'avoir cité à sa barre son vénérable prédécesseur et de l'avoir humilié par de dures objurgations. C'est lui prêter une initiative qu'il n'a pas eue, et une ingratitude contre laquelle, vivant, il eût protesté de toutes les forces de son âme.

Rétablissons les faits. Il était alors à Paris, par là même bien loin du théâtre des débats. De plus, il ne les avait pas suscités, et la composition du tribunal de Castel della Piévé indique assez que l'Inquisition, en dehors de lui, et peut-être malgré lui, avait pris l'initiative de la citation. Avisé du fait, aurait-il dû courir à Castel della Piévé ou du moins prendre publiquement par écrit la défense de son prédécesseur?... Dans tous les cas, il se réjouit de l'issue du procès; car ce qu'il poursuivait, ce n'étaient pas les personnes, mais les erreurs, les hérésies, sachant qu'elles sont le plus grand mal qui puisse affliger l'humanité; et ce qu'il voulait venger, c'était l'honneur de l'Ordre. Sous ce rapport, n'est-on pas forcé de convenir qu'il réussit pleinement? Les coupables étaient punis, l'innocence réhabilitée, l'invasion de l'illuminisme à jamais refoulée, et les récriminations de Guillaume de Saint-Amour désormais sans motif.

La campagne contre le Joachimisme et l'Évangile éternel avait duré quatre ou cinq ans. Elle avait fait suite au conflit universitaire, non sans être aggravée par les divisions intestines que nous raconterons au chapitre suivant. Ainsi les tribulations succédaient

aux tribulations. Faut-il s'en plaindre? La tempête aussi est une épreuve pour le chêne qu'elle secoue avec violence ; et sous ses coups redoublés il pleure, il gémit à sa manière. Il a tort. Elle lui est salutaire : elle le dépouille des feuilles mortes qui le déparent, fait pénétrer l'air et la lumière à travers sa vigoureuse ramure, et le force à plonger ses racines plus avant dans le sol, au milieu des frêles arbustes qu'il protège de son ombre. Il en sera de même de l'arbre monastique planté par saint François; il s'affermira dans l'épreuve et ne tardera pas à recouvrer, sous la main habile de saint Bonaventure, sa beauté printanière et son abondante floraison.

CHAPITRE XIV

LE PACIFICATEUR

Pendant que l'Ordre des Mineurs était attaqué au dehors, ainsi que nous l'avons vu, il était en proie à des discordes intestines qui diminuaient ses forces et compromettaient son unité. Le mal était visible, profond. Saint Bonaventure en était attristé plus encore que surpris; car partout où se trouve l'homme, ne faut-il pas s'attendre à des faiblesses, à des défaillances? Sans se décourager, il résolut de s'employer tout entier à mettre fin aux divisions qui l'affligeaient.

L'affaire était épineuse; car le mal remontait aux origines mêmes de l'institution franciscaine et avait résisté jusque-là à tous les efforts. D'où lui venait cette persistante et funeste vitalité? Un regard sur les commencements de l'Ordre nous aidera à élucider ce problème et à émettre une appréciation impartiale sur la conduite de notre pieux Général.

Un historien moderne a tracé, de ces commencements, un tableau étincelant de grâce et de fraîcheur, mais qui appelle certaines réserves. « Saint François, écrit-il, était l'un des plus puissants séducteurs et excitateurs d'âmes que le monde ait

connu. Nul homme n'a à ce point soulevé, enflammé les cœurs et les imaginations; nul n'a semé et récolté, en si peu de temps, une telle moisson de sainteté, d'héroïsme et de poésie. Son impulsion a remué profondément et transformé l'Église, la société et jusqu'au monde des lettres et des arts. Mais peut-être n'avait-il pas au même degré les qualités de l'organisateur et du législateur; après avoir fait sortir de terre une armée immense, on eût dit qu'il était un peu embarrassé de la constituer et de la discipliner. Aussi bien, au début, semblable en cela à tous les autres fondateurs d'Ordres, ne se doutait-il pas qu'il créait une grande institution. Il n'avait cru d'abord former, avec ses premiers compagnons, qu'une troupe de pénitents, sans couvent, sans église à eux, errant par les villages de l'Ombrie à la façon des mendiants, insouciants de toutes les choses humaines, chantant l'amour divin qui les brûlait, prêchant là où l'on voulait bien d'eux, rendant grâces quand on les maltraitait, tout enveloppés de ce charme tendre et naïf qui inspirait encore, un siècle plus tard, le petit livre des *Fioretti*. Pas d'autre Règle, d'autre gouvernement que la parole du Saint, son regard, sa divination surnaturelle, l'attrait de sa grâce et de sa bonté, la lumière qui émanait de lui. Mais cette délicieuse et pieuse idylle ne pouvait se prolonger indéfiniment, pas plus que l'Église n'eût pu toujours se contenter de l'organisation embryonnaire à laquelle elle était réduite aux jours où les Apôtres, ses premiers évêques, suivaient Jésus à travers les campagnes de la Galilée. A mesure que l'Ordre se développait, —

et sa croissance fut d'une rapidité prodigieuse, — il était manifeste que l'action personnelle du fondateur ne suffisait plus. Celui-ci ne pouvait être partout et ne devait pas durer toujours. D'ailleurs, dans la foule des moines nouveaux, se glissaient des éléments plus mélangés. « Il y a trop de Mineurs! » entendait-on dire parfois à François. Une Règle précise, une constitution fortement agencée devenaient indispensables (1). »

Que l'honorable académicien nous permette de le contredire sur un point, qui est le nœud même de la question. Il incline à croire que le Patriarche d'Assise, saint des plus éminents, ne possédait pas au même degré les qualités du législateur. Il se trompe. Saint François fut un législateur hors ligne, et le pape Honorius III en était tellement convaincu, qu'il n'hésita pas à couvrir de sa sanction et à insérer intégralement dans sa bulle d'approbation la Règle franciscaine (2). Le mal ne provenait pas de là, mais de l'excellence même de la Règle, qui semblait au-dessus des forces humaines; car ce qu'exigeait le fondateur, c'était la pauvreté absolue, avec son cortège de sacrifices et de dures privations, cette pauvreté qu'il appelait sa dame, sa souveraine, la perle de son Ordre, et qu'il avait voulu opposer comme un drapeau, comme un Évangile vivant, aux néfastes utopies des sectaires de l'époque, les Vaudois, les Cathares et les Albigeois. Ses premiers compagnons, entraînés par son exemple, l'avaient suivi dans cette

1. Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, p. 253.
2. Bulle *Solet annuere*, du 29 novembre 1223.

voie; mais aux élans de la première heure avaient succédé çà et là, dans les esprits, même de son vivant, la lassitude, les interprétations divergentes, les hostilités avivées par le Fr. Elie.

A sa mort (1226), les dissensions s'accentuèrent. Jean Parenti, se sentant impuissant à les réprimer, abdiqua la charge de Général (1233). Le Fr. Elie parvint à se hisser au pouvoir par la violence « plutôt que par une élection légitime (1) », remarquent les vieilles chroniques de l'Ordre; et ce fut au détriment du bien général. Esprit supérieur, mais gâtant ses belles qualités par une ambition démesurée, il rejetait la Règle de 1223, sous prétexte de revenir à celle de 1221, et avait l'audace de regarder la bulle d'Honorius III comme non avenue (2)! Son idéal n'était plus l'humble ermitage de la Portioncule, mais les riches abbayes bénédictines. « Il ne réforma pas l'œuvre de saint François, il la déforma (3) », et fit un mal que ne purent réparer, ni ses successeurs, d'Albert de Pise au bienheureux Jean de Parme, ni les Souve-

1. *Intrusus magis quam electus.* (Glassberger, *Analecta Francescana.*) Cf. Thomas Eccleston et Salimbéné.

2. Saint François a composé trois Règles : la première, très brève, en 1209; la seconde, rédigée par Césaire de Spire, en 1221; elle permettait de recevoir les offrandes des novices et d'accepter de l'argent pour subvenir aux nécessités des malades (archives du Sacro-Convento, Assise); la troisième, qui fut définitive, en 1223.

3. *Bis præfuit, bis obfuit.* (Salimbéné.) — En France, Aymond de Faversham, alors gardien du couvent de Paris, Alexandre de Halès et Jean de la Rochelle étaient les principaux champions de la résistance aux actes arbitraires du Fr. Elie. C'est ce que nous apprend la chronique de Jourdain de Giano. (*Analecta Franciscana*, t. I, p. 61.)

rains Pontifes eux-mêmes. Par suite, l'Ordre se trouvait scindé en deux, les Conventuels, plus nombreux, et les Spirituels, — les relâchés et les Zelanti, — les uns mitigeant le précepte de la pauvreté séraphique pour se rapprocher du monastère bénédictin, les autres défendant avec une fermeté tantôt douce, tantôt farouche, l'idéal franciscain, et quelques-uns, parmi ces derniers, s'étayant sur les prédictions de Joachim de Flore, parce qu'elles annonçaient la régénération de la société féodale par l'action d'un Ordre mendiant.

D'un côté, de fâcheuses tendances au relâchement et à la déviation sur le point capital, la pauvreté absolue; de l'autre, certaines exagérations mêlées de maximes joachimites; des velléités de schisme : voilà l'état de l'Ordre séraphique vers le milieu du XIII[e] siècle. Tout le monde sentait la nécessité d'enrayer ce mouvement séparatiste; mais comment y parvenir? Et quelle voix serait assez autorisée pour servir d'arbitre entre les deux camps, assez ferme pour ne rien sacrifier des prescriptions de la Règle?

Cette voix, au dire des Souverains Pontifes, est celle du Docteur séraphique. « C'est à lui qu'est réservée cette mission de paix (1). » Il ne l'a pas ambitionnée. Ce sont les événements qui la lui imposent; ses Frères la lui confient, et le pape Alexandre IV la ratifie solennellement : « Nous tenons pour certain, lui écrit-il dès la première année de son élection,

1. *Duce Bonaventura repararunt.* (Léon X, bulle *Ite et vos.*) Alexandre IV, Sixte IV, Sixte-Quint formulent le même jugement.

que c'est Dieu lui même qui, *par une grâce spéciale*, vous a posé à la tête de la famille franciscaine, et nous avons l'intime conviction que, sous votre direction sage et prudente, l'Ordre fleurira et produira de nombreux fruits de vertu (1). »

Mission providentielle, mais difficile à remplir! Car les Zelanti répétaient douloureusement au Saint ce qu'un des vétérans de la phalange franciscaine, le bienheureux Egide, avait dit à Jean de Parme, son prédécesseur : « Père, vous venez à propos, mais vous venez bien tard (2). »

Il n'est jamais trop tard quand on obéit à Dieu et qu'on remplit sa mission; et c'est ce que fait le fils des Fidanza. Il commence par implorer le secours du Seigneur, parce que toute grâce, comme toute lumière, vient d'en haut; puis il va à ses Frères, avec tout son cœur, parce qu'il les aime, et par les moyens les plus efficaces que lui suggère son zèle : une circulaire, l'exposition de la Règle et la vie du fondateur.

La circulaire, adressée à tous les Provinciaux, fait appel aux plus nobles instincts d'une âme religieuse. « Je me demande, leur dit-il, pourquoi la splendeur de notre Ordre s'est obscurcie, pourquoi l'observance régulière et la sainteté de la profession religieuse ont perdu de leur éclat; et j'en trouve la raison, plus particulièrement, dans les désordres que je suis obligé de vous signaler : la multiplicité des

1. Bref *Universis executoribus*, du 23 octobre 1257.
2. *Bene venisti, sed tarde.* (Affo, *Vie du bienheureux Jean de Parme.*)

affaires, les infractions à la pauvreté, la somptuosité des édifices, l'inexpérience de certains supérieurs, l'admission trop facile des sujets, et parfois une oisiveté qui n'a rien de commun avec la vie active ni avec la vie contemplative. Sans doute le nombre des délinquants est peu considérable; mais le monde ne saura pas distinguer entre les innocents et les coupables, et il enveloppera les uns et les autres dans le même dédain méprisant. Efforcez-vous donc de répondre à la beauté de votre vocation et à la sainteté de vos engagements. Oui, soyez saints. Les tribulations actuelles de l'Église le réclament, le monde l'attend, notre séraphique Père nous le crie du haut du ciel, et le divin Maître l'exige (1). »

Le Général ne s'en tient pas là. Il publie une exposition brève et lumineuse de la Règle ; il en interprète le sens, en élucide les points difficultueux, détermine d'une manière précise les préceptes et les conseils, et ramène les mitigés aussi bien que les Spirituels en face de la vérité. « La pauvreté séraphique est une victoire, une royauté, un moyen d'arriver à la perfection, mais non la perfection elle-même. Elle ne consiste pas dans la pénurie, mais dans l'abdication volontaire, personnelle et collective de toute propriété. Nous méprisons les biens qui passent, afin de n'avoir d'autre trésor que Dieu (2). »

Saint François avait personnifié la pauvreté; elle

1. *Chronogia historica legalis Ordinis S. Francisci*, t. I, p. 28. Naples, 1650.
2. *Expositio regulæ.*

était sa souveraine, la dame de ses pensées. Il s'était épris de ses charmes surnaturels, et s'en était fait l'amant désespéré, jusqu'à l'héroïsme le plus merveilleux. Mais l'héroïsme n'est ni fréquent ni de précepte; et voilà pourquoi, tout en laissant le champ libre aux plus sublimes élans, Bonaventure se contente de déterminer en théologien, en casuiste, l'étendue et les obligations de la pauvreté. Mais il n'oublie pas que cette vertu monastique est le cachet spécial des enfants de saint François; il l'aime, il veut qu'elle soit aimée, et il proscrit sévèrement l'or, l'argent, les meubles précieux, la somptuosité des édifices, en un mot, tout ce qui peut porter atteinte à la pureté de la Règle. C'est la condamnation des maximes du Fr. Elie et de ses partisans; saint François a trouvé un successeur!

Saint Bonaventure ne se bornera pas à une froide apologie de la pauvreté évangélique. Il la présentera vivante, glorifiée dans le Patriarche d'Assise, dont il écrira l'histoire. C'est sur les instances de ses Frères (1260), et pour effacer les dissidences, qu'il accepte ce surcroît de travail. Il parcourt les lieux sanctifiés par le Poverello, interroge les derniers survivants de ses compagnons, et n'épargne ni veilles, ni fatigues, ni voyages, pour imprimer à son œuvre le cachet de l'exactitude. Mais il a soin d'élaguer les faits dont abusent les Spirituels, et à travers toutes les pages transpire une pensée de conciliation. Son amour pour la paix l'entraîne même trop loin dans la voie des condescendances; car on ne voit pas qu'il ait protesté contre un décret du Chapitre général de

Paris (1266), ordonnant la destruction de toutes les légendes ou biographies de saint François : acte de vandalisme qu'on a peine à s'expliquer et qui nous eût privés de trésors incomparables tels que la chronique des trois compagnons (Ange, Léon et Rufin), et les deux volumes de Thomas de Célano, si quelque Spirituel, ami de l'antique, n'eût réussi à éluder la loi (1) !

Après un blâme trop mérité, rendons justice à la Légende de saint Bonaventure, prise en elle-même. Sans avoir la valeur ni l'originalité naïve de celle de Thomas de Célano, sans être aussi complète, elle renferme pourtant des beautés qui lui sont propres : çà et là des traits plus fouillés, des pensées plus grandioses, un style gracieux et limpide, et certains épisodes omis par ses prédécesseurs. Elle jouira, au moyen âge, d'une juste popularité, fera les délices des cloîtres franciscains, maintiendra dans ses grandes lignes l'idéale physionomie du fondateur ; et c'est là que Giotto et ses successeurs trouveront le type de cette figure si picturale « qu'ils ne se lassent pas de reproduire, comme les peuples ne se lassent pas de l'aimer (2) ».

Aux écrits succède l'action : une action persévérante, mais toute de persuasion, qui s'exerce par trois moyens connexes : les Chapitres généraux, la visite canonique et la glorification des saints de l'Ordre.

1. Voir notre *Vie de saint François*, préface.
2. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 117.

CHAPITRE XV

SES MOYENS D'ACTION

Les Chapitres généraux tiennent une place considérable dans l'histoire des familles religieuses. Ils sont comme une miniature des États-Généraux d'une nation et apportent dans l'ordre moral ce que ceux-ci apportent dans l'ordre politique : un ferment de rénovation. Leur influence se déduit de leur composition. Ce sont des assemblées où se groupent les principaux dignitaires de l'Institut; c'est une halte où les supérieurs se recueillent, jettent un regard sur le passé de leur histoire, signalent ce qui arrête la marche dans les voies de la perfection, et délibèrent ensemble sur les moyens les plus capables d'assurer l'avenir. Six fois Bonaventure convoque et préside ces solennelles assises, dans l'ordre suivant : Narbonne (1260), Pise, deux fois (1263 et 1272), Paris (1266), Assise (1269), Lyon (1274).

Le Chapitre de Narbonne ouvre la série. Il est célèbre à cause de la promulgation solennelle des Constitutions générales, connues sous le nom de Constitutions narbonnaises. Le zélé Général recueille les décrets de ses prédécesseurs. les coordonne, les

réunit en un seul faisceau et leur donne force de loi (1).

Au même Chapitre, il prescrit l'uniformité du costume, divise l'Institut en trente-quatre provinces, comprenant plus de 200 custodies et 1.400 couvents, interdit les verrières, excepté au maître-autel, et recommande par-dessus tout, en vrai fils de saint François, l'attachement à la pauvreté séraphique.

Dans les cinq autres Chapitres généraux, il poursuit l'entreprise commencée à Narbonne. Ses décrets, ses conseils, ses opuscules, tout converge vers le but si ardemment désiré : la paix dans l'unité. Il est assez heureux pour voir ses efforts couronnés de succès. Plus tard surgiront d'autres querelles et d'autres controverses plus ou moins irritantes; mais tant que saint Bonaventure tient le sceptre du gouvernement, les passions se taisent. Au bout de quatre ou cinq ans, il n'y a plus qu'une milice unie, vaillante, fière d'avoir à sa tête un docteur et un saint, et tournant tous ses efforts contre les deux ennemis jurés de l'ordre social au moyen âge : au loin l'islamisme, tout près la corruption des mœurs.

Ainsi notre Bienheureux remporte une victoire complète, là où l'austère Jean de Parme a échoué. On sent qu'il est dans sa vocation et que c'est Dieu lui-même qui l'a conduit comme par la main. Lui-même a conscience de sa mission, et veille à ce que toutes les maisons de l'Ordre en ressentent le bien-

1. « Sous les trois premiers Généraux (jusqu'au Chapitre de 1239), il n'y eut pas de Constitutions dans l'Ordre. » (Salimbéné, p. 104.)

fait. Il visite successivement l'Ile-de-France, le Languedoc, la Catalogne, l'Allemagne, l'Italie, et partout rétablit la concorde fraternelle. Il y dépense le meilleur de son âme, toutes les ressources de son talent et dix-sept ans d'une infatigable activité. Voilà pourquoi sa famille religieuse, reconnaissante, lui a décerné les titres de restaurateur de l'œuvre dont le Patriarche d'Assise est le père : titre qu'a ratifié l'histoire.

La pacification des esprits une fois obtenue, il éveille dans les cœurs les nobles ambitions de la science et dirige les activités intellectuelles vers la propagation ou la défense de la vérité. Les survivants parmi les compagnons de saint François avaient peur de la science, peur de l'Université de Paris, parce qu'ils avaient entendu le vénérable fondateur dire au Chapitre des Nattes : « Je suis le fou du bon Dieu ! C'est par les voies de l'humilité et de la simplicité que le Seigneur veut que nous marchions (1). » Bonaventure ne partage ni ces défiances ni ces préjugés. N'a-t-il pas enseigné que toutes les sciences ont leurs principes inébranlables, rayons de lumière jaillis du foyer même de la vérité? N'a-t-il pas démontré que la théologie est la racine de toutes les connaissances humaines, qu'elle est une science véritable, certaine, supérieure, la reine et la souveraine de toutes les autres (2)? Fidèle à ses propres principes, il favorise les études philosophiques et

1. *Speculum perfectionis*, c. LXVIII.
2. *In libr. Sent.*, l. IV, dist. 25, art. II, q. 4; — *Itinerarium;* — *De reductione artium.*

théologiques, s'occupe spécialement du collège des Cordeliers de Paris, et y établit, pendant le Chapitre général de 1266, l'usage des thèses publiques : usage adopté dans la suite par les autres collèges universitaires et bien propre, dit Crevier, à exciter l'émulation soit des étudiants, soit des professeurs (1).

Enfin sachant quel est l'attrait des grands souvenirs et la puissance des grands exemples, surtout quand les uns et les autres enveloppent comme d'une auréole le berceau de notre famille spirituelle, il s'attache à glorifier, en présence de ses Frères, les apôtres, les vierges, les martyrs, qui sont à la fois leurs ancêtres et leurs modèles. Il n'a que le choix; car jamais Ordre religieux, à l'aurore de son existence, n'a vu pareille floraison d'âmes d'élite. En Afrique, ce sont les martyrs Bérard, Daniel et leurs compagnons, massacrés par les Maures ; en Espagne, Jean de Pérouse et Pierre de Sasso-Ferrato ; en France, Etienne de Narbonne et Raymond de Carbone, égorgés en haine de la foi par les Albigeois; en Italie, Bienvenu de Gubbio, Roger de Todi, Gui de Cortone; et, dans le Tiers-Ordre, le bienheureux Luchesio, sainte Elisabeth de Hongrie, l'aimable Rose de Viterbe, « la terreur de Frédéric II », et cent autres noms inscrits au livre d'or des élus. Mais parmi tant d'astres de sainteté, il y en a trois qui brillent d'un

1. Crevier, *Hist. de l'Université de Paris*, t. II, l. III, p. 46 — Les étudiants étaient si nombreux au collège des Cordeliers de Paris, que saint Bonaventure les divisa par nationalités, — Romains, Lombards, Allemands, Espagnols, — avec un régent distinct pour chacune d'elles.

éclat plus vif : saint François d'Assise, l'initiateur monastique, le séraphin de l'Alverne, le fondateur de trois milices spirituelles auxquelles il a promis l'immortalité, Franciscains, Clarisses et Tiers-Ordre; — saint Antoine de Padoue, apôtre et thaumaturge qui n'a peut-être pas son égal dans l'hagiographie; — et sainte Claire d'Assise, la compatriote du réformateur ombrien, sa digne coadjutrice et son émule en sainteté : trois figures rayonnantes de lumière et d'amour, que Bonaventure propose de préférence à la vénération de ses Frères.

C'est au Patriarche d'Assise que vont tout d'abord ses hommages. On venait d'agrandir la chapelle construite par saint François lui-même, en 1215, sur les hauteurs de l'Alverne. Il s'agissait de la consécration solennelle de cet édifice. Il s'agissait aussi de séparer des choses profanes ces grottes où le législateur des Pauvres volontaires avait prié, ce Thabor où il avait été abreuvé des délices de la contemplation, ce Calvaire où le séraphin aux six ailes de feu avait imprimé sur sa chair virginale les stigmates de la Passion. Ne convenait-il pas de vénérer ces lieux, témoins de tant de merveilles, et de célébrer les grands souvenirs qu'ils évoquaient? Saint Bonaventure avait repris, à cette occasion, le chemin de l'Italie. Le 20 août 1260, il gravissait les pentes de l'Apennin, entouré de milliers de Frères-Mineurs et de pèlerins de tout pays; et les sept évêques d'Arezzo, de Florence, de Fiésole, de Pérouse, d'Assise, d'Urbino et de Citta di Castello, accourus à la prière et sur l'initiative du pieux Général, consacraient, avec

toutes les pompes de la liturgie, la chapelle de Notre-Dame des Anges (1).

On ne peut douter que l'orateur dans la circonstance n'ait été celui qui avait préparé la fête, Bonaventure, « la voix la plus charmeresse, le prédicateur le plus éloquent de cette époque (2) », au témoignage de ses contemporains. Tout était de nature à l'inspirer, la solitude de la forêt, la présence des évêques, le recueillement de la foule, et par-dessus tout les grands souvenirs qu'évoquaient ces lieux. Comment ne pas être éloquent, lui qui l'était toujours, lorsqu'il avait à remémorer, ou plutôt à chanter l'événement le plus extraordinaire de l'ère chrétienne : l'apparition du séraphin sur l'Alverne et la stigmatisation de saint François ?

Les cérémonies liturgiques terminées, le cortège se déroula en longs anneaux, au chant des hymnes et des cantiques, sur le versant oriental du massif, et les prélats, faisant processionnellement le tour de la roche miraculeuse, la bénirent sous le nom de « montagne séraphique ».

De l'Alverne, Bonaventure descendit à Assise, berceau de saint François et de sainte Claire; et le 3 octobre de la même année, il assistait à la translation de la dépouille mortelle de la vierge séraphique, de la chapelle Saint-Damien au gracieux sanctuaire

1. *Auréole séraphique*, 14 juillet, t. III, p. 53.

2. *Virum eloquentissimum, pulcherrimum sermocinatorem.* (Chronique de François de Fabriano.) — *Doctrina admodum gratiosus, sed præcipue in sermone.* (Ptolémée de Lucques, *Hist. de l'Egl.*, l. XXV, c. XXII.)

que venait de construire Philippe de Cambello. Cette translation, présidée par les évêques d'Assise, de Spolète et de Pérouse, fut un véritable triomphe. La Sainte avait été canonisée par Alexandre IV cinq ans seulement auparavant, et le souvenir de ses vertus était encore vivant dans toutes les mémoires (1).

Bonaventure ne se contenta pas de célébrer ses louanges. Il vengea sa mémoire des outrages dont elle était l'objet et força un prédicateur à réparer publiquement une insulte publique (2). De plus, il promit aux Clarisses le concours de son dévouement, écrivit pour elles le traité de la *Perfection religieuse* (3), et les assura du secours du ministère spirituel de ses religieux, conformément aux traditions établies par saint François lui-même. Bonne harmonie un instant troublée en 1263, — parce que les Sœurs réclamaient comme un acte de justice ce qui n'était qu'un acte de charité fraternelle, — mais promptement rétablie, par suite de l'esprit de gratitude et de docilité des recluses!

Admirables étaient les ovations de l'Alverne et d'Assise; mais quelle que soit leur splendeur, elles pâlissent devant celles de Padoue. Transportons-nous par la pensée dans cette ville, en compagnie de saint Bonaventure et du cardinal Guido, évêque de Bologne et légat pontifical. C'est le second dimanche

1. Sa vie a été écrite par Thomas de Célano, sur l'ordre du pape Alexandre IV. Le manuscrit original se trouve à la bibliothèque Laurentienne (Florence).
2. Wadding.
3. Ed. de Quaracchi, t. VIII, p. 107.

après Pâques, 7 avril 1263. Le soleil se lève plus radieux que d'habitude; toute la nature se réjouit, la population plus encore. Clergé, magistrats, peuple, tous les cœurs sont en fête; car c'est le jour fixé pour la translation des reliques de leur thaumaturge vénéré, saint Antoine. On ouvre la tombe où elles reposaient depuis trente-deux ans. Le corps est en cendres; seule la langue est demeurée intacte, fraîche et vermeille, comme celle d'un homme vivant. En présence d'un phénomène si extraordinaire, le Docteur séraphique ne peut contenir son émotion. Il prend la langue dans ses mains, la baise avec respect, et s'écrie dans le transport de son admiration : « O langue bénie qui n'as cessé de louer Dieu et d'enseigner aux autres à le bénir, c'est maintenant qu'on voit clairement combien tu étais précieuse à ses yeux (1)! »

Les clercs et les religieux portent la châsse sur leurs épaules et la déposent sur un autel de marbre étincelant de lumières, dans la splendide basilique qu'a élevée la piété des habitants. Bonaventure exalte, avec la richesse d'imagination qui le distingue, les mérites du grand thaumaturge, et ne craint pas de déclarer que son diadème se compose de tous les diamants de la grâce, de toutes les perfections éparses dans les autres élus. « A l'auréole des thaumaturges, dit-il, il joint la science des anges, la foi des patriarches, les vues supérieures des prophètes, le zèle des apôtres, la pureté des vierges,

1. *Il Santo di Padova*, t. I, p. 212.

l'austérité des confesseurs, l'héroïsme des martyrs (1). » Sous ses yeux, le tombeau du Saint est un foyer d'opérations surnaturelles et de faveurs quotidiennes; il exulte, et dans sa jubilation il improvise plusieurs stances rythmées, qui sont à la fois une prière et un chant d'action de grâces. Voici la première strophe :

Si quœris miracula :
Si vous cherchez des miracles,
(Au seul nom de saint Antoine),
La mort, l'erreur, les calamités,
Les démons, la lèpre, s'enfuient,
Le malades sont guéris (2).

Le pieux Général pouvait chanter et rendre grâces; car partout sa présence produisait les mêmes merveilles. Les populations étaient enthousiasmées; les dissidences entre Frères faisaient place à l'union la plus cordiale; le tout, sans secousse violente ni récriminations amères, par le seul effet de l'exemple et de la persuasion. Car, pour obtenir tous ces résultats, objet de ses vœux les plus ardents, il avait suffi à notre Bienheureux de se servir des moyens mis par la Règle à la disposition du supérieur, les Chapitres généraux et la Visite canonique, et de placer sous le regard de ses Frères le véritable idéal de la vocation franciscaine : les saints et la sainteté.

Sa prudence et sa douceur angélique lui avaient gagné le cœur de ses religieux; son esprit de désin-

1. Bonav., *s. I et II de S. Anton.*
2. Voir notre *Vie de saint Antoine de Padoue.*

téressement et la loyauté de son caractère lui valurent également les sympathies des autres institutions monastiques. Les Prêcheurs voulurent renouer et rajeunir le pacte d'alliance conclu entre saint Dominique et saint François et signé de nouveau en 1256, au nom des deux familles religieuses, par les bienheureux Humbert de Romans et Jean de Parme. Les Augustins et les Cisterciens de Sainte-Marie de Blois échangèrent également avec saint Bonaventure des lettres d'affiliation (1). Autant de témoignages irrécusables de l'estime des contemporains.

Le fils des Fidanza est un des plus beaux génies qui aient honoré l'humanité, peut-être le plus universel, le plus fécond qui ait jamais paru. Nous l'avons considéré sous deux de ses aspects, le théologien et ses victoires, le pasteur et son mode de gouvernement; et, malgré nous, l'admiration a envahi notre cœur. Elle ira en augmentant, à mesure que nous découvrirons les autres traits de sa physionomie et que nous aurons connu le maître de la vie spirituelle, l'exégète, le prédicateur et le saint.

1. P. Antoine-Marie de Vicence, *S. Bonaventure*, l. II, c. IV.

CHAPITRE XVI

L'ITINÉRAIRE DE L'AME A DIEU

(1259)

En 1259, deux ans après son élection, saint Bonaventure était sur les hauteurs de l'Alverne. C'était la première fois, après un intervalle de dix-sept ans, qu'il revoyait les Apennins ; c'était la première fois qu'il visitait la montagne sanctifiée par la présence et les larmes du Patriarche d'Assise. Il y venait pour retremper son âme dans une méditation solitaire, et y trouvait ce qu'il cherchait : l'ombre, le silence, les horizons qui élèvent la pensée, et les souvenirs qui dilatent le cœur. Il suivait par la pensée les traces du saint fondateur : ici, les hêtres qui l'avaient entendu, le gazon sur lequel il s'était assis, les oiseaux qui lui avaient fait fête, et dans le lointain les cimes bleuâtres et tout irisées de lumière qui l'avaient charmé ; là, un peu plus haut, le rocher solitaire qui fut témoin du prodige de la stigmatisation ; et au-dessus, la majesté de Dieu.

Notre Bienheureux fut-il, lui aussi, admis aux suavités de la contemplation et convié à ces colloques intimes où la créature, surprise, éperdue, se trouve tout d'un coup transportée dans un sublime face à

face avec Celui qui l'a rachetée? Peut-être; car quand il parle du Cœur de Jésus, « du paradis de l'amour, dont l'épée flamboyante des Chérubins garde l'entrée, de ce paradis vivant près duquel pâliraient toutes les richesses de l'Éden (1) », il ne s'exprime pas en philosophe qui disserte, mais plutôt en témoin qui a vu, qui a goûté, qui a reposé, comme saint Jean, sur la poitrine du divin Maître. Et, dans ce cas, on s'explique sans peine la réflexion de Sixte-Quint : « Bonaventure semblait avoir fixé sa demeure dans les plaies sacrées du Sauveur (2). »

Quoi qu'il en soit, pendant son séjour sur l'Alverne, le Docteur séraphique écrivit d'un trait l'opuscule le plus délicieux qui soit sorti de sa plume : l'*Itinéraire de l'âme à Dieu*. « *Opus immensum* : Œuvre immense. » C'est ainsi que le qualifie le savant Gerson qui ne se lassait pas de le relire, et à la suite de Gerson, nos théologiens et nos littérateurs modernes les plus renommés, d'Ozanam à Mgr Freppel. Ce dernier, juge si compétent dans la matière, n'a pas craint de formuler son appréciation dans les termes élogieux qu'on va lire : « Si jamais écrivain, depuis le grand évêque d'Hippone, sut porter l'éloquence dans les matières qui en paraissent le moins susceptibles, jusque dans les questions les plus ardues de la métaphysique chrétienne, c'est bien ce moine séraphique, dans les écrits duquel on ne sait ce qu'il faut admirer

1. *Paradisum caritatis... omnibus paradisis meliorem.* (*Vitis mystica*, c. XXIV, 1 et 2.)
2. *In ejus vulneribus habitare videretur.* (Bulle *Triumphantis Hierusalem.*)

davantage, ou le parfum de piété qui s'en échappe, ou l'éclat des images qui s'y succèdent, ou la chaleur douce et pénétrante qui les anime (1). » Cependant, il ne faut pas nous le dissimuler, tous ne partagent pas ce sentiment d'admiration. Hauréau, dans sa *Philosophie scolastique*, affecte à l'égard du Docteur séraphique et de son *Itinéraire* un ton souverainement dédaigneux, et déclare inutile « d'écouter des rêveries spéculatives qui ne peuvent intéresser que les théosophes et les poètes, et de le suivre jusqu'au terme de ses pérégrinations aventureuses dans les régions fantastiques de l'absolu (2) ».

Ouvrons donc le volume en litige (3); il n'est pas long, et notre Bienheureux y a condensé toute sa doctrine spirituelle. Nous verrons par nous-mêmes s'il est un fouillis de théories creuses, propres à intéresser seulement « les théosophes et les poètes », ou s'il n'est pas en réalité « un des chefs-d'œuvre de la théologie affective et mystique ».

L'*Itinéraire de l'âme à Dieu* est un traité d'ascétisme, et non une œuvre d'imagination. Il nous dépeint l'effort personnel d'une âme qui court à la poursuite de la vérité et qui se sert des choses sensibles, comme d'autant d'échelons, pour remonter des effets à la cause, de la création au Créateur, avant de parvenir à l'union.

Descartes fait *table rase* de ses connaissances,

1. *Cours d'éloquence sacrée*, *Bossuet*, t. I, p. 33.
2. *Philosophie scolastique*, t. II, p. 218.
3. *Itinéraire*, texte et traduction, par le R. P. Charles : Vanves, 1897.

pour en reconstruire plus solidement l'édifice. Le Docteur séraphique n'a point de ces utopies dangereuses ni de ces abstractions propres à égarer les meilleurs esprits. Il se tient dans la réalité des choses, et invite l'homme tel qu'il est, esprit et matière, intelligence et volonté, à gravir avec lui les sentiers montueux de la sagesse.

« Toute science, a-t-il dit ailleurs, se réduit à deux livres : — l'un écrit *au-dedans*, et c'est un reflet de la sagesse éternelle, antérieure à tous les êtres, dont elle est l'archétype ; — l'autre écrit *au-dehors*, et c'est le monde sensible, où se retracent les pensées de Dieu, mais en caractères imparfaits et périssables. L'ange lit dans le premier, la bête dans le second. Pour la perfection de l'univers, il fallait une créature qui fût capable de lire dans les deux livres et d'interpréter l'un par l'autre. C'est précisément la destinée de l'homme, et la philosophie n'a pas d'autre but que de le conduire à Dieu par tous les degrés de la création (1). »

Dans l'*Itinéraire*, il reprend cette thèse si belle et si profonde, la développe, la complète et montre comment, par six ascensions ou illuminations progressives, l'âme peut s'élever jusqu'à l'Être par excellence et s'unir à Lui. Ces six illuminations forment autant de chapitres. Les deux premiers sont consacrés à la considération du monde sensible ; les deux suivants, à l'étude de l'âme ; les derniers, à la contemplation de l'Être absolu, qui est Dieu.

1. *Breviloquium*, p. II, c. XI.

Dans un septième chapitre, qui sert de conclusion à l'ouvrage entier, il traite de l'extase et des opérations mystiques, où Dieu agit lui-même directement et où le rôle de la créature est purement passif. « Nous avons contemplé Dieu, nous dit-il, *hors de nous*, dans ces vestiges; *au-dedans de nous,* dans son image; *au-dessus de nous* dans les clartés supérieures de la révélation. Si l'âme veut monter plus haut, il faut qu'elle oublie tout et qu'elle s'oublie elle-même, comme saint François sur l'Alverne; et alors sous le feu de l'action divine elle se transfigure, se fond d'amour et s'écoule en Dieu. Si vous me demandez *le comment* de cette transfiguration, je vous répondrai : Interrogez la grâce, et non la science; les gémissements de la prière, et non les livres des philosophes; Dieu, et non l'homme; non la lumière qui brille, mais le feu qui embrase; et le feu, c'est Dieu (1) » : Dieu se manifestant directement à l'âme et lui donnant ainsi un avant-goût de la vision béatifique. Au delà, c'est le ciel, terme du voyaye et récompense des mérites acquis.

Voilà, du moins dans ses grandes lignes, l'Odyssée allégorique qui faisait les délices de Gerson et qui restera toujours pleine d'attraits pour les esprits méditatifs. « Appuyé d'une main sur l'Évangile de saint Jean, de l'autre sur le Timée », saint Bonaventure y expose le principe « d'une métaphysique admirable, toute brûlante de mysticisme (2) ». Il réclame tout d'abord, pour aller à Dieu, deux conditions princi-

1. *Itinerar.*, c. VII, 6.
2. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 110.

pales, inséparables l'une de l'autre : le concours de la volonté et la prière.

Il ne suffit pas, en effet, que l'intelligence soit investie des lumières de la foi, ni qu'elle soit orientée vers le but de la vie et qu'elle en connaisse le chemin. Il faut que la faculté qui préside à tous les efforts de notre activité, il faut que la volonté intervienne, pour que nous puissions nous mettre en marche.

De plus, êtres déchus, nos tendances naturelles nous portent en bas plutôt qu'en haut, au mal plutôt qu'au bien, et notre liberté a besoin, tantôt d'être redressée, tantôt d'être soutenue. Nous en faisons l'expérience tous les jours : de même qu'avec ses seules lumières, notre esprit ne peut ni saisir la vérité totale, ni expliquer l'énigme de nos destinées, de même, avec ses seules forces, notre volonté est incapable de conserver constamment l'intégrité de l'innocence, comme de se relever après la chute. Il lui faut un supplément qui rétablisse l'harmonie entre elle et le bien, et soit assez fort pour l'arracher à la tyrannie des sollicitations d'en bas. La grâce est ce supplément divin, et c'est à la prière qu'elle est attachée.

La volonté et la prière, voilà les deux leviers du monde moral.

Arrière donc l'averrhoïsme et le rationalisme qui répudient le dogme et le mystère, sous prétexte que « c'est la région de l'inconnaissable, séparée de notre monde par un océan infranchissable pour lequel nous n'avons ni barque ni voile (1) » ! Mais arrière aussi le

1. Taine.

pélagianisme et le naturalisme qui prétendent que l'homme n'a pas besoin de l'assistance divine pour remplir tous ses devoirs et atteindre sa destinée finale! Arrière enfin le quiétisme qui fuit la lutte et s'endort dans une lâche indifférence entre le bien et le mal! Toutes ces erreurs et celles qui en découlent, le Docteur séraphique les condamne par cette substantielle définition : « Le vrai mystique tend à Dieu par la prière, l'amour et le sacrifice (1). »

Formule magique que lui emprunteront les sainte Thérèse, les saint François de Sales, les Fénelon! C'est le fond même du mysticisme. Mais le mysticisme ainsi entendu n'est-il pas la fleur du christianisme, et ne plonge-t-il pas ses racines jusque dans les dernières profondeurs de notre être? Écoutons là-dessus les réflexions d'un éminent professeur de nos Universités catholiques.

« L'âme humaine, dit-il, porte au dedans d'elle-même le sentiment et comme la conscience de l'infini. Ce phénomène, qui seul explique ce qu'il y a de plus élevé dans nos jouissances, et de plus douloureux dans nos angoisses, est le point de départ psychologique de tout mysticisme, comme, au reste, de toutes les écoles qui conservent quelque souci de la dignité humaine. Nier le nécessaire, l'infini, le parfait, interdire à la pensée le droit de regarder au delà de l'horizon de cette vie, c'est supprimer la raison tout entière, qui n'est rien, si elle n'est pas la faculté de l'infini. Du même coup, on détruit la science, en

1. *Via contemplationis est per ardentem amorem Crucifixi.* (*Itinerar.*, prolog.)

brisant les axiomes éternels qui en sont le fondement; on dégrade l'art, en niant l'idéal qui est le principe de ses aspirations et le modèle de ses œuvres; on anéantit la vertu, en faisant taire la conscience qui prescrit le devoir. Il ne reste rien de l'homme, rien, excepté l'animal non raisonnable que chacun de nous traîne avec soi (1). »

La thèse de saint Bonaventure est justifiée : l'âme porte en elle-même le sentiment de sa vocation. Elle est faite pour l'infini, pour le Bien suprême, et notre Bienheureux ne fait que lui indiquer les moyens d'atteindre sa fin dernière, quand il lui crie : « Va donc à Dieu par la prière, l'amour et le sacrifice. »

Outre ces vues profondes et ces lumières jetées, en passant, sur les mystères de la nature et de la grâce, l'*Itinerarium* étincelle de beautés littéraires, quoique l'auteur n'y vise pas. C'est là qu'on trouve cette magnifique définition défigurée par Pascal : « Dieu est une sphère infinie dont le centre est partout, et la circonférence nulle part (2). » C'est là aussi qu'il adresse aux averrhoïstes de tous les temps cette virulente apostrophe : « Il est vraiment étonnant que vous ne puissiez découvrir le premier principe de toutes choses, alors qu'il est si près de vous et que son nom est écrit en lettres de feu à la voûte du firmament, en lettres d'or au fond de vos consciences ! — Oui, il

1. A. de Margerie, *Essai sur la philosophie de saint Bonaventure*. Paris, 1855.

2. Pascal dit : « La nature est une sphère infinie dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. » La nature, au lieu du Créateur ! L'imitation est loin de valoir l'original.

est aveugle celui qui n'est pas éclairé par de si vives splendeurs ! Il est sourd celui que n'éveillent pas les harmonies de la nature! Il est muet celui qui, en face des merveilles de la création, ne loue pas le Créateur? Insensés qui, avec tant de vestiges et d'indices, ne savez pas remonter à la cause première, la création tout entière se lèvera un jour contre vous pour vous condamner!... »

Le Docteur séraphique ne s'attarde point aux longues descriptions. Ce qu'il cherche, ce ne sont pas les grands spectacles de la nature; c'est l'Être des êtres, c'est la beauté par excellence, c'est Dieu. Quand il l'a découvert, il le salue par un cri d'adoration, par un chant d'amour. « Ouvre les yeux, ô mon âme, prête l'oreille, délie tes lèvres, applique ton cœur. En toutes choses, regarde Dieu; en toutes choses, loue Dieu; en toutes choses, aime, honore et glorifie Dieu, et redis avec le Roi-Prophète : *Seigneur, que vos œuvres sont grandes et belles! Vous avez tout fait avec sagesse, et la terre est remplie de vos bienfaits* (1)! »

Une si rapide esquisse ne suffira point aux intellectuels. Ils voudront lire eux-mêmes ce chef-d'œuvre. Seulement, nous les en avertissons, il en est de l'*Itinerarium* comme des toiles de Fra Angelico. Celles-ci, pour être goûtées, demandent une belle lumière, un regard prolongé et le sens du beau. L'opuscule de saint Bonaventure exige les mêmes conditions. Il ne suffit pas de le lire : il faut le méditer, l'approfondir

1. *Itinerar.*, c. I.

et chercher sincèrement le vrai. Alors l'auteur et son ouvrage apparaissent sous leur vrai jour, et le cri de Gerson monte naturellement aux lèvres : « Oui, l'*Itinerarium* est une œuvre immense. »

Bonaventure s'y révèle à la fois un aigle de science, un génie aux sublimes envolées, « un Platon chrétien (1) » ; car chez lui la foi et la raison sont deux sœurs distinctes, mais inséparables, et dont il a établi ailleurs l'intime parenté. Toutes deux procèdent du même principe, qui est le Verbe. La raison est une lumière venant du Verbe incréé, la foi est une révélation venue du Verbe incarné et rédempteur. La première est une lueur vacillante, trop faible pour nous diriger à travers les écueils de l'océan de la vie ; la seconde complète et centuple sa puissance, en nous fixant dans le foyer même des lumières. L'une nous fait connaître l'existence de Dieu, et s'arrête là. L'autre va plus loin ; elle plonge ses regards dans l'essence même de Dieu, et revient nous dire sa beauté, sa nature intime, ses perfections infinies. L'une et l'autre, quand elles sont unies, nous conduisent sûrement à notre fin, qui est la vision et l'amour de Dieu dans une béatitude sans ombre ni déclin.

Comme Bonaventure laisse loin derrière lui les théosophes de l'antiquité ! Ces derniers, en effet, malgré leur génie, se sont souvent laissés égarer par de fausses lueurs : ils n'ont pas connu le vrai Dieu ! Et surtout ils ne l'ont pas aimé ! Sous ce rapport,

1. Ozanam.

Bonaventure a sur eux un double avantage : il a connu, il a aimé! Et voilà pourquoi les modernes auraient tort de lui reprocher son titre de philosophe chrétien, puisque c'est précisément à l'heureuse alliance de la foi et de la raison qu'il doit la meilleure part de son génie et ses plus éblouissantes clartés.

Outre l'*Itinerarium*, le Docteur séraphique composa encore, — pendant son séjour sur l'Alverne, ou peu de temps après, — deux autres petits traités aussi substantiels qu'ils sont concis : l'*Incendie de l'amour*, opuscule ascétique où il guide l'âme religieuse à travers les ascensions de la vie spirituelle (vie purgative, vie illuminative et vie unitive), par les différents degrés de l'oraison ; et les *Six ailes du Séraphin*, opuscule qui occupe toujours une place d'honneur dans la bibliothèque des Pères de la Compagnie de Jésus. Les *Six ailes du Séraphin* méritent cet honneur. C'est un excellent traité de gouvernement familial, indiquant les six ailes ou qualités principales qui doivent distinguer les supérieurs : la justice et la bonté, l'humilité et la patience, l'amour de Dieu et la charité fraternelle. « Le supérieur est le représentant de Dieu, le témoin, l'interprète, au besoin le vengeur de la Règle ; l'exemplaire, le pasteur, l'aide et l'ami de ses Frères(1) ; une victime, un crucifié! C'est sur lui que pèsent toutes les responsabilités. Que de sujets s'égarent ou se perdent, par suite de sa négligence ou de son incurie, selon cette

1. « Testis, adjutor, vindex... » *Les six ailes du séraphin.*

parole de nos saints Livres : *Tel gouverneur, telle cité; tel pasteur, tel troupeau.* »

Dans l'*Itinerarium* et les *Six ailes du Séraphin*, nous avons salué le philosophe éminent et l'habile directeur des consciences. Il est temps d'étudier l'exégète et le prédicateur : deux qualités que nous ne séparons pas, parce que, chez notre Bienheureux, tout est coordonné au même but, la rénovation des mœurs, et qu'on peut appliquer à la plupart de ses commentaires ce que Lecoy de la Marche dit du traité *Des dix préceptes* : « Le but que l'auteur s'est proposé, les exemples qu'il a multipliés, démontrent que ces compositions, malgré le titre de *tractatus*, appartiennent bien à la chaire (1). »

1. *La Chaire au Moyen âge*, p. 142. — Pour les sermons sur les *Dix préceptes*, il n'y a aucun doute possible. François de Fabriano, chroniqueur contemporain, dit positivement que le Bienheureux les prêcha à Paris.

CHAPITRE XVII

L'EXÉGÈTE ET LE PRÉDICATEUR

Exégète, il l'est, et des plus profonds. Il a parcouru d'un bout à l'autre les saintes Écritures, s'en est approprié le style et s'est appliqué à nous en dévoiler les mystères. Ses travaux herméneutiques sont considérables. Ils comprennent plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament : l'Ecclésiaste, la Sagesse et les Évangiles selon saint Luc et saint Jean.

Pour Bonaventure, comme pour saint Antoine de Padoue, comme pour tous les vrais serviteurs de Dieu, l'Écriture sainte est tout. « C'est le fleuve d'eau vive qu'a dépeint l'Apocalypse : fleuve limpide, intarissable, jaillissant du trône de l'Agneau, avec une impétuosité que rien n'arrête, et arrosant le nouvel Eden, l'Église catholique (1). » Il la médite, en interprète tour à tour le sens littéral et le sens spirituel, et les expose l'un et l'autre avec une extrême clarté. Ce qu'il cherche, ce ne sont pas les beautés littéraires, quoiqu'il sache les goûter. Ce qui l'attire, c'est le Christ, « principe et centre de toutes les

1. Bonav., *Breviloquium*.

sciences. Qui comprend le Verbe sait tout (1) ». Les traits du Verbe incarné sont esquissés, il est vrai, dans les Écritures, mais épars et sans ordre apparent. Bonaventure les recueille avec respect, les réunit en un seul tableau et s'en fait une image adorée qui le suit partout.

Mais il n'est pas de ceux qui retiennent la vérité captive. Riche des trésors de la science sacrée, il les répand à profusion autour de lui. Adorateur du vrai Dieu, il veut le faire connaître. Il a pitié des pécheurs qu'il voit esclaves de l'or et de la volupté; il a pitié des nations encore assises à l'ombre de la mort, et de celles que dévore le chancre du schisme ou de l'hérésie. Le Franciscain n'est-il pas essentiellement un moine-apôtre, un sauveur d'âmes, le chevalier errant de la vérité, le pionnier de la civilisation? Et toutes les régions de l'univers ne sont-elles pas ouvertes aux saintes audaces de son zèle (2)? Tel était l'idéal de saint François d'Assise; ses successeurs l'ont adopté, et Bonaventure s'efforce à son tour de le réaliser.

Dès les premières années de son généralat, il envoie des missionnaires dans toutes les directions. De concert avec saint Louis, il charge le fameux Guillaume de Ruysbrock d'apprendre aux Tartares le nom du divin Rédempteur. Sur le désir d'Alexandre IV, il offre des apôtres à vingt-trois nations plus ou moins barbares, que le même Pape énumère en tête de la bulle *Cum hora* (1258) : « Sarrasins, Bul-

1. *Si intelligis Verbum, intelligis omnia scibilia.*
2. Bonav., *Exposit. regul.*

gares, Cumans, Ethiopiens, Goths, Ruthènes, Hongrois, Arméniens et autres peuplades de l'Orient... »

Ces missionnaires sont voués par état à toutes sortes de périls, de privations et de souffrances. Bon nombre d'entre eux sont jetés en prison. D'autres sont massacrés, comme ces deux Franciscains de Saphet, que Bibars, sultan d'Égypte, somme de choisir entre l'apostasie ou la mort. Ils choisissent la mort, et versent leur sang pour la foi, avec six cents chrétiens qu'ont animés leurs exhortations et le spectacle de leur constance héroïque (1). Mais ni les menaces ni les supplices n'enrayent le mouvement d'expansion catholique. Le martyre lui-même est une semence de vocations; et en dilatant ses tentes jusqu'au fond de la Tartarie et des Indes, l'Ordre ne perdra rien de sa fécondité.

C'est Bonaventure qui a lancé sur tous les chemins ces semeurs de la bonne nouvelle dont nous venons de parler; c'est à lui que revient tout d'abord le mérite de leur fructueux apostolat. Pour lui, il reste en Europe, mais non dans l'inaction. Lui aussi, il prêche. A partir de 1257 surtout, une fois déchargé de l'enseignement de la théologie, il s'emploie courageusement au ministère de l'évangélisation, et s'en va, au cours de ses visites pastorales, semant à droite et à gauche le bon grain de la vérité. Tant il sent l'importance et la nécessité de la prédication! « Elle est, dit-il, le soleil des intelligences. Sans elle, l'âme ressemble à l'aveugle du chemin, à une toile où le pin-

1. Wadding, ann. 1266.

ceau de l'artiste n'a encore rien tracé, à un charbon éteint! Avec elle, tout change, tout se transforme. Elle illumine, elle échauffe, elle embrase, elle transfigure l'auditoire non moins que l'orateur. Transfiguration qui n'a rien d'incroyable! Est-ce que la parole humaine ne produit pas, elle aussi, des effets merveilleux? Elle anime l'athlète dans les joûtes de l'arène, le soldat sur les champs de bataille, le laboureur sur le sillon. Est-il étonnant que la parole divine opère, dans un ordre supérieur, les mêmes merveilles et de plus grandes encore? »

Où prêcha saint Bonaventure? A vrai dire, nous n'avons aucun renseignement exact qui nous permette de le suivre au jour le jour dans ses pérégrinations, ni aucun moyen de constater le résultat de ses travaux apostoliques. Cependant, le P. Fidèle de Fanna a trouvé, en Italie, un manuscrit anonyme du commencement du xɪvᵉ siècle, qui signale soigneusement, avec le titre des sermons, les villes où ils ont été prononcés(1). Ce catalogue, si incomplet qu'il soit, a du moins pour nous l'avantage d'infirmer la thèse d'Oudin et des autres détracteurs du Bienheureux, qui rejetaient comme apocryphes la plupart de ses discours, sous prétexte qu'un Général d'Ordre ne pouvait avoir tant prêché! Sur ce manuscrit nous re levons les noms suivants : — pour la France, Arles, Arras, Carcassonne, Lyon, Mâcon, Marseille, Meaux, Montpellier, Narbonne, Orléans, Paris, Reims, Rouen, Sens, Toulouse, Tours, la cour royale à Vincennes ou

1. *Ratio novæ collectionis*, p. 94.

à Saint-Denys; — pour l'Allemagne, Cologne et les bords du Rhin; — pour l'Espagne, Barcelone et l'Aragon; — pour l'Italie, Assise, Bologne, Gênes, Milan, Naples, Orviéto, Pérouse, Pise, Rimini, Rome et Viterbe...

Ce qui ressort de ce catalogue, c'est que le Docteur séraphique était un prédicateur désiré. Saint Louis, la reine Marguerite, le roi de Navarre, les Dominicains, les Bénédictins, les Chartreux, réclamaient à l'envi le bonheur de l'entendre (1), et nous savons qu'il expliquait l'Hexaméron aux professeurs franciscains de l'Université de Paris, lorsque Grégoire X le manda à Rome.

Dans ses discours aux clercs, il s'exprimait en latin; dans ses allocutions au peuple, il se servait de l'idiome national. Nous avons la preuve de ce dernier fait dans un discours où il demande pardon aux Parisiens de mal parler une langue qui ne lui est pas encore familière (2).

Dès qu'il était descendu de chaire, le P. Marc de Montefeltro, son secrétaire et son admirateur, recomposait de mémoire les sermons ou plutôt la trame des sermons; et c'est grâce à lui qu'ils nous sont parvenus. Peut-être le Saint les révisait-il après coup. Nous les aurions alors tels qu'il les a rédigés, mais non tels qu'il les a prononcés. Eussions-nous du reste le

1. Lecoy de la Marche, *la Chaire au Moyen âge*, p. 144-145.

2. Lecoy de la Marche, *la Chaire au Moyen âge*, loc. cit. — On lit de même dans le catalogue du P. Fidèle de Fanna : « Discours prononcé en français, *in gallico*, à Montpellier. (*Ratio novæ collect.*, p. 103.)

texte authentique, il leur manquerait toujours le ton persuasif de l'orateur, son onction pénétrante, l'harmonie de son langage et le rayonnement de sainteté qui captivaient ses contemporains.

Il nous reste de lui un traité sur l'*Art de prêcher*, écrit sur la demande de quelque débutant. Il y insiste sur la nécessité de ne pas se contenter d'une simple paraphrase de l'Évangile, mais d'avoir soin de corroborer la parole divine par les arguments philosophiques et les leçons de l'expérience. « Vous avez devant vous, dit-il, trois sortes d'auditeurs : les chrétiens sérieux, les ennemis, les indifférents. Les preuves rationnelles ont ceci de particulier qu'elles produisent sur les uns comme sur les autres un excellent effet : elles confondent les adversaires, ébranlent les indifférents, consolent et affermissent les croyants. »

Il a tracé le modèle, il ne le suit qu'à moitié, emporté qu'il est par sa propension naturelle et ses tendances vers le mysticisme.

Il a composé plusieurs centaines de sermons, où il aborde les sujets les plus divers : préceptes du Décalogue, dons du Saint-Esprit, Eucharistie, enfance de Jésus, vocation religieuse, panégyriques des saints et dominicales. C'est un champ où abondent les épis d'or, mais qui ne livre sa moisson qu'au travail courageux et persévérant.

CHAPITRE XVIII

SON GENRE D'ÉLOQUENCE

La méthode de saint Bonaventure ne diffère pas de celle des autres prédicateurs du moyen âge, si ce n'est par la faconde et l'ampleur. Il prend un texte scripturaire, l'interprète, le développe et en tire des applications morales. Symboliste en même temps que scolastique, il appartient à l'école de saint Antoine de Padoue. Comme lui, il vise plus à instruire qu'à plaire ; mais il se cantonne davantage dans les sujets gracieux, et l'on sent qu'il aime à cueillir, sur son chemin, les fleurs des champs les plus parfumées, pour en orner son discours. Sous sa plume, « les vertus deviennent les fleurs de l'âme, et l'Église un parterre embaumé où croissent les lys, les violettes et les roses, les vierges, les confesseurs et les martyrs (1) ».

Cependant il ne se confine pas dans les sujets gracieux, et il ne craint pas d'aborder l'étude des mystères les plus élevés du christianisme ou les matières les plus abstruses de la philosophie (2). Voici com-

1. *Expos. in Luc.*, c. XVII, éd. Quaracchi, t. VII, p. 447.
2. Nous choisissons nos exemples dans les opuscules du Saint, en attendant que les Pères de Quaracchi aient publié le volume des Sermons.

ment il traite l'importante question du mal, si dénaturée par les Albigeois.

« *Qu'est-ce que le mal?* Le mal est la privation du bien, et non une entité ou une divinité, comme se l'imaginent les Manichéens. Expliquons-nous. Dieu est à lui-même son principe, sa loi, sa fin. L'homme, créé par Dieu à son image et à sa ressemblance, ne demeure fidèle à sa destinée qu'à la condition d'imiter son Créateur, en le choisissant pour le principe, l'exemplaire et la fin de toutes ses actions. Et il dévie de sa vocation, lorsqu'il se complait en lui-même, au lieu de tout rapporter à Dieu. Voilà ce qu'est le mal : la privation du bien, un défaut de rectitude, un abus de la liberté. — *Pourquoi Dieu le permet-il?* Pour deux motifs, pour sa gloire et dans notre intérêt : — pour sa gloire, afin de faire éclater ses perfections infinies, sa sagesse dans le rétablissement de l'ordre troublé par le péché, sa justice dans la répression de la révolte, sa miséricorde dans le pardon, sa bonté et sa munificence dans la récompense du bien. Il permet aussi le mal dans notre intérêt, parce que l'épreuve, la souffrance, le combat nous fournissent l'occasion d'acquérir une plus riche couronne de mérites, un diadème plus étincelant. C'est ce que nous prouve l'exemple des martyrs. — *Mais pourquoi l'éternité des supplices?* L'éternité est la juste sanction du mal et d'une rupture totale et définitive avec Dieu. L'outrage fait à la majesté du Créateur, revêtant une malice infinie, exige une peine proportionnelle à la grandeur de la faute. Cette peine ne peut être infinie dans son intensité; il est donc juste qu'elle soit infinie dans

sa durée. Du reste, c'est le réprouvé lui-même qui se bannit volontairement du royaume des cieux. Traître à sa vocation, fixé dans le mal, ennemi de la Beauté suprême, il persévère à jamais dans son intention criminelle de préférer à Dieu les idoles de son cœur : désordre éternel qui réclame un châtiment également éternel (1). »

Sur l'Eucharistie, sujet qui semble avoir ses préférences, l'orateur a de sublimes envolées. « Le Verbe incarné, dit-il, est là, réellement présent sur nos autels. Comment ne pas admettre un dogme si clairement énoncé par le Sauveur, attesté par tant de miracles, et si chaudement soutenu, de siècle en siècle, par les Pères et les Docteurs de l'Église? Le Fils de Dieu est voilé, caché, il est vrai, sous les espèces eucharistiques; mais quel mérite aurions-nous eu, quel acte de foi aurions-nous pu émettre, s'il s'était montré à nous dans l'éclat de sa gloire et avec les irrésistibles attraits de sa beauté? Crois donc à sa parole, crois à son amour, ô chrétien; car c'est pour toi, pour répondre aux besoins de ton âme, qu'il perpétue les anéantissements de son Incarnation.

« L'ange et l'homme ont la même fin, qui est de contempler Dieu dans son essence. Mais ils n'ont rien que par participation et communication. A l'un comme à l'autre, la vie vient d'en haut, quoique d'une manière différente. L'ange, pur esprit, boit à pleine coupe à la source de l'Être et se nourrit de la substance même du Verbe increé. A l'homme, esprit et

1. S. *De regno Dei*, t. V, p. 539.

matière, faible et mortel, est réservé un autre festin, en harmonie avec sa nature et sa condition présente. Ce festin, c'est la substance du Verbe incarné; c'est le corps et le sang de l'Homme-Dieu.

« Cet aliment n'est pas moins nécessaire à votre vie spirituelle que le pain ne l'est à votre vie matérielle. — Otez le sacrement de nos autels; videz nos tabernacles. Que deviendra le monde? un troupeau d'épicuriens et d'idolâtres, comme on le voit par l'histoire de tous les peuples infidèles! L'Eucharistie est la pierre angulaire du christianisme, le centre du culte, le foyer des vertus. C'est par elle que s'accomplit visiblement la promesse du Sauveur : Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1). »

Et ailleurs : « Lève-toi, chrétien, et communie. Les ténèbres arrêtent ta marche dans les sentiers du bien? L'Eucharistie est la lumière. Tu es faible? Elle est la force. Triste? Elle est la joie et la consolation. Abattu, découragé? Elle relèvera ton courage et te poussera à l'action. Fatigué des longueurs de ta course terrestre? Elle est le viatique qui soutiendra tes forces, jusqu'à ce que tu aies atteint les collines éternelles (2). »

Les fidèles, au moyen âge, entendaient ce langage si relevé, et goûtaient ces allusions bibliques dont nous avons perdu le sens.

Quand saint Bonaventure s'adresse aux prêtres, il

1. *Præpar. ad missam*, c. I, 3 et 12.
2. « *Confortat ad actionem, etc.* » *De Corpore Christi*, éd. Quaracchi, t. V, p. 553; et passim.

sait leur tracer en quelques mots une règle de conduite, et leur définit ainsi les marques du véritable apostolat. « Il y a trois signes qui démontrent manifestement la divinité de la mission du prédicateur. C'est d'abord l'autorité de celui qui vous confère votre mission, soit l'évêque, soit le pontife suprême, successeur de Pierre et représentant du Christ. C'est en second lieu, dans le prédicateur, l'ardeur du zèle apostolique, un zèle qui ne cherche que l'honneur de Dieu et le salut des âmes. C'est enfin le fruit de votre parole, la conversion des auditeurs. C'est à ces trois signes qu'on vous reconnaîtra pour les envoyés de Dieu. C'est alors que vous pourrez dire : « Je suis l'oint du Seigneur, et son esprit est sur moi(1). »

Quelquefois, quand il espère que son auditoire en tirera profit, il s'aide des communications surnaturelles dont il a été favorisé dans la prière. Étant à Paris, il se préparait à prêcher le panégyrique de saint François d'Assise. La veille, ses yeux tombent sur ce passage de l'Apocalypse : « J'ai vu un ange s'élever du côté de l'Orient, portant le signe du Dieu vivant. » Quel est cet ange? Il supplie le Très-Haut de l'éclairer sur le sens de ces paroles, et entend une voix céleste lui répondre distinctement : « Bonaventure, elles s'appliquent à la lettre à saint François. » Tout heureux, il se sert de ce texte, le lendemain, pour faire ressortir la beauté de la mission providentielle du réformateur ombrien. « Cet ange de l'Apocalypse, dit-il, est François d'Assise, envoyé d'en haut pour

1. Bonav., *in c. IX Lucæ.*

restaurer l'Église et ramener les peuples aux pieds du Christ. Ceci a été révélé à une personne digne de foi (1). » Cette personne digne de foi, c'est lui. Plus tard, dans la chapelle de la Portioncule, près d'Assise, il répètera les mêmes affirmations.

Ces quelques citations suffisent pour nous donner une idée du genre d'éloquence qui le distingue, et de l'esprit qui anime tous ses discours. Nous y relevons le même cachet que dans ses autres œuvres. Tout y porte l'empreinte d'un mysticisme qui plaît aux âmes délicates, et d'un idiome à part, d'un idiome tout séraphique, que l'homme ne saurait parler, s'il n'était l'ami de Dieu. Puis on y entend çà et là quelques-uns de ces chaleureux accents qui caractérisent la véritable éloquence. Car, selon la judicieuse réflexion de Mgr Freppel, « l'éloquence est partout où se rencontre un cœur qui palpite, une âme qui tressaille, une âme vivement éprise du vrai, du beau, du bien, et qui exprime avec bonheur ce qu'elle sent avec force (2). »

1. Ubertin de Casal, *Arbor vitæ*, l. V; — Barthélemy de Pise, *conf.* 1 et 31; — Bernardin de Sienne, *s. 3 de stigm. S. Fr.* — Bonaventure fait allusion à cette vision dans la préface de sa vie de saint François.

2. *Cours d'éloq. sacrée*, *Bossuet*, t. I, p. 36.

CHAPITRE XIX

SAINT BONAVENTURE ET LA FÊTE DU SAINT SACREMENT

Personne n'ignore que l'institution de la fête du Saint-Sacrement remonte au XIIIe siècle et qu'elle est une des pages les plus brillantes de l'histoire du culte eucharistique. Mais quels sont les faits qui provoquèrent ce mouvement religieux? Quelle est la part qu'y prit le Docteur séraphique? Ces deux points sont moins connus et méritent d'être examinés à part.

Liège est le berceau de cette dévotion, et Notre-Seigneur lui-même en fut le premier inspirateur. Dans cette ville, au monastère du Mont-Cornillon, vivait au XIIIe siècle une religieuse bénédictine que ses vertus prédestinaient au choix divin. Julienne de Rétinnes était son nom. Son plus grand bonheur était de passer ses heures libres en présence du Tabernacle; elle y priait longuement, toujours avec une nouvelle ferveur. Un jour qu'elle était prosternée devant l'autel, le Sauveur lui apparut (1208); et lui montrant un disque lumineux, avec une échancrure, il lui dit : « Le disque représente l'ensemble des fêtes catholiques; l'échancrure signifie qu'il en manque

une pour honorer le sacrement de mon amour, et c'est sur toi que j'ai jeté les yeux pour l'établir. » Julienne, épouvantée des responsabilités d'une pareille mission, resta longtemps sans s'en ouvrir à personne. Enfin, devenue abbesse de Mont-Cornillon, elle soumit le message céleste à l'approbation épiscopale, et le bruit de l'apparition de 1208 tomba ainsi dans le domaine public.

Le projet de l'abbesse subit l'épreuve réservée à toutes les œuvres divines à leur berceau : l'épreuve de la contradiction. On la traita de visionnaire, d'hallucinée, de fausse dévote. En dépit de ces injures, Robert de Torote, évêque de Liège, approuva sa pensée et prescrivit, pour son diocèse, la célébration annuelle de la Fête-Dieu, avec abstention d'œuvres serviles et jeûne préparatoire. Julienne, avant de mourir (1256), légua à une pieuse recluse, du nom d'Éva, le soin de continuer et de mener à bonne fin sa mission; et dès l'année 1262, Urbain IV, qui, étant archidiacre de Liège, avait connu Éva, confirmait le décret synodal de Robert de Torote.

Restait à étendre cette institution à toute l'Église. L'intervention directe et manifeste du Ciel allait hâter sur ce point la décision du Saint-Siège. Nous voulons parler du miracle de Bolséna, qui eut alors un grand retentissement. Voici le fait.

Un prêtre allemand, torturé par le doute au sujet de la Présence réelle, avait entrepris le voyage de Rome. Arrivé à Bolséna, il voulut célébrer la messe dans l'église Sainte-Christine. Pendant le saint sacrifice, au moment de diviser l'hostie, il la vit se trans-

former sous ses yeux. Elle était changée en chair vive, le sang coulait sur le corporal, et le Sauveur lui apparaissait couronné d'épines. A la fois éperdu de bonheur et saisi d'épouvante, succombant à l'émotion, il dut interrompre le saint sacrifice et emporter l'hostie miraculeuse; et le sang divin s'en échappait si fortement, que, durant le court trajet de l'autel à la sacristie, de larges gouttes tombèrent sur les dalles.

Urbain IV résidait alors à Orviéto. Instruit par le prêtre lui-même des circonstances merveilleuses du prodige, il délégua immédiatement plusieurs prélats de sa maison pour procéder à une enquête sérieuse. L'hostie miraculeuse, avec le corporal et quatre purificatoires rougis du sang divin, fut solennellement transportée au dôme d'Orviéto et enfermée, en présence du Pape et des cardinaux, dans une bourse brochée d'or et d'argent. Vers le même temps, la Sainte-Chapelle, à Paris, et la collégiale Saint-Aimé, à Douai, étaient témoins de prodiges analogues; et le pontife romain, émerveillé de l'occurrence providentielle de ces miracles eucharistiques avec l'apparition de Liège, heureux d'ailleurs de saisir cette occasion pour confondre les blasphèmes des hérétiques du temps, signa la bulle *Transiturus*, qui étendait à tout l'univers la célébration de la touchante solennité.

Mais à cette fête il fallait un office liturgique, des hymnes, un chant; et voici ce que Denys le Chartreux et, après lui, Wadding nous racontent à ce sujet.

Urbain IV chargea les deux grands docteurs de l'époque, Thomas et Bonaventure, de composer cet

office. Le travail achevé, tous deux se présentèrent devant le Pape et les cardinaux assemblés. Thomas commença et lut ces répons, ces hymnes, ce *Laudate Sion*, où les accents lyriques de la plus haute poésie s'unissent à l'exposé le plus fidèle du dogme catholique. Les nobles auditeurs étaient ravis d'admiration. « A votre tour, Frère Bonaventure, dit le pontife. — C'est le Sauveur lui-même qui s'est loué par la bouche de Frère Thomas, répartit l'humble Franciscain. Qu'avons-nous besoin d'autre chose? » Et il replia les feuilles manuscrites qu'il avait apportées.

Il disait vrai. La veille, saint Thomas, ayant déposé son travail sur l'autel, avait entendu le crucifix lui dire distinctement : « Thomas, tu as bien écrit du sacrement de mon corps (1). »

Le récit de Denys le Chartreux et de Wadding, en ce qui concerne saint Bonaventure, a été contesté par quelques historiens et relégué par eux au nombre des légendes, peut-être avec plus de précipitation que de raison. Il est difficile d'admettre, en effet, que deux annalistes si recommandables aient altéré la relation de leurs devanciers; et il n'est pas moins difficile d'admettre que les traditions dont ils se sont faits les organes soient de tous points controuvées. Peut-être l'avenir apportera-t-il quelque lumière sur ce débat. En attendant, voici le résultat tangible de nos investigations.

Il est certain que saint Bonaventure n'a point été

1. Orviéto conserve précieusement les deux reliques dont nous venons de parler : l'hostie ensanglantée, à la cathédrale, et le crucifix miraculeux dans la chapelle des Dominicains.

étranger à ce mouvement religieux. On a de lui un sermon spécial sur la dévotion au Saint Sacrement (1). De plus, il est mandé par Urbain IV à Orviéto, y séjourne et y prêche « devant le Pape et les cardinaux réunis en consistoire (2) ».

D'autre part, tous les efforts tentés depuis un demi-siècle pour découvrir l'office et les hymnes qu'on lui prête, n'ont abouti qu'à un résultat purement négatif. La principale pièce du débat fait défaut, et dès lors le fond de l'affaire est abandonné aux libres discussions de la critique.

Ajoutons cependant, à l'appui de la relation de Denys le Chartreux, que la joûte littéraire qu'il rapporte, est tout à fait dans les goûts du moyen âge, et que de son temps (xv[e] siècle) elle a cours dans les écoles universitaires. L'imagination populaire se repaît de ces délicieux souvenirs, et Raphaël n'hésite pas à s'en constituer l'interprète dans sa belle fresque de la *Dispute du Saint-Sacrement*. L'Hostie sainte occupe le centre du tableau, le Docteur angélique est à droite, le Docteur séraphique, à gauche. Le premier proclame le dogme de la Présence réelle et chante les merveilles eucharistiques; le second écoute, se recueille et adore en silence. Comment ne pas voir, dans l'attitude significative de l'un et de l'autre, une allusion manifeste à la scène d'Orviéto?

De nos jours, la même pensée a présidé à l'ornementation de l'église Saint-Joachim de Rome, bâtie en souvenir du Jubilé épiscopal de Léon XIII et de-

1. *De Corpore Christi*, éd. de Quaracchi, t. V, p. 553.
2. P. Fidèle de Fanna, *Ratio*, p. 116. (Sermons inédits.)

venue le centre de l'adoration perpétuelle internationale du Saint-Sacrement. Sur le portique, une mosaïque superbe représente Clément VIII, promoteur de l'adoration perpétuelle à Rome, et Léon XIII invitant les fidèles des cinq parties du monde à venir s'agenouiller au pied du trône eucharistique. Aux côtés de ce grand cadre, se détachent quatre grandes statues, à droite saint Thomas et sainte Claire, à gauche saint Bonaventure et sainte Julienne de Liège. Pourquoi la présence du Docteur séraphique à cette place de choix, sinon parce que Léon XIII a voulu rappeler la croyance traditionnelle que les deux princes de la théologie scolastique se levèrent à tour de rôle pour chanter les anéantissements et les grandeurs du Dieu de l'Eucharistie?

En résumé, la scène d'Orviéto n'a rien d'invraisemblable, et les traditions franciscaines militent en sa faveur. La sagesse et les règles de la saine critique nous font donc un devoir de suspendre notre jugement jusqu'à plus ample information. Mais quelle que soit la décision de l'avenir, l'auréole des deux Saints brillera d'un éclat que ne modifieront pas les vicissitudes du siècle, et le nom des deux poètes continuera à être environné de gloire. « Aussi longtemps que durera le monde, jusqu'à l'heure solennelle où le dernier prêtre, quittant la terre, emportera dans sa poitrine la dernière hostie, saint Thomas d'Aquin restera, au sein de l'Église catholique, *le chantre immortel de la divine Eucharistie* (1). » Tant que durera le monde

1. R. P. Joyau, *Saint Thomas d'Aquin*, p. 167.

également, on parlera de l'esprit d'abnégation et d'humilité de son émule, saint Bonaventure, l'autre chantre des abaissements du Verbe incarné ; car lui aussi est poète autant que théologien, un poète inspiré, sans que la sécheresse des luttes scolastiques ait rien enlevé à la fraîcheur et à l'éclat de son génie.

CHAPITRE XX

LE POÈTE

Saint Bonaventure a dit quelque part : « L'âme est une lyre harmonieuse, aux capacités infinies (1). »

Ces paroles ne conviennent à personne mieux qu'à celui qui les a prononcées. Quelque sujet qu'il traite, il est une lyre harmonieuse ; en face du beau, il s'émeut, il tressaille ; en face du divin, il adore et chante. Mais pour lui comme pour tous les hommes de génie, le beau et le divin sont inséparables, et volontiers il eût souscrit à ce mot de Michel-Ange : « Ni la chaleur ne peut être séparée du feu, ni le beau de l'éternel (2). »

Le beau, partout où il le découvre, a le don de l'enthousiasmer : le beau dans la nature, défiguré par la souillure originelle, mais visible encore ; et plus haut, dans l'ordre de la grâce, l'idéale beauté de Marie, le sacrifice sanglant du Calvaire et l'immolation mystique de nos autels. Il chante ce qu'il aime, et c'est l'infinie beauté de Dieu qui a ravi son cœur. Ne lui demandons pas de mêler à ses odes la peinture troublante des passions humaines : il briserait plutôt sa

1. *Symphonialis est anima, capax Dei.* (Præp. ad missam ; Hexameron.)

2. Michel-Ange, sonnet 6°.

plume! Il est de l'école de saint François, son père et son modèle : c'est l'amour divin qui tourmente son âme, un amour qui ne peut faire entendre que des accents chastes et purs.

Ses premières poésies sont contemporaines de la Sainte-Chapelle, dont elles magnifient les trésors sacrés (une parcelle de la vraie croix, la lance et la couronne d'épines). Elles sont enchâssées, comme autant de perles précieuses, dans l'Office de la Passion, composé, comme on le sait, pour saint Louis. On nous saura gré d'en citer quelques strophes.

L'hymne des Matines s'ouvre par une large effusion de sentiments pieux.

Que la Passion du Seigneur
Source de notre salut,
Soit notre rafraîchissement
Et l'objet de nos désirs.

Ayons sans cesse présents à l'esprit
Les opprobres et les douleurs du Christ,
La couronne d'épines,
La croix, les clous et la lance (1).

L'hymne des Laudes a une allure plus vive et une forme plus poétique. On dirait un chant de triomphe

O Christ, notre chef, par la croix
Tu nous a délivrés des mains de nos ennemis.
Que la terre et les cieux
Retentissent de tes louanges.

1. *In passione Domini*
Qua datur salus homini...
Ed. de Quaracchi, t. VIII.

Heureuses plaies,
Glorieux soufflets,
Qui nous ont valu
Les immortels dons de la grâce!

Enivre-nous, ô divin Sauveur,
Des délices de ta Passion;
Et fidèle à tes promesses,
Donne-nous les joies éternelles (1).

On sent que le fils des Fidanza est contemporain des croisades, que le sang des Bohémond coule dans ses veines et qu'après le désastre de Mansourah, il brûle du désir de ramener la victoire sous les plis du drapeau des chrétiens. La Croix est leur drapeau; voilà pourquoi il la célèbre dans ses vers, essayant de rallumer dans le cœur des chevaliers et des preux d'Occident la flamme religieuse et patriotique.

Mais, comme tous les poètes du moyen âge, comme les architectes qui ont construit nos cathédrales gothiques, il croirait son œuvre imparfaite, si l'image de la Reine des anges n'y occupait une place d'honneur, la première après Dieu, et ne venait réjouir les regards. Il la chante comme il l'aime, avec les libres élans d'une piété filiale qui cherche à se satisfaire sans pouvoir y parvenir. Il passe tellement, au moyen âge, pour le poète de Marie, qu'on lui attribue indistinctement toutes les stances consacrées à la vierge de Juda. Grand honneur pour son talent, mais

1. *Christum ducem, qui per crucem.*
...Exultet cœlum laudibus.
Ed. de Quaracchi, t. VIII.

grande difficulté pour la critique, lorsqu'elle veut faire le discernement des œuvres authentiques.

L'opinion de trois siècles est, à notre avis, un de ces sentiments qu'il faut respecter; et dès lors, en face du peu qui nous reste, les deux conclusions suivantes s'imposent : 1° Saint Bonaventure a été le poète de Marie; 2° Toutes ses compositions lyriques ne nous sont pas parvenues.

Des poésies mariales précédemment imprimées sous son nom, les éditeurs de Quaracchi n'en ont conservé que deux, *Philomena* et le ***Rosaire de Marie***, rejetant les autres comme apocryphes. Et encore ont-ils rangé ces deux dernières parmi les œuvres douteuses, par suite de l'insuffisance des garanties d'authenticité. Cependant ils se montrent plus affirmatifs pour le ***Rosaire de Marie***, *Corona B. Mariæ Virginis :* composition pleine de fraîcheur, en vers syllabiques avec rimes alternées, et qu'on peut regarder comme le digne pendant du *Si quæris miracula.* En voici le texte avec la traduction.

1. *Gaude, Virgo Mater Christi,*
Quæ per aurem concepisti,
Gabriele nuntio.

2. *Gaude, quia Deo plena,*
Peperisti sine pœna.
Cum pudoris lilio.

3. *Gaude, quia tui Nati,*
Quem dolebas mortem pati,
Fulget resurrectio.

4. *Gaude, Christo ascendente,*
Qui in cœlum, te vidente,
Motu fertur proprio.

5. *Gaude, quæ post Christum scandis,*
Et est honos tibi grandis
In cœli palatio.

1. Réjouis-toi, ô Vierge, Mère du Christ!
En toi, à la voix de l'ange Gabriel,
S'accomplit le mystère de l'Incarnation.

2. Réjouis-toi, ô Vierge pleine de grâce!
Tu enfantes sans douleur,
Et tu gardes intact le lis de ta virginité.

3. Réjouis-toi! Ton fils,
Dont tu pleurais la mort,
Est le glorieux ressuscité.

4. Réjouis-toi! Par un acte de sa toute-puissance,
Sous ton regard,
Le Christ monte au ciel.

5. Réjouis-toi! Les anges te portent en triomphe,
Et d'ineffables honneurs t'attendent
Au séjour des élus.

Ces quelques exemples nous permettent d'apprécier le caractère *original* et *populaire* de la poésie médiévale, de cette poésie qui reconnaît pour chef le Poverello d'Assise et dont les principaux représentants sont Thomas de Célano, l'auteur du *Dies iræ* (1); Jacopone de Todi, l'auteur du *Stabat*; le Dante dans

1. C'est ce qu'affirme Barthélemy de Pise. (*Conformités*, l. I, c. XI.)

son poème presque divin du *Paradis*, et, au milieu de cette pléiade d'hommes de génie, notre grand saint Bonaventure. Ce qui les distingue les uns et les autres, ce n'est pas seulement l'air de famille, le trait de suavité mystique qu'ils tiennent de saint François; c'est aussi et par-dessus tout leur originalité, leur verve et le grand souffle d'inspiration qui court à travers leurs strophes improvisées. Ici, rien de fictif; pas d'étroit particularisme; aucune réminiscence de Virgile ni d'Homère. C'est une poésie nouvelle, qui jaillit à flots de deux sources intarissables, l'Évangile et le cœur humain, et dès lors une poésie infiniment supérieure, au moins pour la pensée, à toutes les inventions fabuleuses du paganisme. Tantôt c'est un torrent qui bondit, tantôt un fleuve majestueux; toujours les sentiments sont vrais et sincères.

Avec saint Bonaventure, dans le rythme et la cadence de ses vers syllabiques, cette poésie a des saveurs, un cristal, une harmonie à part. « A la simplicité des sentiments, à la douceur des rimes croisées, pareilles au balancement d'un berceau, on reconnaît un chant familier, composé non seulement pour la classe innombrable des clercs, des moines, des religieux, mais pour le peuple italien, qui n'oublia jamais entièrement la langue latine, qui continua de la comprendre dans les hymnes de l'Église, et qui, de nos jours encore, en garde un souvenir confus, comme on se rappelle une langue qu'on entendit parler autrefois dans la maison de son père (1). »

1. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 119.

C'est là, en effet, le second caractère de la poésie franciscaine. Les Virgile, les Horace, les Lucain écrivaient pour les dilettantes du patriciat; François d'Assise et ses disciples s'adressent tantôt aux chevaliers, pour les exciter à la guerre sainte contre la barbarie musulmane, tantôt aux humbles et aux petits pour les consoler. Leurs pieuses cantilènes n'ont pas d'autre but. Le peuple le sait; il ne s'en attache que plus fortement à ses poètes préférés, et volontiers il retient les strophes les plus populaires. Le chevalier perdu dans les montagnes de la Palestine, le matelot surpris par la tempête, la veuve affligée, la jeune fille inquiète de son avenir, fredonnent ces refrains à la Croix ou à Marie, et s'en vont d'un pas plus alerte aux luttes héroïques qui les attendent, ou aux sacrifices intimes que requiert d'eux la Providence.

CHAPITRE XXI

LE SERVITEUR DE MARIE

La dévotion à la Mère du divin Rédempteur, une dévotion filiale, tendre et forte, éclaire de ses lueurs la physionomie du fils des Fidanza et rayonne sur toutes ses œuvres, méditations philosophiques, poésies ou prédications. Nous ne devons pas nous en étonner ; le contraire nous surprendrait. Cette dévotion tient, en effet, aux entrailles du christianisme, dont tous les dogmes sont suspendus à la maternité divine de Marie. Elle fleurit à tous les âges de l'Église et s'épanouit dans le cœur de tous les enfants de Dieu, mais semble être parvenue, au XIIIe siècle, à son apogée. Notre Bienheureux la retrouve partout autour de lui : chez les docteurs qui célèbrent les grandeurs de Marie et lui font hommage de leur science, chez les rois qui lui consacrent leurs couronnes, dans les cités qui rivalisent de zèle pour lui élever des basiliques où le feuillage et les fleurs, l'or et les marbres, prennent une voix pour chanter la souveraine de la création.

Il la retrouve surtout dans les traditions de l'Ordre,

en remontant par Alexandre de Halès et saint Antoine de Padoue jusqu'à saint François, dont la sublime théologie va illuminer de ses feux son intelligence et son cœur. Comme lui, il est vraiment « le chevalier de Marie ». Il la proclame la mère et la patronne de l'Ordre (1), publie avec un attendrissement ému les merveilles dues à sa puissante médiation, et se plait à chanter la suréminence de ses prérogatives. « Seul, déclare-t-il, le Fils de l'homme possède par nature la plénitude de la grâce et des perfections ; seule, Marie la possède par privilège (2). » Les actes répondent aux paroles. Au Chapitre de Pise (1263), il renouvelle les fameuses ordonnances du Chapitre des Nattes (3) et prescrit de rechef de célébrer une messe solennelle, tous les samedis, en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu. Il y revient encore au Chapitre d'Assise (1269), et non content d'avoir ressuscité et affermi les traditions familiales, il institue une nouvelle forme de prière, en harmonie avec les goûts du moyen âge. Il voit que les châtelaines de la terre aiment à être saluées, le soir, par les chants des troubadours. Il rêve pour la châtelaine du ciel un hommage à la fois plus universel et plus pur. « Dans toutes les églises de l'Institut, la cloche sonnera à la chute du jour,

1. *Hos peculiater tuos, ô Maria.* (*Apol. paup.*)

2. « *Gratia plena...* » *In Joan.*, c. I, coll, 3, édit. de Quaracchi, t. VI. — Malheureusement, nous ne pouvons inscrire saint Bonaventure parmi les champions de la cause de l'Immaculée-Conception. (*Sentent.*, lib. III, dist. III.) La thèse était alors mal posée, et il était réservé à un autre docteur de l'Ordre de l'établir nettement et d'en amener le triomphe.

3. Voir notre *Vie de saint François d'Assise*, 6 édit., ch. XI,

pour rappeler le salut de l'archange Gabriel à la Vierge de Juda (1). » Sa pensée est accueillie avec enthousiasme, et bientôt l'*Angelus*, « ce poétique appel parti de l'humble tour des Franciscains, vole de clocher en clocher pour réjouir le paysan sur le sillon et le voyageur sur la route (2) ».

Mais il n'entend pas laisser au bronze le soin de louer la Mère de Dieu. Il s'est consacré à elle dès l'aurore de sa jeunesse; il lui a voué son cœur, toute sa vie, toute sa famille religieuse. Il se promet à lui-même d'être fidèle à ses engagements, et n'épargne rien pour affermir dans son âme, et dans l'âme de ses Frères, le culte si suave et si consolant de la Vierge immaculée.

L'art aime à le représenter, la plume à la main, l'œil fixé sur une image de Marie, au bas de laquelle on lit ces mots : « Tous les biens me sont venus par ses mains. » On ne saurait mieux traduire le fond de sa pensée. En Marie il salue la reine de la création, l'avocate du genre humain et la dispensatrice des trésors de la grâce; il lui attribue tous ses succès, essaie, pour chanter son nom, toutes les cordes de la lyre chrétienne, préconise du haut de la chaire la suréminence de ses prérogatives, et déclare « qu'il faut être prêt à les défendre, même au péril de ses jours (3) ». D'un autre côté, par les innovations ou prescriptions liturgiques dont nous avons

1. « *Instituit ut fratres populum adhortarentur signo campanæ.* » *Acta canon.* et *Chron. des vingt-quatre Généraux.*
2. Ozanam, *les Poètes franciscains*, p. 118.
3. *Etiam in periculo capitis* (l. IV, *Sentent.*, dist. 28, art. 5).

parlé, récitation de l'*Angelus*, célébration des fêtes de la Conception et de la Visitation, il place sous le regard des fidèles la vie et les exemples de la Reine du ciel, et les entraîne à l'imitation de ses vertus. Enfin, sachant quelle est la puissance de l'association, pour le bien comme pour le mal, il fonde et organise, dans la Ville éternelle, une confrérie dont Wadding va nous raconter les origines.

Vers 1263, douze habitants de Rome conçurent le dessein de se réunir sous la conduite d'un pieux ecclésiastique, pour honorer d'une manière toute spéciale la Mère du Sauveur. Ils s'en ouvrirent à l'évêque de Sienne, vicaire du Souverain Pontife, c'est-à-dire gouverneur de Rome. Le prélat, à son tour, les adressa au Ministre Général des Mineurs, comme à l'homme le plus capable de mener cette entreprise à bonne fin. En même temps, racontent les chroniques de l'Ordre, la Vierge immaculée apparaît à Bonaventure resplendissante de grâce et de beauté, abritant sous les plis de son manteau d'azur douze personnes de diverses conditions, six hommes et six femmes, et disant à notre Bienheureux avec un doux sourire : « Fils bien-aimé, prends la plume et écris. » Elle se tait et remonte aux cieux, laissant le cœur du Saint inondé de consolations. Mais que signifiait cette vision? Il l'ignorait. Il n'en comprit le sens que le lendemain, lorsque le prêtre, messager des douze serviteurs et servantes de Marie, vint lui soumettre leur projet. Instruit d'en haut sur l'excellence et les brillantes destinées de leur association, il les appela *les Protégés de Marie*, leur dressa un

règlement de vie, et leur assigna l'Ara-Cœli pour centre de réunion.

C'est la plus ancienne des confréries connues. Saint Bonaventure l'établit à Lyon et dans plusieurs autres villes. Clément IV l'approuva en 1265, et Grégoire XIII l'érigea en archiconfrérie, en chargeant ses membres de travailler au rachat des chrétiens retenus en captivité. Les associés se distinguèrent plus d'une fois par la générosité de leur dévouement, surtout au moment des troubles suscités, vers le milieu du XIVe siècle, par le tribun Nicolas Rienzi. Ils se rangèrent fièrement du côté de l'autorité légitime, qui était celle du Pape, et s'avancèrent, sous la bannière de Marie, à la défense de la justice, de la patrie et de la liberté. C'est en souvenir de cette victoire politique que leur association prit le nom de confrérie du Gonfalon : nom qu'elle a toujours gardé depuis (1).

Elle a survécu aux vicissitudes des temps et subsiste encore aujourd'hui à Rome, ayant pour siège central l'église Sainte-Lucie et conservant intact le cachet de piété et de dévouement que lui a imprimé saint Bonaventure. Elle ne s'occupe plus de la rançon des captifs ou des esclaves; mais, chaque année, elle a sa fête de la rosière et remet à quatorze jeunes filles du peuple, recommandables par la régularité de leur vie, une dot qui leur permet de fonder un foyer chrétien. On ne saurait faire un meilleur usage de l'épargne et de la fortune; car c'est ainsi que se transmet, d'âge en âge, la foi qui a présidé aux

1. Wadding, ann. 1263; — Moroni, *Dict. hist. eccl.*; — Antoine-Marie de Vicence, l. II, c. XV.

origines de la confrérie et qui restera invariablement, quel que soit l'avenir, la meilleure de toutes les richesses sociales.

Nous nous sommes complu à esquisser sous ses différents aspects, d'après ses écrits et ses œuvres, la physionomie du fils des Fidanza. On nous le pardonnera : elle est si belle, si douce, si captivante! Mais la physionomie n'est pas tout. Il y a, dans notre héros, quelque chose de meilleur que les chefs-d'œuvre de son génie et les fondations de son zèle. Ce quelque chose de meilleur, c'est l'âme qui a dicté les uns et conçu les autres; c'est son âme avec tous les trésors de grâce que son humilité dérobe à nos regards, son âme régénérée par l'Esprit-Saint, perfectionnée par l'effort, embellie par le sacrifice. Nos lecteurs partageront notre avis : au-dessus du législateur, de l'écrivain, du docteur et du poète, dont nous avons admiré les superbes envolées vers le beau et le vrai, il y a le Saint dont il nous faut contempler les merveilleuses et continuelles ascensions dans les sentiers de la vertu.

CHAPITRE XXII

LE SAINT

« *Amor che mi fece bella* : — C'est l'amour qui m'a donné ma beauté (1). »

Tel est le cri que le Dante place sur les lèvres de notre Bienheureux; et par là, avec un tact exquis et une rare connaissance du cœur humain, le poète florentin range notre héros au nombre des âmes séraphiques.

Mais qu'est-ce qu'une âme séraphique? Il importe de préciser le sens de cette expression, il importe de l'approfondir; car sous l'écorce de la lettre se cachent des beautés immatérielles que l'œil de l'homme ne voit pas et qui dépassent tout sentiment.

Les séraphins tiennent le sommet des hiérarchies angéliques. « Le séraphin, nous dit saint Thomas, est une flamme vivante, un incendie d'amour. » Le chérubin est lumière; le séraphin est amour, et c'est l'amour qui rapproche le plus de Dieu, là-haut l'amour qui possède et adore, ici-bas l'amour qui désire et s'immole. C'est sous cette seconde forme que nous

1. *Le Paradis*, chant XII.

apparait la piété de saint Bonaventure. Chez lui tout part de l'amour pour revenir à l'amour. C'est la charité divine qui l'a attiré vers l'Ordre de Saint-François ; c'est elle qui l'y retient. Point de ces défaillances qui attristent, ni de ces violences qui détonnent, ni de ces écarts qui appellent les larmes brûlantes et les longs repentirs. Dans le siècle ou sous la bure, il reste toujours identique à lui-même, humble et pur, généreux et fervent, d'une ferveur qui va croissant avec l'âge. Il semble qu'il se tienne constamment près du trône de l'Éternel. Son cœur lui offre jour et nuit l'encens de ses adorations ; sa vie lui chante un cantique perpétuel, et nous pouvons lui appliquer en toute vérité ce qu'il a dit lui-même du Patriarche d'Assise. « Il était tout pénétré de Dieu et pour ainsi dire tout transformé en Dieu, comme le charbon qui, jeté dans un brasier, prend l'éclat et la chaleur du feu. Il lui immolait son corps par les rigueurs de la pénitence, et son âme par l'ardeur de ses désirs (1). »

Le saint Général ne cessait de rappeler à ses Frères que la charité divine est la plénitude de la perfection, le principe de la récompense et la mesure de la béatitude. Quoi de plus instructif et de plus gracieux, sous ce rapport, que sa réponse au Fr. Gilles, le troisième compagnon de saint François et le grand extatique de Pérouse? « Mon Père, lui dit l'humble vieillard, Dieu vous a comblé des dons de sa grâce ; mais nous, simples et ignorants que nous sommes, que ferons-nous pour sauver nos âmes? — Mon

1. Bonav., *Lég. de saint François*, c. IX.

Frère, répartit Bonaventure, quand Dieu ne vous aurait donné que son amour, cela suffirait à votre salut. — Mais, mon Père, continua le Fr. Gilles avec une naïveté charmante, un ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un savant? — Assurément, répliqua Bonaventure : une pauvre vieille femme peut aimer Dieu autant et plus qu'un docteur en théologie. » Aussitôt Fr. Gilles, ne pouvant contenir les élans de son admiration, court au jardin et, la face tournée vers la ville, se met à crier de toutes ses forces : « Femmes pauvres, simples et ignorantes, aimez le Seigneur votre Dieu, et vous pourrez devenir plus grandes que Frère Bonaventure (1). »

Ainsi l'amour divin, un amour prompt aux effusions brûlantes, voilà le trait distinctif de saint Bonaventure, ce qui le range dans la famille des séraphins. Cet amour reluit dans ses yeux, éclate dans tous ses écrits, s'exhale de tout son être. Sans relâche, d'un bout à l'autre de son existence, le vaillant disciple de saint François unit sa voix à celle de ses frères du ciel; et comme eux il aime, il adore, il chante. C'est le cachet de sa sainteté, en même temps que la preuve de son mérite; car il n'y a point de victoire sans lutte, ni de sainteté qui ne soit basée sur l'effort et le sacrifice.

Mais où a-t-il puisé les ardeurs séraphiques qui le consument? C'est lui-même qui, dans ses ouvrages, va nous fournir la réponse et le moyen de l'imiter.

Philosophe, il a posé à tous les êtres de la création

1. *Chronique des vingt-quatre Généraux.*

la question que saint Louis avait posée au sénéchal de Joinville : « Qu'est-ce que Dieu? » Il a prêté l'oreille, et toutes les voix de la création, l'insecte qui bourdonne, l'oiseau qui entonne sa chanson matinale, le vent qui bruit dans la forêt, le torrent qui mugit aux flancs du rocher, l'océan qui chante sur la falaise, toutes ces mélodies du ciel et de la terre lui ont fait entendre le même cri : « Dieu est l'Être par excellence! Dieu est Beauté (1)! »

Chrétien, prêtre, religieux, il interroge tour à tour le Calvaire, la croix, le tabernacle; et les voix de la grâce lui crient plus fortement encore que celles de la nature : « Dieu est Bonté! Dieu est Amour (2)! »

Dieu est amour. L'aimer fait la béatitude des anges, la joie et la consolation de l'homme encore voyageur. Bonaventure a compris. « Dieu est le souverain Bien, le seul qui suffise et que rien ne remplace. Aimons-le, et nous serons assez riche (3). » Et la réflexion, la prière, la contemplation habituelle des mystères de l'Évangile, la correspondance fidèle et constante aux prévenances et aux touches de la grâce, ont fait de lui un séraphin.

Parvenu sur ces hauteurs, il nous invite à le suivre et nous découvre un sentier inconnu, plus facile et plus court. « Montez, nous crie-t-il, montez encore; entrez dans le *Paradis de l'amour*, pénétrez dans ce Cœur adorable dont la lance du soldat vous a ouvert la porte. Là est le secret de la sainteté; c'est là que

1. *Itinerar.*, c. v. « *Ordo ducit ad Deum...* »
2. *Ibid.*, c. vi.
3. *Ama unum bonum, et sufficit.* (*De perfectione vitæ*, c. viii.)

vous trouverez ces ineffables trésors qui se nomment l'esprit de componction, le don des larmes, la patience dans l'adversité, la compatissance aux douleurs d'autrui (1). »

Le Docteur séraphique possède « ces ineffables trésors », et il en connaît le prix. Il sait que près d'eux, tous les diamants de la terre ne sont qu'une vile poussière. Aussi les conserve-t-il avec un soin jaloux. Mais qu'on ne s'imagine pas qu'il lui suffit d'avoir atteint pour lui-même les cimes de la perfection, et qu'il va ensuite se renfermer dans les béates illusions d'un faux mysticisme. Lui, s'enfermer dans les basses visées d'un étroit égoïsme et demeurer étranger soit aux joies, soit aux angoisses de ses semblables! Non; rien ne serait plus opposé à son tempérament moral, comme au caractère de la vraie piété. Non; son cœur déborde de tendresse, et peu de supérieurs ont allié, à l'art de gouverner, plus de bienveillance et de bonté compatissante à l'égard de leurs sujets. Wadding nous en cite un trait que nous enchâssons avec bonheur dans notre récit.

Bonaventure, occupé à la visite canonique des couvents de son Ordre, parcourait l'Ombrie. Là, comme partout, il s'efforçait de restituer à l'institution franciscaine le prestige et plus encore la ferveur des premiers temps. Il venait de quitter Foligno et de bénir ses religieux, tous se félicitant d'avoir pu jouir du charme de sa conversation, tous remplis d'une sainte allégresse, hormis un pauvre Frère lai qui ne

1. *Ad paradisum caritatis ascende.* (*Vitis mystica*, c. XXIV, 1 et 3.)

pouvait retenir ses larmes, désolé qu'il était de n'avoir pas eu le temps de lui ouvrir son âme. Il ne perdit pas courage cependant. Sachant que le Général se dirigeait vers Assise, il prit les devants et l'attendit à Spello. « Père, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, pardonnez-moi, je suis la dernière de vos brebis, mais la plus éprouvée, celle qui a le plus besoin de vos consolations ! » Le Bienheureux s'arrêta, fit signe au Frère de s'asseoir à ses côtés, au bord du chemin, et l'encouragea à lui confier ses peines. L'entretien dura longtemps, si longtemps que les compagnons du Saint lui reprochèrent de compromettre sa dignité par de pareilles condescendances, par cet excès de familiarité. « Vous avez tort de m'adresser ce reproche, répliqua-t-il avec douceur. Saint François ne dit-il pas dans sa Règle, que le Ministre Général est le serviteur de ses Frères ? Donc, en déférant au désir d'un de mes religieux, en compatissant à ses angoisses, je n'ai fait que remplir mon devoir. » Et il continua sa route, heureux d'avoir versé sur les plaies d'un cœur affligé le baume des divines consolations (1).

L'amour, quand il s'est emparé d'une âme, la porte à s'effacer devant l'objet de ses désirs. De là, chez saint Bonaventure, ce complet désintéressement, ce total oubli de lui-même, ce parfait esprit d'humilité qui naît d'une notion plus lumineuse de la majesté divine, et d'un sentiment plus vif de notre bassesse native. « L'humilité, répétait-il fréquemment, est la

1. Wadding, ann. 1269.

vertu capitale du religieux; elle le garde, le guérit et le conduit aux sommets de la perfection. Si elle vient à disparaître, tout l'édifice spirituel disparaît avec elle. » Il n'avait garde de la laisser disparaître, ou même s'amoindrir; on peut même avancer qu'au moins une fois dans sa vie, il semble l'avoir poussée jusqu'à l'excès. Voici dans quelles circonstances.

Cet homme si pur, si modeste, « qui paraissait n'avoir pas hérité de la tache originelle », n'osait monter à l'autel! L'Eucharistie l'effrayait, et devant le tabernacle il se sentait comme écrasé sous le poids de la gloire du Dieu trois fois saint. Au cours d'une retraite, — « dans sa jeunesse », d'après les actes de la canonisation; « alors qu'il était prêtre », selon la réflexion un peu vague de la *Chronique des vingt-quatre Généraux*, — il resta plusieurs jours sans célébrer la messe ni communier. Il était haletant au pied de l'autel, les yeux fixés sur le tabernacle, l'âme suspendue entre deux sentiments d'une égale violence, la crainte et l'amour, le désir de communier à la vie divine et la conscience de son indignité. Un matin, il assistait au saint sacrifice de la messe, offert par un de ses Frères en religion. Il voit les fidèles silencieux et recueillis s'asseoir au banquet des anges; il envie leur bonheur, mais sans oser le partager. Mais que ne peut une larme sur le cœur de l'Amant des humbles? Tout à coup apparaît sur les degrés de l'autel, au sein d'une lumière surnaturelle, un ange aux ailes de feu. Il saisit une hostie dans le ciboire que tient le célébrant et la dépose sur les lèvres du Saint, éperdu de reconnaissance et tout

enivré de délices dont il a emporté le secret dans la tombe (1).

A partir de cette heure, le Docteur séraphique rentra dans la voie qu'il avait lui-même tracée pour les consciences timorées, et fit taire le sentiment de la crainte pour obéir aux sollicitations meilleures de la confiance et de l'amour (2).

Arrêtons-nous sur ce gracieux épisode pour dessiner à grands traits la physionomie morale de notre héros. Esprit délicat et très cultivé, voix mélodieuse toujours prête à chanter, lyre enchanteresse, génie sublime, cœur accessible à tous et en toutes circonstances, et par-dessus tout, amant de la croix, de Dieu et des âmes jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au mépris de lui-même : voilà saint Bonaventure tel qu'il nous apparaît à toutes les pages de son histoire. Ajoutons-y une onction pénétrante, une douceur exquise, qui tempère ce qu'aurait de trop éblouissant pour nous la flamme des séraphins, et nous aurons le secret de son ascendant sur ses contemporains, comme aussi du cachet spécial de sa sainteté (3). C'est le Saint, aimable et doux, se faisant tout à tous, qui attire les belles âmes, apaise tous les différends et conquiert toutes les sympathies. C'est au Saint

1. *Prodromus*, l. I, c. x. — *La Chronique des vingt-quatre Généraux* constate que saint Bonaventure était prêtre, mais sans déterminer ni le lieu ni la date. *Cum minime celebrasset...* — V. *Analecta Franciscana*, t. III, p. 334.

2. *In libr. Sentent*, p. II, art. II, q. 2.

3. *Eloquens, mitis, facilis, modestus,*
Moribus castus, facie decorus.
(Hymn. off. S. Bonav.)

que s'attachent les Thomas d'Aquin, les saint Louis, les Isabelle de France. C'est du Saint que les historiens disent « qu'on ne peut le voir sans l'aimer ». C'est encore le Saint, autant que le docteur émérite, que les Souverains Pontifes ne tarderont pas à tirer de l'obscurité du cloître, pour lui confier les postes les plus importants, comme c'est le Saint qui résiste tout d'abord à leurs instances les plus pressantes.

En 1265, le siège archiépiscopal d'York était vacant, par suite de la mort de Geoffroy de Kinton. L'élection de son successeur, ne se trouvant conforme ni aux règles canoniques, ni aux besoins de cette Église, fut annulée par Clément IV. Celui-ci, archevêque de Narbonne, puis nonce apostolique en Angleterre avant d'être pape, était mieux à même que personne de juger la situation. Il pensa que l'homme le plus capable de remédier à la division des partis était l'humble Général des Franciscains. Le 21 juin 1265, il lui expédia une bulle où il indiquait les motifs de son choix. « Il appartient au pasteur suprême, lui écrivait-il, de veiller au bien général de l'Église. Obligé par notre charge de pourvoir au siège illustre d'York et admirant en vous les hautes qualités qui vous distinguent, la pureté de vie, la douceur de caractère, la gravité des mœurs, l'éminence de la doctrine, la sagesse et la prudence dans le gouvernement d'un grand Ordre, nous vous nommons archevêque et pasteur de cette Église. »

Le rescrit de Clément IV fut un coup de foudre pour l'humilité de notre Bienheureux. Il courut à Rome, se prosterna aux genoux du Vicaire du Christ,

et le supplia, les larmes aux yeux, de revenir sur sa décision. Touché de son désintéressement et de son esprit d'abnégation, le Pontife n'insista pas. Il lui adressa, en le congédiant, ces paroles significatives de l'Ecclésiastique : « *Sta in testamento tuo :* demeure fidèle à ton alliance, fais-en le sujet de tes entretiens, et vieillis dans l'observation des lois que tu t'es imposées. »

C'est le triomphe de l'humilité, auquel va s'adjoindre, sous un autre pontificat, le mérite de l'obéissance.

CHAPITRE XXIII

LE CARDINAL

(1273)

A la mort de Clément IV, l'Église romaine subit un long veuvage (1268-1271). Les cardinaux, réunis en conclave à Viterbe, ne parvenaient pas à s'entendre sur le choix du successeur. Les murmures du peuple, la présence de Philippe III, les instances de Charles d'Anjou, tout venait échouer contre l'irréductible inflexibilité des partis. La lutte menaçait de s'éterniser, lorsque saint Bonaventure vint à passer par Viterbe. Consulté à cet effet par les délégués du Sacré-Collège, il se souvint de son ancien disciple, Théobald Visconti de Plaisance, archidiacre de Liège, parla de ses talents et de sa piété avec cette puissance de persuasion qui lui était naturelle, et proposa son nom aux suffrages des princes de l'Église. Son avis fut goûté, et l'archidiacre de Liège fut élu à l'unanimité (1).

Le nouveau Pape était à Ptolémaïde, lorsqu'il apprit son élection. Les temps étaient calamiteux;

1. *Acta canoniz.*

le long veuvage de l'Église, les progrès croissants de l'islamisme et la mort douloureuse de saint Louis sur les plages de Tunis avaient encore assombri l'horizon. Aussi Grégoire X se hâta-t-il de regagner l'Europe. Le 1er janvier 1272, il touchait terre à Brindisi, au milieu des acclamations populaires, se rendait immédiatement à Viterbe, et de là à Rome, pour y être couronné. Dès qu'il fut intronisé, il songea à porter remède aux maux qui affligeaient la chrétienté, et tourna d'abord ses regards vers l'Orient. La divine Providence, qui veille constamment sur les destinées de l'Église, l'avait préparé à sa mission. Il avait visité la Palestine et vu de près les désastres de la Terre Sainte, Jérusalem profanée, le Croissant, signe de la barbarie, dominant à la place de la Croix, les Grecs affaiblis par le schisme, les Musulmans prêts à fondre sur l'Europe. Avant de quitter Saint-Jean-d'Acre, il s'était écrié dans l'excès de sa douleur : « Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que j'oublie ma main droite ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi et ne place ton nom en tête de mes cantiques de réjouissance ! » (Ps. 136.)

Le moment n'était-il pas venu de tenir sa promesse? Et la note d'espérance qui retentissait à ses oreilles, n'était-elle qu'une illusion? Nous avons dit avec intention : la note d'espérance; car, au lendemain des fêtes de son couronnement, le franciscain Jean de Monte-Corvino arrivait de Constantinople, porteur d'une lettre de Michel Paléologue le félicitant de son exaltation au souverain pontificat et le conjurant d'abolir les traces du schisme de Photius. Sans

doute Michel Paléologue était un usurpateur, un prince ambitieux et sans principes, subordonnant tout à ses propres intérêts. Il venait de renverser le faible empire des Latins et de faire crever les yeux à l'héritier légitime de la couronne, Jean Lascaris. Il devait, avant de mourir, tremper dans l'odieux complot des Vêpres Siciliennes (1282). Mais quel que fût en 1272 le mobile secret de sa démarche, il favorisait ouvertement les idées de retour à l'unité catholique.

C'est l'honneur des Papes d'être sincères et de croire à la sincérité d'autrui ; et Grégoire X ne tint pas une attitude différente vis-à-vis de l'empereur. Pour hâter une réconciliation si désirable, il publia, le 1er avril 1272, une encyclique promulguant indic tion d'un concile œcuménique pour le 1er mai 1274. Le concile devait se tenir à Lyon et traiter trois questions principales : l'union des Grecs, la délivrance des Saints-Lieux et la réforme de la discipline ecclé siastique. En même temps, et par une distinction des plus flatteuses, le Pontife invitait spécialement Bonaventure et Thomas d'Aquin à prendre part aux travaux du concile.

Dix ans auparavant, Urbain IV avait chargé saint Bonaventure de désigner lui-même les Franciscains envoyés en ambassade à la cour de Byzance. Grégoire X lui donna le même témoignage de confiance, en spécifiant que les quatre délégués apostoliques seraient tous Frères-Mineurs, « comme étant mieux agréés à la cour impériale ». Les nonces s'embarquèrent sans délai pour Constantinople, sous la con-

duite du Fr. Jérôme d'Ascoli, et s'acquittèrent heureusement de leur message.

Cependant le bruit courait à Rome que le Docteur séraphique serait compris, avec le dominicain Pierre de Tarentaise, dans la prochaine promotion des cardinaux; ce bruit parvint à ses oreilles. Il eut peur que Grégoire X ne renouvelât les instances de Clément IV, s'enfuit précipitamment de Rome, et alla se réfugier d'abord à Pise, où il présida le Chapitre général; puis à Paris, où il commenta l'Hexaméron, de Pâques à la Pentecôte 1273, devant un auditoire d'élite composé de clercs, de bacheliers et de docteurs de l'Université. Mais il eut beau faire, il ne put se soustraire aux honneurs qui le poursuivaient. Le 11 mars de la même année, il recevait un pli de Rome le nommant grand Inquisiteur dans le royaume de Léon, en Espagne; et deux mois après, un autre bref, où Grégoire X lui annonçait qu'il avait décidé de le revêtir de la pourpre et de pourvoir dans sa personne au siège d'Albano. Il avait prévu les refus de l'humilité. « Je vous enjoins, disait-il à la fin du rescrit, de vous conformer aux présentes lettres et de venir près de nous, sans vous permettre ni excuses ni retard. »

Cette fois, l'ordre était formel. Bonaventure obéit, avec la belle simplicité des âmes qui s'ignorent et sont prêtes à tous les sacrifices, sans se douter de ce qu'il peut y avoir d'héroïque dans leur abnégation ou leur dévouement. Il interrompit sur l'heure ses prédications, laissa ses travaux inachevés, dit adieu à son magnifique auditoire, à son couvent tant

affectionné de Paris, à ses Frères qu'il ne devait plus revoir, et se dirigea immédiatement vers Orviéto, rendez-vous assigné par Grégoire X. Long et pénible voyage, agrémenté, au témoignage d'écrivains dignes de foi, par un de ces naïfs et charmants épisodes dont sont émaillées les annales de l'Ordre. Le fait lui-même nous dévoile trop bien l'âme du Docteur séraphique, pour que nous ne le rapportions pas.

Les deux nonces chargés de lui remettre le chapeau de cardinal le trouvèrent lavant la vaisselle à l'ermitage de Mugello, près de Florence. Cet office monacal terminé, il dit à ses Frères : « Je me suis acquitté de mes devoirs de Frère-Mineur; il faut maintenant ployer les épaules sous un autre fardeau. Mais, croyez-moi, les emplois du cloître sont faciles et profitables à notre avancement spirituel, tandis que les dignités et les prélatures sont toujours lourdes à porter et pleines de périls. » Et s'avançant vers les délégués pontificaux, il les reçut avec toutes les marques de respect dues à la haute mission dont ils étaient investis (1).

Grégoire X lui imposa les insignes cardinalices et ne voulut céder à personne l'honneur de lui conférer

1. Barthélemy de Pise, *Conformités*, p. 122; — et Wadding, ann. 1273. — Le souvenir du passage de saint Bonaventure est encore vivant à Mugello. On y entretient soigneusement les rejetons du cornouiller auquel les nonces suspendirent le chapeau cardinalice; et l'on sonne chaque soir ce que l'on appelle les Complies de saint Bonaventure, parce que les Frères, dans leur joie, avaient oublié de réciter les Complies à l'heure habituelle.

la consécration épiscopale. Quel jour? Dans quelle ville? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est que le Pontife partit d'Orviéto dans le courant de juin 1273, et que, le 18, il était à Florence; c'est encore que le nouveau cardinal l'accompagna dans ses excursions, de Florence à Lyon, en passant par Bologne, Modène, Plaisance, Todi, Milan et Turin (1).

Le 21 novembre de la même année, la cité de saint Irénée ouvrait ses portes à l'auguste Pontife et à son cortège.

Des fêtes splendides avaient été organisées pour le recevoir. Pierre de Tarentaise, à la tête de son clergé et des plus notables citoyens de la ville, se porta à sa rencontre assez loin au delà du Rhône. « L'escorte d'honneur était commandée par Imbert de Beaujeu, seigneur de Montpensier, l'un des plus vaillants parmi les croisés de la campagne d'Égypte et de Tunis, qui venait de recevoir l'épée de connetable. Le roi de France (Philippe III) avait, en effet, sur la prière de Pierre de Tarentaise, et en témoignage de leurs excellentes relations, envoyé une troupe de cavalerie chargée de veiller à la sûreté des routes, aux alentours de Lyon. Le brillant chef de cette petite armée et l'élite des chevaliers qui l'accompagnaient, furent présentés au Pape et mirent à son service, au nom du monarque très chrétien, leur bravoure et leur fidèle dévouement. Puis on se dirigea solennellement vers la ville. Après avoir franchi le pont de la Guillotière, on suivit le Bourgchanin,

1. Moroni, *art. Grégoire X.*

la longue rue Mercière, en passant d'abord devant le couvent des Dominicains, construit depuis une cinquantaine d'années; et par le pont de pierre sur la Saône et la rue Saint-Jean on arriva à la primatiale. Tous rendirent grâces à Dieu de la protection qu'il avait accordée à leur voyage, et furent ensuite reconduits, aux acclamations de la foule, dans les demeures que l'archevèque et les bourgeois avaient dignement aménagées pour y accueillir le pape et les prélats de sa cour (1). »

Notre Bienheureux choisit pour son logement, comme un simple religieux, une modeste cellule au couvent de ses Frères les Cordeliers (2). Chose étonnante! Pendant que les autres voyageurs étaient exténués de fatigue, lui semblait inaccessible aux atteintes de la souffrance comme aux intempéries des saisons. La bénédiction de saint François planait visiblement sur lui.

A peine installé, il ne s'appartient plus; il appartient aux pauvres, aux petits, aux déshérités, à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à tous ceux qui réclament son assistance. On ne l'appelle plus que « le saint cardinal ». Il apaise un différend survenu entre les chanoines et les bourgeois de la cité, distribue tantôt aux religieux, tantôt aux fidèles, également avides de l'entendre, le pain de la parole

1. L'*Université catholique*, avril 1898, le Bienheureux Innocent V.

2. Les Frères-Mineurs s'étaient établis à Lyon, vers 1220, sous l'épiscopat de Renaud de Forez, dans un hôtel généreusement cédé par les seigneurs de Grolée. Le couvent dominait la rive droite du Rhône. — V. Fodéré.

divine (1), érige dans la chapelle des Cordeliers la Confrérie des Pénitents blancs (ou du Gonfalon), dans laquelle Henri III entrera plus tard, convoque ses Frères au Chapitre général de Lyon pour les fêtes de la Pentecôte de l'année suivante, et par-dessus tout se tient aux ordres de Grégoire X, qui le charge de préparer et d'élucider, — de concert avec deux autres Franciscains, Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, et Paul Conti, évêque de Tripoli, — toutes les questions relatives à la tenue du concile. Il suffit à tout, et se dépense sans compter, avec un courage que rien n'arrête et une activité que rien ne lasse.

Mais aucun talent, aucune vertu ne peut échapper à la loi de la contradiction. Autour du saint cardinal surgissent les petites jalousies, les mesquines susceptibilités; et un pamphlétaire, sans doute quelqu'ancien partisan de Guillaume de Saint-Amour, lance de mordantes épigrammes contre « les Franciscains qui, oublieux de leur vocation, se hissent au faîte des honneurs (2) ». Ces injures ne troublent point la paix de saint Bonaventure; elles lui fournissent seulement l'occasion de récolter une plus abondante moisson de mérites. Le peuple n'épouse point ces misérables querelles de parti; Dieu encore moins; car il se plaît à faire éclater la vertu de son

1. On a retrouvé la synopse des allocutions qu'il prononça à Saint-Irénée, à Saint-Nicaise, dans les couvents des Dominicains et des Mineurs. — V. le P. Fidèle de Fanna, *Ratio*, p. I, c. II.

2. *... Tractant papalia jura,*
Ordinis immemores, qui tales spernit honores.
(*Chron. des vingt-quatre Généraux.*)

fidèle serviteur et à entourer son front de l'auréole des miracles. Et quel miracle que celui qu'on va lire et que les actes de la canonisation attribuent à cette époque de sa vie!

Une dame de Lyon, du nom de Simonne, noble et pieuse, grande admiratrice du Saint, était dans une extrême affliction : elle venait de mettre au monde un enfant mort-né. « Pourquoi ne pas demander au saint cardinal la résurrection de mon fils? » se dit-elle en elle-même. L'amour maternel a de ces audaces, et ces sublimes audaces obtiennent quelquefois des miracles! Bonaventure se rend chez la noble dame, la console, l'exhorte à mettre sa confiance dans l'infinie bonté de Dieu, fait le signe de la croix sur la tête du petit cadavre, et rend l'enfant ressuscité et plein de vie à sa mère, au milieu de la stupéfaction et de l'allégresse générales (1). N'est-il pas visible que, par cette intervention surnaturelle, le Très-Haut voulait donner plus d'autorité à la parole de celui qui devait être l'oracle du concile œcuménique?

Un douloureux événement, en effet, allait reporter sur lui tout l'effort de la lutte pour la réunion des Grecs. Au mois de janvier 1274, Thomas d'Aquin, appelé à Lyon par la voix du Pontife romain, était terrassé presqu'au point de départ par un mal impitoyable. Obligé de s'arrêter à l'abbaye cistercienne de Fossa-Nuova, près de Terracine, il s'endormait du sommeil des justes, le 7 mars 1274, dans la quarante-neuvième année de son âge. Cette nouvelle

1. *Acta SS.*, 14 juillet.

plongea Bonaventure dans un deuil dont leur étroite amitié nous donne la mesure et qu'augmentait la gravité des événements. Il s'était bercé de l'espérance de revoir l'ami des jeunes années, de jouir de sa présence, de combattre le bon combat à ses côtés. Doux rêves que la mort anéantissait en un clin d'œil, à la veille de l'ouverture du concile! O profondeur impénétrable des desseins de Dieu!

De ces deux astres resplendissants, l'un venait de disparaître à l'horizon; l'autre allait y rester juste le temps nécessaire pour être la lumière de l'Église militante et l'honneur de l'assemblée conciliaire.

CHAPITRE XXIV

SAINT BONAVENTURE AU CONCILE DE LYON

(1274)

Le 7 mai 1274, la primatiale Saint-Jean, resplendissante de jeunesse, avec ses blanches colonnes, ses verrières et ses trois nefs ogivales, encore inachevées, offrait un spectacle qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle ne reverra peut-être jamais. Dans son enceinte se pressait la plus vénérable et la plus majestueuse des assemblées : quinze cardinaux, les patriarches latins de Constantinople et d'Antioche, cinq cents évêques, archevêques et primats, soixante abbés mitrés, mille prélats inférieurs, les ambassadeurs des souverains de France, d'Allemagne, d'Angleterre et de Sicile, ainsi que les grands-maîtres des Templiers et des Hospitaliers. Grégoire X présidait, assis sur un trône, mitre en tête, ayant auprès de lui Jacques Ier, roi d'Aragon, et à sa droite saint Bonaventure, les cardinaux évêques et Adhémar de Roussillon, successeur de Pierre de Tarentaise sur le siège de Lyon.

Après le chant du *Veni Creator*, Grégoire X prit la parole et laissa parler son cœur, en expliquant ce passage de saint Luc : « J'ai désiré ardemment manger cette pâque avec vous. » Il exposa les motifs qui

l'avaient déterminé à convoquer le concile, fit part des espérances que lui promettait l'avenir, puis indiqua la seconde session pour le 18 mai.

Le concile était ouvert. Inauguré le 7 mai, clôturé le 17 juillet, il compta en tout six sessions solennelles, où furent débattus les intérêts les plus vitaux de la chrétienté. C'est le grand événement du XIIIe siècle; il clôt la série des croisades, et termine la brillante période d'histoire qu'illumine la figure de saint Louis. Nous n'en relaterons point les incidents, ce qui serait fastidieux pour le lecteur; mais, d'autre part, nous ne pouvons nous dispenser de signaler au moins trois faits plus mémorables, auxquels le saint cardinal prit une part plus active. On devinera le reste; car, au témoignage de Sixte-Quint, Bonaventure fut vraiment l'âme de l'assemblée conciliaire. C'est à lui que Grégoire avait, dès le principe, confié la direction des travaux; c'est lui qui présidait toutes les réunions préparatoires; c'est sur lui que reposaient toutes les espérances, pour la prompte et complète réussite des négociations pendantes, au sujet de la Terre Sainte, de l'union des Grecs et de la réforme de la discipline ecclésiastique.

Le premier fait est la réunion du Chapitre de l'Ordre. Le 20 mai, au milieu des fêtes de la Pentecôte, notre Bienheureux se démet de sa charge de Ministre Général; et Jérôme d'Ascoli, que nous avons vu partir, l'année précédente, pour Constantinople, est appelé, quoique absent, à lui succéder dans le gouvernement de la famille franciscaine.

Le second fait se produisit à propos des réformes

à introduire dans la discipline ecclésiastique. Elles roulaient principalement sur la réglementation des conclaves et *l'exemption des religieux.* Ce dernier point souleva une véritable tempête de la part de quelques évêques qui, après s'être permis de protester contre ce privilège et même de l'annuler par des lois restrictives, profitaient du concile pour déposer leurs doléances aux pieds du trône pontifical. Le Pape n'était nullement disposé à céder à des exigences mal fondées, et à retirer aux Ordres mendiants les franchises libéralement octroyées par ses prédécesseurs ; mais, désireux de rétablir la paix, il estima que le meilleur moyen de calmer l'orage était de s'adresser aux deux partis et de demander aux évêques la reconnaissance du droit canonique, et aux religieux certaines concessions qui témoigneraient de leur désintéressement personnel et de leur dévouement aux intérêts de l'Église. Les circonstances étaient favorables : Dominicains et Franciscains tenaient alors leur Chapitre général.

Les deux cardinaux créés parmi les Ordres mendiants, Pierre de Tarentaise et Bonaventure, se trouvaient naturellement désignés pour servir d'intermédiaires entre les religieux attaqués et leurs adversaires. L'un et l'autre réussirent pleinement et firent adopter, de part et d'autre, certaines règles de jurisprudence pratique, qui, sans fléchir sur le droit, satisfirent les opposants, et furent plus tard sanctionnées par le concile de Trente (1).

1. L'*Université catholique*, avril 1898.

Le troisième fait, celui qui domine tout, c'est la réconciliation de l'Église d'Orient. Vers la fin du mois de mai, Bonaventure recevait du Fr. Jérôme d'Ascoli une missive qui lui annonçait l'heureuse issue de ses démarches et la prochaine arrivée des ambassadeurs grecs. Prévenu immédiatement, Grégoire X fut transporté de joie. Il convoqua sur-le-champ les évêques en session extraordinaire, et chargea le saint cardinal de prendre la parole. Bonaventure fut rarement mieux inspiré. Un frisson courut dans l'auditoire, lorsqu'il jeta à tous les échos de la primatiale, d'une voix vibrante d'émotion, cette apostrophe du prophète Baruch, si bien appropriée aux circonstances : « Lève-toi, Jérusalem ! Tiens-toi sur la hauteur; regarde vers l'Orient, et rassemble tes enfants, de l'Orient à l'Occident. » Il parla de la mission de l'Église, des deuils et des tristesses du passé, des joies qu'il voyait poindre à l'horizon, avec une conviction et une chaleur qui électrisèrent l'auditoire.

On attendait avec impatience l'arrivée des Grecs. On n'était pas sans crainte : tant de fois ils avaient déçu les espérances de la Papauté ! Enfin le 24 juin, on signalait leur présence sous les murs de Lyon. C'étaient les plus hauts personnages du Levant : Germain, patriarche démissionnaire de Constantinople; Théophane, métropolitain de Nicée; Georges Acropolite, grand-chancelier de l'empire, avec une suite considérable. Les Pères du concile allèrent au-devant d'eux, et les conduisirent en grande pompe jusqu'au palais du Souverain Pontife. Celui-ci, debout, entouré des cardinaux et d'une couronne de prélats, les ac-

cueillit avec bienveillance et leur donna le baiser de paix. Ils lui remirent, avec leurs lettres de créance, l'épître confidentielle de Michel Paléologue et celle des évêques d'Orient.

Primauté du Pape, insertion de son nom dans les prières liturgiques, droit d'appel au Saint-Siège, procession du Saint-Esprit, sur tous ces points de dogme ou de discipline controversés, le prince formulait, dans les termes les plus explicites, sa soumission « à l'Église romaine, établie par le Sauveur lui-même, et sa pleine adhésion à la foi perpétuellement enseignée et inviolablement gardée par les successeurs de Pierre ».

Même langage chez les évêques de l'empire. Ils aspiraient à l'union, mais ne dissimulaient pas l'insuccès des efforts de Michel Paléologue près du patriarche de Constantinople, sectaire des plus perfides et partisan obstiné du photianisme.

La lecture de ces pièces diplomatiques impressionna vivement Grégoire X. Il ne restait plus qu'à élucider les points controversés et qu'à régler le cérémonial de l'abjuration. Le « saint cardinal » fut chargé de ce soin. Il s'en acquitta avec tant de science, que la lumière se fit vite dans l'esprit des Grecs, et tant de courtoisie, qu'ils le nommèrent Eutychius, le Gracieux.

Le 29 juin, fête de saint Pierre et saint Paul, tout était prêt. Ce fut la journée décisive du concile, une journée inoubliable! Grégoire X officiait pontificalement dans l'église métropolitaine, en présence des Grecs et des Latins. L'épître et l'évangile furent lus

dans les deux langues. Puis Bonaventure monta en chaire. Son visage était d'une pâleur extrême. Déjà il ressentait les premières atteintes du mal qui devait l'emporter si peu de jours après. Mais il savait que nos forces sont le seul bien dont nous ayons le droit d'être prodigues, surtout quand nous les dépensons au service de la justice, de la vérité et de la liberté des âmes. Et c'étaient toutes ces causes à la fois qui appelaient un défenseur. Il n'hésita pas. Dominant le mal qui l'étreignait, il exalta les impérissables grandeurs de l'Église romaine, « immuable dans sa doctrine, indestructible dans sa hiérarchie, mère et maîtresse de toutes les Églises, source d'où découlent l'autorité et la juridiction pour se répandre dans tous les membres de l'épiscopat (1) ». Il exalta aussi ses beautés, ses joies, les heureuses conséquences de l'union, l'Orient et l'Occident se donnant la main pour repousser les doctrines et les hordes de l'islamisme, et désormais, dans tout l'univers, un seul *Credo*, un seul troupeau, un seul pasteur.

Dans cette improvisation, l'orateur, d'ordinaire si éloquent, inspiré par les circonstances, s'était pour ainsi dire montré supérieur à lui-même. Jamais sa voix n'avait été plus pénétrante, ses accents plus chaleureux, ses pensées plus brillantes. C'était l'astre projetant ses derniers reflets, semblable au soleil qui, avant de disparaître à l'horizon, rougit de feux plus étincelants les dernières cimes des montagnes. Peut-être en avait-il le pressentiment! Mais la noble assis-

1. Bonav., *De perf. evangel.*, q. IV.

tance, qui se pressait autour de sa chaire, était loin de se douter du malheur qui la menaçait. Elle avait subi la magie de son langage; quand il descendit de l'ambon, elle était hors d'elle-même, toute aux joies du moment, et ce fut au milieu d'un enthousiasme indescriptible que les solennelles affirmations du *Credo*, répétées par cinq mille voix, retentirent sous les voûtes de la primatiale. Le patriarche Germain entonna ensuite le même symbole en grec, et le chanta lentement, pieusement, aidé par les prélats de sa nation et par deux religieux dont l'un était Dominicain et l'autre Franciscain. Trois fois, pour mieux accentuer leur retour à l'unité catholique, ils répétèrent l'article relatif à l'Esprit-Saint : *Qui procède du Père et du Fils.*

C'est en souvenir de ce glorieux événement qu'on posa les deux croix qui décorent, depuis lors, le maître-autel de la primatiale.

La question de la réunion des Grecs touchait à son dénouement.

CHAPITRE XXV

L'UNION DES GRECS

Il était juste que la cérémonie de l'abjuration des Grecs fût publique, afin de réparer le scandale de la révolte de Photius et d'extirper jusque dans sa racine l'arbre empoisonné du schisme. Elle eut lieu à la quatrième session le 6 juillet, dans la basilique de Saint-Jean. Georges Acropolite, le grand chancelier de l'empire, prononça, au nom de son maître, le serment qu'on va lire : « J'abjure le schisme pour mon maître et pour moi. Je crois de cœur et professe de bouche la foi catholique, orthodoxe et romaine ; je promets de la suivre toujours, sans m'en écarter jamais. Je reconnais la primauté de Rome et l'obéissance qui lui est due. Je confirme le tout par mon serment, sur l'âme de mon seigneur et sur la mienne (1). »

La réconciliation des Grecs était un fait accompli : l'Église d'Orient et l'Église d'Occident venaient de se donner le baiser de paix. Grégoire X entonna le *Te Deum* en action de grâces. Sa voix était étouffée par les sanglots : tant il était ému ! Non moins heureux

1. L'*Université catholique*, n° du 15 novembre 1893.

était le « saint cardinal », présent à cette cérémonie, malgré son état de souffrance et l'aggravation soudaine de ses douleurs. Cette journée était le couronnement de ses efforts, une première récompense accordée par le Ciel à l'héroïsme d'un zèle persévérant et toujours pur dans ses motifs.

Dans l'enceinte du temple sacré, l'émotion était contenue par la sainteté même du lieu. Mais au dehors, dans les rues et sur les places publiques, la joie fit explosion et se traduisit sous les formes les plus bruyantes. Ce n'était plus seulement de l'enthousiasme; c'était de la jubilation; c'était l'ivresse du délire.

Un autre événement, qui est comme la clôture du concile, mit le comble à l'allégresse publique. C'était la conversion et le baptême de trois Tartares envoyés par le kan Abaga pour faire alliance avec le Pape et les princes chrétiens contre les Musulmans. Ainsi le présent était à la joie, et l'avenir à l'espérance. Hélas! cette joie ne devait pas durer longtemps, et ces espérances allaient s'évanouir comme un rêve, par suite de l'inconstance des Grecs! Le patriarche Joseph et le clergé de Byzance ameutèrent le peuple contre l'Église romaine; Michel Paléologue, malgré sa bonne volonté, fut impuissant à réprimer la révolte. Andronic, son fils et son successeur, renia le serment de l'union, persécuta les catholiques, et porta la fureur jusqu'à flétrir la mémoire de son père et à lui refuser les honneurs de la sépulture (1). Il détruisit ainsi en

1. Longueval, *Hist. de l'Egl. gallicane*, t. XVI, p. 57.

quelques mois l'œuvre de la réunion, si péniblement élaborée par saint Bonaventure.

L'œuvre fut reprise au concile de Florence (1439), toujours avec le même insuccès. Depuis, les révolutions ont succédé aux révolutions et bouleversé la face de l'Europe; et les Grecs demeurent invariablement enlacés dans les liens du schisme de Photius, sans qu'on puisse prévoir quel sera le nouveau Constantin ou le nouveau Chrysostome, le glaive ou la *Bouche d'or*, capable de rompre des chaînes tant de fois séculaires.

A quoi attribuer une pareille opiniâtreté, une pareille obstination dans l'erreur? N'y voir qu'une question d'antipathies de race, de préjugés habilement entretenus, d'orgueil national, serait se méprendre, à notre avis, et trop s'arrêter à des causes secondaires; il y en a d'autres. Nous avons étudié l'Orient pendant la guerre gréco-turque (1897), et nous avons constaté de nos propres yeux qu'il y a trois autres plaies plus profondes, invétérées, humainement inguérissables, qui empêchent le retour à l'unité catholique, c'est-à-dire le retour à la vie. Ces trois plaies sont : *la vénalité des consciences*, *l'ignorance des popes* et *l'oppression du laïcisme*.

« Ici, écrivions-nous de Constantinople aux *Annales Franciscaines*, ici tout se vend à prix d'or, les charges et les consciences, les ordres sacrés et les sacrements. Les dignités ecclésiastiques sont à l'encan, et le « patriarche œcuménique » de Byzance lui-même n'échappe pas à une loi qu'il est le premier à condamner. Il n'obtient le firman de la Sublime-Porte qu'après

lui avoir versé une forte somme d'argent (1). On devine les intrigues, les bassesses, les perfidies que recouvre une pareille simonie.

« Une autre plaie de l'Église orthodoxe, c'est l'ignorance des popes, et par suite l'ignorance des ouailles confiées à leur sollicitude. Sans éducation ni préparation intellectuelle (ce qui les expose souvent au mépris public), absorbés par les soucis matériels et par la nécessité où ils se trouvent de songer à l'avenir de leur progéniture, ils ne savent rien, n'étudient jamais et sont incapables d'expliquer le Symbole. Tout ce que nous pourrions dire ici sera toujours au-dessous de la réalité; et la réalité est des plus attristantes! L'un de ces popes disait à ses paroissiens : « Ce n'est pas à nous d'aller à l'Église latine; « c'est à elle de revenir à nous. Et puis, quelle réconciliation est possible avec les Latins? Ils adorent « trois Dieux! » Un autre : « Ce sont des infidèles, « puisqu'ils n'ont pas le baptême d'immersion, *seul* « *valide!* » Un troisième : « Ils ont déclaré leur pape « *impeccable*; ils en ont fait une idole! » Où trouver, dans cette absence complète d'instruction religieuse, la recherche loyale et sincère de la vérité?

« Le pis est qu'évêques et popes ne sont pas libres. Ils ont les mains liées par une institution laïque, par les Éphores, sorte de trésoriers ou fabriciens exer-

1. L'élection du « Patriarche œcuménique » se fait à trois degrés. L'élément laïque y prédomine, et le choix de l'élu est soumis à la ratification du Sultan, qui accorde ou refuse à son gré le bérat d'investiture. — Voir les *Etudes* des Pères Jésuites, l'*Eglise de Constantinople*, juillet 1898.

çant une suprématie dont nous cherchons en vain l'origine et le fondement dans l'Évangile. Ce sont les Éphores qui choisissent les candidats ecclésiastiques, dictent aux évêques le sens de leurs circulaires, provoquent les émeutes et commandent au clergé. La plupart sont plus ou moins teints de protestantisme et de libre-pensée; mais ils n'en sont pas moins les chefs occultes du culte orthodoxe, et quand même un patriarche serait disposé à céder aux pressants appels du Pontife romain, nous sommes persuadé qu'il ne serait pas suivi par son peuple et qu'il aurait contre lui les Éphores et tous les esprits mercantiles, plus sensibles à la vue d'une pièce d'or qu'au cri de la conscience. Le laïcisme, son intrusion, ses empiétements, sa puissance, voilà la grande plaie de l'Église grecque, le chancre de l'Orient, l'obstacle permanent qui a fait avorter tous les essais de conciliation, depuis le concile œcuménique de Lyon jusqu'à l'encyclique de Léon XIII. Nous ne craignons pas de l'affirmer, preuves en mains, si les clercs et le peuple sont plus que jamais, en ce moment, opposés à la tentative d'union sortie du cœur du Souverain Pontife, c'est encore au parti des Éphores qu'il faut attribuer cette recrudescence d'hostilités.

« Grand Dieu! Quel contraste entre les richesses de la nature et les tristesses morales qui vous enveloppent de toutes parts! Le cœur se serre quand on parcourt Stamboul, aux rues étroites et sales, et qu'on voit Sainte-Sophie profanée, le Phanar aux mains d'évêques révoltés, les maisons ensanglantées par les *Vêpres arméniennes*, les Hellènes expulsés

de l'empire et traités comme un vil troupeau, et là-haut le Turc, toujours le même, indolent et fanatique, campé en conquérant d'un jour sur les rives du Bosphore, à côté de ruines qu'il ne songe pas à relever, au milieu de peuplades diverses qu'il ne cherche pas à s'assimiler. En face d'un spectacle si navrant, on serait tenté de maudire plutôt que de bénir, si l'on ne se rappelait qu'il y a une Providence qui gouverne le monde et fait tout converger vers une fin digne de la Sagesse éternelle.

« Oui, le Turc a sa place ici; il est, pour un temps, le fléau de la Grèce apostate et le vengeur des droits de Dieu.

« Au concile de Florence, le Saint-Siège pressait les Grecs de rentrer dans le bercail de l'unité catholique, et les Grecs répondaient avec dédain : « Non! Plutôt « le turban que la tiare! » Et moins de quinze ans après, Mahomet II entrait en vainqueur dans la ville de Constantin.

« Il y a deux ans, Léon XIII, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, adressait à nos frères séparés un pressant et suprême appel; et à ces miséricordieuses avances, le patriarche Anthime, au nom de ses collègues et de son peuple, ne répondait que par l'injure et l'outrage. Plus hardi que Photius, plus insolent que Michel Cérulaire, il traitait les délégués du Pape de *loups ravisseurs*, déclarait l'Église romaine *schismatique* et la sommait de revenir à l'antique unité, c'est-à-dire à l'Église des sept conciles! Et voici qu'à l'heure où nous traçons ces lignes, Larissa est prise par les Turcs, le panhellénisme

écrasé, le photianisme vaincu. Comment ne pas voir dans ces événements la réponse du Très-Haut vengeant l'honneur de son Église (1)? »

Cette pensée n'est pas de nous; elle est de saint Bonaventure, qui répondait, il y a six siècles, aux sophismes des Grecs : « Non, le Pape n'est pas une idole, mais le chef suprême de la hiérarchie ecclésiastique! Non, la Papauté n'est pas de création humaine, mais une institution fondée par le Sauveur lui-même, quand il a dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas!* C'est grâce à cette unité que l'Église a résisté, et résistera jusqu'à la fin des temps, à tous les assauts de l'erreur. En brisant cette unité, vous vous condamnez à l'anarchie religieuse, à l'asservissement national, à tous les aveuglements de l'orgueil (2). »

On dirait les surnaturelles visions d'un prophète. Mais non! Le Docteur séraphique parle ici en philosophe; il ne fait que rappeler aux partisans de Photius cette sévère leçon de l'histoire : c'est que la révolte entraîne après soi le châtiment. Pour lui, il ne verra ni l'apostasie ni le châtiment; Dieu lui épargnera cette douleur. Il sera moissonné par la mort au milieu des triomphes de l'Église, comme le soldat qui tombe sur la brèche, au moment où la victoire semble sourire à son drapeau.

1. *Annales Franciscaines*, Paris, année 1897.
2. *De perfectione evang.*, éd. Quaracchi, t. V, p. 195.

CHAPITRE XXVI

MORT ET GLORIFICATION

Le monde est un vaste champ de bataille où chaque homme a sa place déterminée, son rôle, sa mission, sa responsabilité personnelle. Honte et malheur aux déserteurs du devoir! Honneur, au contraire, à ceux qui, parvenus au bout de leur carrière, peuvent se dire que leur vie n'a pas été inutile et qu'ils ont fidèlement accompli leur tâche!

C'est le témoignage que pouvait se rendre l'héroïque Franciscain dont nous écrivons l'histoire. La Providence l'avait appelé, et il avait répondu; elle lui avait confié deux œuvres dont personne ne sera tenté de nier l'importance : le gouvernement de l'Ordre des Mineurs et la réunion des Grecs. Il s'était dévoué à l'une et à l'autre, avec un succès inégal, mais toujours avec le même courage. Sa tâche était achevée, et l'heure des récompenses allait sonner pour lui, d'une façon providentielle comme sa mission.

Le lendemain de l'abjuration des Grecs, en effet, — 7 juillet, — épuisé par les veilles et les fatigues, il s'affaissa, et sans rien perdre de sa lucidité d'esprit, il fut bientôt réduit à un état de faiblesse ex-

trême. C'était le prélude d'une catastrophe imminente. La nouvelle s'en répandit, avec la rapidité d'une traînée de poudre, sur les deux rives du Rhône, et y sema la consternation : tant le saint cardinal était vénéré! Tant il était aimé! Grégoire X vint en personne visiter le malade dans son étroite cellule, et daigna, pour lui témoigner son affection paternelle, lui administrer lui-même l'extrême-onction.

Une consolation manquait au Saint, par suite de ses vomissements continuels : celle de recevoir le saint Viatique. Désolé, il demande à contempler au moins de ses yeux la divine Eucharistie; il veut adorer une dernière fois le Verbe anéanti et voilé sous l'Hostie; il veut lui faire hommage de son dernier souffle et des derniers battements de son cœur. On condescend à ses désirs; et voici que l'Hostie s'échappe des mains du prêtre, et pénètre à travers la poitrine du moribond, en y laissant l'empreinte de son passage, pendant qu'elle verse dans son cœur des torrents de délices. Ivre d'amour et de bonheur, il éclate en cris de reconnaissance, en soupirs enflammés. Puis son âme brise sans effort les liens de son enveloppe mortelle, et va continuer là-haut, parmi les splendeurs de la patrie, le cantique d'adoration commencé ici-bas, dans les douleurs de l'exil (1).

C'était un dimanche, le 15 juillet, aux premières

1. Wadding, ann. 1274. — Tous les annalistes franciscains racontent ce fait, avec certaines divergences de détail qui n'en infirment pas la vérité. C'est à tort que les Bollandistes le rejettent, et nous maintenons contre eux ce principe de critique, « qu'il faut garder les traditions antiques et vénérables, quand on n'a pas de preuves sérieuses à y opposer ».

lueurs de l'aube, deux jours avant la clôture du concile. Ainsi s'éteignait, en un suprême élan d'amour, dans la cinquante-troisième année de son âge, au milieu des triomphes de l'Église, qui étaient aussi les siens, ce beau génie qui avait été l'oracle des Grecs et des Latins, des Universités et des conciles : « homme d'une science éminente et d'une sainteté plus éminente encore; célèbre par son éloquence, doux, affable, miséricordieux, plein de mérites et de vertus, chéri de Dieu et des hommes (1). »

Sa mort laissa un vide immense, et l'on comprit alors toute la place qu'il tenait dans le monde. « Qui nous rendra notre père? » soupiraient en sanglotant ses frères les Cordeliers. — « Le grand athlète de la foi n'est plus! La colonne de l'Église est tombée! » répétaient tristement les Grecs et les Latins. Le peuple faisait écho à la douleur commune. Les envieux, les esprits jaloux, les partisans attardés de Guillaume de Saint-Amour, voix peu nombreuses du reste, se taisaient devant la majesté de la mort, tandis que les miséreux consolés, les malades guéris, les schismatiques rentrés dans le giron de l'Église, commençaient à publier à haute voix les bienfaits et les faveurs surnaturelles dont ils avaient été l'objet.

Après les larmes données à l'amitié, il fallut songer aux funérailles du prince de l'Église et du Saint. Elles eurent lieu, selon l'usage de ces temps, le soir

1. Expressions d'un contemporain, du rédacteur des actes du second concile de Lyon. — Voir Labbe, coll. concil., t. II, p. 960.

même du décès, dans la chapelle des Cordeliers, avec une magnificence inexprimable (1). Jamais souverain n'eut, autour de son cercueil, un pareil cortège, de pareils honneurs. Là se pressait tout ce qu'il y avait de plus illustre dans l'univers, le Pontife romain, le roi d'Aragon, les ambassadeurs des princes chrétiens, l'épiscopat de l'Orient et de l'Occident, la magistrature et le peuple de Lyon. Sauf le voile de tristesse répandu sur tous les visages, on eût dit un cortège triomphal, et non une pompe funèbre.

Pierre de Tarentaise, cardinal évêque d'Ostie, célébra la messe et prononça l'oraison funèbre du défunt. Son début fut saisissant. « Je te pleure, ô Jonathas, mon frère! » s'écria-t-il, en appliquant à Bonaventure le cri de David apprenant la mort du fils de Saül. Son allocution fut celle d'un frère pleurant un frère aîné. Il retraça à grands traits sa vie et ses œuvres, la guérison miraculeuse de l'enfant, la science du docteur, l'activité du Ministre Général, l'héroïque dévouement du prince de l'Église. Ce Saint, clercs et fidèles l'avaient vu; ils avaient subi l'irrésistible fascination de sa douceur. Ce thaumaturge, ils l'avaient invoqué aux heures de détresse. Ce puissant orateur, ils l'avaient applaudi. « Jamais pareille lumière se lèvera-t-elle dans l'Église? » Lorsque le prédicateur en vint à raconter les derniers moments du Bienheureux, les sanglots de l'assistance lui prouvèrent qu'il

1. Fodéré, *Hist. de la Prov. de s. Bon.* — Au témoignage de ce chroniqueur, une inscription latine, gravée au seuil de la cellule du Bienheureux, rappelait tous ces grands souvenirs. — V. *Gaspard de Monte-Santo*, p. 180.

avait su toucher les fibres les plus délicates du cœur humain (1).

La dépouille mortelle fut déposée dans le sanctuaire des Cordeliers, à quelques pas de l'autel.

Le lendemain, 16 juillet, le concile tenait sa cinquième session. Après la promulgation de la « constitution des conclaves », constitution à laquelle notre Bienheureux n'avait pu demeurer étranger, Grégoire X ne put se défendre d'exprimer publiquement la douleur qui l'oppressait. « La colonne de la chrétienté est tombée ! s'écria-t-il. Et moi, je perds en Bonaventure un conseiller fidèle, un auxiliaire dévoué, un trésor inappréciable. » Et il y avait des larmes dans sa voix. L'éloge du Saint ne pouvait être plus sincère ni tomber de lèvres plus augustes. A la fin de son allocution, et par une exception unique dans les fastes ecclésiastiques, le Pontife enjoignit à tous les évêques et à tous les prêtres du concile de dire une messe pour le repos de l'âme du vaillant athlète de la foi (2). C'était associer à son deuil et à sa douleur la catholicité tout entière, qui spontanément, du reste, fit écho à sa parole.

Dans ce concert unanime de regrets mêlés d'éloges, l'Ordre de Saint-Dominique se distingua entre tous. Il s'était déjà exprimé, en face du cercueil du Bienheureux, par la bouche de Pierre de Tarentaise ; c'était un premier hommage rendu à la mémoire du Saint. Mais au tribut des louanges, les Frères-Prêcheurs voulurent joindre celui des prières ; et pour

1. *Obitus s. Bonav.* Mensink, t. XI ; — Wadding, ann. 1274.
2. Labbe, loc. cit.

resserrer les nœuds du pacte d'alliance qui unissait les deux familles dominicaine et franciscaine, ils formulèrent au Chapitre général de Bologne (1275), une ordonnance qui demeure comme un témoignage historique de leur reconnaissance envers l'illustre défunt. Lisons-la, elle est éloquente dans son laconisme. « Tous les prêtres de l'Ordre célébreront une messe pour le vénérable Père et seigneur Bonaventure (1). »

Les Pères du concile et les Dominicains pleuraient un ami, les Frères-Mineurs pleuraient un père, et la douleur filiale est un de ces sentiments que le cœur comprend, mais que la plume ne décrit pas. Disons seulement qu'à cette occasion, François de Fabriano, le secrétaire du vénérable défunt, composa une élégie en vers syllabiques, qui a pour le moins le mérite de refléter la profonde affliction de l'Ordre. Écoutons quelques-uns de ses accents.

O famille des Mineurs, gémis, lamente-toi,
Donne un libre cours à tes larmes !
Tu as perdu ton premier pasteur.
Et quel docteur ! quel père !...
O zélateur de la justice,
O protecteur de la pauvreté,
O docteur de la vérité,

Que tout rang, que tout âge te pleure !
Et maintenant du haut des cieux,
Protège ta famille religieuse,
Toi qui fus ici-bas son modèle (2).

1. *Cap. gen. Ord. Præd.*
2. *Gaspard de Monte-Santo*, p. 181.

Déjà, au milieu de leurs lamentations, les Mineurs invoquaient Bonaventure comme un saint. C'était un acte de piété filiale. Mais il n'appartient qu'à Dieu de glorifier ses élus, de poser là-haut sur leur front le diadème de l'éternelle royauté, et de laisser éclater ici-bas quelques reflets de la beauté de leur visage ou de la puissance dont il les a investis. Quand il lui plaît, il fait refleurir leurs cendres ; il communique à tout ce qu'ils ont touché une vertu spéciale, et imprime sa signature au bas de leurs œuvres. Le miracle est sa signature authentique. Elle est digne de lui, efficace, populaire, lisible pour tous, ignorants ou savants, sans que ni la science humaine ni les prestiges des esprits de ténèbres puissent la contrefaire. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque le miracle est une démonstration en même temps qu'un bienfait, et que Dieu l'opère dans un double but, selon saint Thomas d'Aquin : « tantôt pour confirmer une doctrine, tantôt pour faire resplendir la sainteté de ses serviteurs. »

Ce témoignage divin ne manque pas au Docteur séraphique. De bonne heure, son tombeau devient un centre de pèlerinage et un foyer d'action surnaturelle. Toutes les infirmités s'y donnent rendez-vous et s'en retournent consolées. Ici c'est un paralytique, là un pauvre lépreux qu'on fuit avec horreur ; ailleurs, une jeune fille atteinte du mal des ardents. Bientôt la dévotion à saint Bonaventure se répand au loin. Les prisonniers lui demandent leur liberté, les aveugles la vue, les mères une heureuse délivrance ; et le Bienheureux répond à leur confiance « par toutes sortes

de bienfaits (1) », empreints de cette soudaineté qui est le cachet de l'intervention divine.

Parmi les miraculés, citons un nom historique, Charles d'Orléans, père de Louis XII. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (25 octobre 1425), il est atteint, dans son cachot, de fièvres et de rhumatismes aigus qui résistent à tous les efforts de la médecine. Dans sa détresse, il se tourne vers le ciel et invoque Bonaventure. Une guérison subite et radicale est le prix de sa confiance. Aussi, dès qu'il a recouvré la liberté, s'empresse-t-il d'accourir à Lyon, pour remercier publiquement son céleste bienfaiteur (2).

Nous avons parcouru le registre des phénomènes surnaturels attribués à l'intercession de notre Bienheureux. Ce que nous y relevons de particulier, c'est le rang d'honneur qu'y occupe la ville de Lyon. La plupart des noms, les Dussolier, les Morget, les Davégnier, sont des noms lyonnais. Les plus beaux miracles sont pour cette grande cité. Nous remarquons, entre autres, celui de 1628. En cette année, la peste se déclare et entame les quartiers les plus populeux. Alors, les habitants, effrayés, ont recours au céleste patron qui les a tant de fois protégés. On porte ses reliques en procession, et bientôt le fléau disparaît, comme repoussé par un bras invisible (3).

Ainsi se continue, surnaturalisé et perfectionné après la mort, le doux commerce d'affection ou de vénération qui a commencé pendant la vie. Les

1. Bulles de Sixte IV et Sixte V.
2. Mézerai, *Hist. de France*, t. Ier.
3. *Histoire abrégée*, l. III, c. VIII.

Lyonnais ont vu le Saint, ils l'ont entendu, ils l'ont aimé; mourant, il a béni leur ville. C'est assez; il a droit de cité chez eux : ils veilleront sur ses ossements et garderont fidèlement sa mémoire. Et lui, du haut du ciel, se souviendra de la grande cité qui lui a donné l'hospitalité et qui a reçu son dernier soupir. Il aura des prédilections pour elle, et ses mains seront toujours pleines de bénédictions. Admirable échange qui se perpétuera à travers les âges, enrichissant la terre, sans appauvrir le ciel!

Mais, chose étrange! En dépit de la dévotion des peuples et de l'intervention directe de la Providence, la gloire du Docteur séraphique reste voilée pendant près de deux siècles! Et tandis que les restes des François d'Assise, des Antoine de Padoue, des Thomas d'Aquin, placés sur les autels, sont entourés de fleurs, de lumières et de toutes les marques de la vénération publique, ceux de Bonaventure gisent toujours sans honneurs dans la poussière du tombeau! L'Église romaine oublie-t-elle donc les services de celui qui a été le conseiller des papes et l'âme d'un concile œcuménique? Ou néglige-t-elle de prendre en considération les faveurs surnaturelles qui lui sont attribuées? Nullement. Mais elle a ses lenteurs voulues : elle attend que le ciel lui fasse signe de parler. Ce signe va lui être donné.

CHAPITRE XXVII

CANONISATION DU SAINT

Vers le milieu du XIVe siècle, l'église des Cordeliers tombait en ruines. D'ailleurs, elle était étroite et basse, et ne suffisait pas à contenir les flots de pèlerins qu'attirait le tombeau du saint cardinal. Les religieux, persuadés que tôt ou tard le Docteur séraphique serait élevé sur les autels, résolurent de construire en son honneur un temple plus grandiose, mieux en harmonie avec la splendeur de ses mérites comme avec la dévotion des fidèles, et qui lui serait dédié, dès que le Saint-Siège aurait prononcé le jugement attendu. Leur projet fut accueilli avec enthousiasme par la population. Les seigneurs de Grolée, insignes bienfaiteurs du monastère, se mirent à la tête du mouvement. Les comtes et les bourgeois de Lyon apportèrent leur or, les pauvres leur obole; et le prince de Savoie lui-même envoya une riche offrande. Au bout de trois ans, le nouveau sanctuaire, bel édifice ogival à trois nefs, dressait sa tourelle dans les airs; et au mois de septembre 1328, il était solennellement consacré par Pierre de Savoie,

archevêque de Lyon, qui le plaçait sous le vocable de saint François (1).

L'écrin réclamait son joyau, les restes de Bonaventure; et quoique la cause de la canonisation fût toujours pendante, on fixa au 14 mars 1434 la cérémonie de la translation. C'était l'heure choisie de Dieu pour attester, à la face de toute la ville, la sainteté du vaillant défenseur de la foi. Voici, en effet, l'émouvant spectacle qui s'offrit aux regards, à l'ouverture du tombeau. Les ossements étaient ou desséchés ou réduits en poussière; seule la tête était intacte, fraîche et vermeille, majestueuse et sereine, comme au jour où, cent soixante ans auparavant, le Bienheureux s'était endormi dans la paix du Seigneur. Le Ciel avait préservé des atteintes de la corruption cette tête qui avait toujours été le siège de saintes pensées, ces lèvres qui avaient modulé tant de suaves cantiques, cette langue qui n'avait jamais servi qu'à louer et bénir le Créateur (2). C'étaient les merveilles de Padoue renouvelées sur un autre terrain, un prodige manifeste, indéniable et de bon augure; car tous les assistants comprirent que ce n'était pas sans un dessein spécial que le Très-Haut avait ainsi dérogé aux lois ordinaires de la nature.

Le bruit de cette découverte se répandit vite d'un bout à l'autre de l'Europe, et y excita une noble ému-

1. *Hist. abrégée de S. Bonav.*, p. 119.

2. *Acta canoniz.* Cf. Wadding, Fodéré, Boule, etc. — Quelques auteurs modernes parlent également de la conservation miraculeuse du cœur; nous ne voyons pas sur quels documents s'appuie cette opinion.

lation entre les peuples et les souverains, pour solliciter la canonisation du serviteur de Dieu. On s'aperçut alors que la dévotion à saint Bonaventure n'était point particulière à Bagnoréa, à Lyon et aux cloîtres franciscains. Louis XI, roi de France, Frédéric III, empereur d'Allemagne, les rois de Sicile et de Hongrie, le doge de Venise, le duc de Milan, Florence, Sienne et Pérouse, envoyaient leur supplique au Saint-Siège en même temps que Bagnoréa, Lyon et le Général de l'Ordre des Mineurs, et faisaient les plus vives instances pour obtenir une décision conforme aux espérances de la piété publique.

Par suite des troubles politiques, des guerres et de la peste, les vœux de la chrétienté n'aboutirent à leur réalisation que sous le pontificat de Sixte IV. Ce grand Pape avait lui-même été Franciscain, avant de porter la tiare, et il avait été bercé dans l'amour et l'admiration de Bonaventure, son frère en religion. Il chargea trois cardinaux, Julien de la Rovère, évêque de Sabine, Étienne Nardini, archevêque de Milan, et François Gonzague, évêque de Mantoue, de procéder à l'enquête juridique et d'examiner la vie, les vertus, les miracles et les écrits du Docteur séraphique. Enfin, le 14 avril 1482, il promulgua solennellement, dans la basilique vaticane, le décret de canonisation si impatiemment attendu. La bulle respire un saint enthousiasme et une admiration attendrie.

« Réjouissez-vous, ô chœurs des anges! Réjouissez-vous, habitants de la Jérusalem céleste! Réjouis-toi, ô Sion de la terre, ô sainte Église, puisque tu comptes là-haut un protecteur de plus!

« Bonaventure! Il a écrit de telle sorte que l'Esprit-Saint semble avoir parlé par sa bouche; il a vécu si pieusement, que, mettant toujours ses actes d'accord avec ses propres enseignements, il a poussé jusqu'à l'héroïsme la pratique des vertus religieuses; sa tombe est environnée de tant de miracles, que l'Église militante lui doit les honneurs réservés à la sainteté couronnée. »

Puis, d'un ton plus solennel : « Du consentement unanime de nos frères les cardinaux et de tous les prélats présents à Rome, appuyé sur l'autorité du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous inscrivons Bonaventure, de l'Ordre vénérable des Mineurs, au rang des saints pontifes et docteurs, et fixons sa fête au second dimanche de juillet (1). »

Enfin, et comme pour consacrer la touchante amitié de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin, le Pontife veut qu'on rende à l'un et à l'autre les mêmes honneurs. Il accorde à la basilique des Douze Apôtres les mêmes faveurs spirituelles qu'à la Minerve, et aux Frères-Mineurs attachés à l'Université de Paris, les mêmes privilèges qu'aux Dominicains (2).

C'est ainsi qu'à deux siècles d'intervalle, Sixte IV reprenait l'œuvre de Grégoire X pour la confirmer, et qu'il posait au front du Docteur séraphique une auréole incomparable, dont l'éclat rejaillissait sur tout l'Ordre de saint François.

L'écho des fêtes de Saint-Pierre de Rome se réper-

1. Bulle *Superna cœlestis.*
2. *Ibid.*

cuta dans tout l'univers. Partout où s'élevait un couvent de Frères-Mineurs, on célébra un triduum en l'honneur du nouveau Saint; nulle part ces ovations liturgiques ne revêtirent un caractère plus intime et plus enthousiaste que dans les deux villes qui se prévalent de la gloire d'être, l'une son berceau, l'autre la gardienne de sa tombe, Bagnoréa et Lyon. La cité lyonnaise, qui avait veillé avec tant de sollicitude sur la mémoire du grand homme, en attendant l'heure où il serait déclaré un grand saint, se surpassa elle-même dans l'expression de son allégresse, et imprima au culte du vénéré cardinal un élan qui ne devait plus s'arrêter, avec un cachet populaire qui ne devait pas s'effacer.

A partir de cette heure, et sans détriment pour les martyrs de Fourvières, Bonaventure devient *le saint de Lyon*, et son tombeau le grand pèlerinage de Lyon. Prélats et rois subissent l'entraînement universel. Le 6 avril 1484, l'archevêque, Charles de Bourbon, revenant à la pensée qui a présidé à la construction de l'édifice, change le vocable de l'église, et charge l'évêque d'Utique de la dédier solennellement à saint Bonaventure. Dix ans après, le roi Charles VIII s'arrête à Lyon, avant d'aller à la conquête du Milanais. Avec Anne de Bretagne, son épouse, il s'agenouille sur la dalle du tombeau vénéré, recommande au Bienheureux son armée, sa couronne et le succès de ses armes, enveloppe les reliques dans des soieries brochées d'or, et les enferme dans une châsse précieuse, non sans en avoir détaché trois parcelles considérables. Il emporte une

de ces parcelles en Italie, cède l'autre à Venise, et la troisième, un bras du Saint, au P. François Samson, Général des Mineurs, qui offre cette insigne relique à Bagnoréa (1).

En 1496, c'est le tour d'un prince du sang, Pierre de Bourbon, frère de l'archevêque de Lyon. Il vient, accompagné d'Anne de France, son épouse et sœur de Charles VIII, prier sur le tombeau du Saint et implorer quelque faveur particulière. Plus encore que le roi, il laisse au sanctuaire des gages de sa gratitude et de sa munificence. Il fait lamer d'argent le reliquaire donné par Charles VIII, pendant qu'Anne de France enchâsse la tête, à part, dans un buste d'argent représentant le Bienheureux en habits pontificaux, avec une mitre sertie de gemmes et de pierres précieuses. Sur le désir de la princesse, on porte processionnellement les deux châsses à travers les rues de la ville, au chant des hymnes et des cantiques. Au retour, un Cordelier monte en chaire, et il prononce le panégyrique du Saint avec tant d'éloquence, que le gouverneur et les consuls de la ville, mieux éclairés sur l'importance du rôle joué par le fils des Fidanza, réclament d'une voix unanime et obtiennent de l'autorité épiscopale que saint Bonaventure soit proclamé *patron de la cité*.

1. *Histoire abrégée*, p. 143. — Résumons en deux mots, ici, l'historique des trois reliques mentionnées. La première, après avoir décoré la chapelle royale de Fontainebleau, est cédée par Anne d'Autriche, en 1662, au grand couvent des Cordeliers de Paris et disparaît dans la tourmente révolutionnaire. Les deux autres sont intégralement conservées, l'une à Venise, l'autre au dôme de Bagnoréa.

Plus tard Henri III, Henri IV, Anne d'Autriche, viendront à leur tour visiter le tombeau de l'humble Franciscain et se mettre sous sa protection. Mais, disons-le tout de suite, le xv[e] siècle est la belle période du pèlerinage, la période des grâces plus signalées et des grandes foules. L'église conventuelle s'agrandit, s'orne de chapelles rayonnantes, et s'embellit de fresques dues au pinceau des Stella, famille d'artistes lyonnais. La cellule du Bienheureux n'est pas oubliée. Elle est transformée en oratoire, et l'on y conserve, à titre de reliques, un crucifix, un calice, une chasuble et d'autres ornements sacerdotaux qui ont servi à son usage.

L'église Saint-Bonaventure devient en outre un centre d'œuvres moitié religieuses, moitié sociales, et les historiens comptent jusqu'à vingt-sept associations différentes, confréries ou corporations, dont elle est le siège régulier. Citons, entre autres, la confrérie royale des Pénitents blancs dont nous avons parlé précédemment; celle de Saint-Bonaventure, avec laquelle on pourrait reconstruire l'armorial de la contrée (1); et la corporation des tisseurs et des tisserands, dont on retrouve encore des vestiges à Lyon, à Fresnay-sur-Sarthe et dans d'autres centres industriels.

1. Archives de la bibl. de la ville de Lyon.

CHAPITRE XXVIII

ODIEUX SACRILÈGES

(1562-1564)

La seconde moitié du XVIe siècle ouvre, pour le pèlerinage, l'ère des angoisses, des deuils et des ruines.

Luther a arboré l'étendard de la révolte; Calvin, Bèze, Pastoreau, Spifame, le suivent. Ils n'ont sur les lèvres que les noms de Réforme, de tolérance évangélique, de liberté des consciences; mais leurs actes ne répondent guère à leurs promesses. Les prédicants mènent leurs adeptes au pillage; le trop fameux baron des Adrets est leur chef. Ils pénètrent dans la ville de Montbrison, dévastent les églises, assistent au massacre de huit cent quatre-vingt-deux catholiques (1), et de là se ruent sur la ville de Lyon, dont ils se rendent maîtres par trahison, dans la nuit du 30 avril 1562.

Leur fureur se déchaîne d'abord contre les Cordeliers, « leurs ennemis personnels », sans doute parce que ces derniers combattaient avec plus de courage

1. Pavy, *les Grands Cordeliers*, p. 103.

les doctrines et les actes de la Réforme. Dès le 1er mai, avant l'aube, ils frappent à la porte du couvent, et somment les religieux, sous peine de mort, de leur livrer les richesses et les reliques du sanctuaire. « Nous ignorons où elles sont, répond d'une voix ferme le supérieur, le P. Gaïette, un futur martyr » ; et de même tous ses religieux après lui. Ils disaient vrai; car, dans la nuit même, deux Frères-Mineurs pressentant l'invasion des Huguenots, avaient caché leurs deux trésors, le reliquaire de Charles VIII et le buste d'Anne de France, leurs seules richesses, dans deux fosses différentes, puis étaient partis, l'un pour la Savoie, l'autre pour la Franche-Comté (1).

Exaspéré de cette réponse, Viret (c'est le nom du ministre protestant qui est à la tête des bandits) retient le P. Jacques Gaïette en otage, sans s'occuper des autres moines, et dirige lui-même les fouilles. Après de longs efforts, il pousse un cri de fauve : il a découvert la châsse de Charles VIII! Il enlève la soie et les lames d'argent, dresse un bûcher où il entasse pêle-mêle reliques et ornements sacrés, et jette les cendres dans le Rhône, au milieu des vociférations d'une soldatesque ivre de haine et de vin (2)!

Demi-victoire! Car l'autre reliquaire, le chef du Saint (ou buste d'Anne de France) échappe à sa ra-

1. *Hist. abrégée*, p. 157, résumant la relation de Fodéré.
2. *Ibid.*, loc. cit. C'est par erreur que le P. Possevin, dans son *Apparat sacré*, nomme la Saône. La résidence des Cordeliers était riveraine du Rhône. Le récit de Fodéré paraît seul vraisemblable.

pacité. Il y a, dans son dépit, plus que de la colère; « il y a des désirs de sang (1) ». Et en effet, il se saisit de son otage, le P. Gaïette, sous prétexte de le faire conduire à Roanne, et lui adjoint un officier catholique qu'ont arrêté ses sbires et dont le nom mérite de passer à la postérité, Béguin, « capitaine au service du duc de Nemours (2) ». A peine les deux prisonniers sont-ils sur le pont de la Saône, que les sicaires commis à leur garde s'élancent sur eux, les frappent à coups de hallebarde et les précipitent dans la rivière (3).

Enfin, au bout de deux ans, la ville de Lyon se ressaisit et secoua le joug d'une tyrannie qui lui était doublement odieuse. Mais dans ce court espace de temps, les Huguenots avaient trouvé le moyen d'incendier les monuments publics et de semer les deuils dans les familles. L'église Saint-Dizier en partie détruite, le cloître de Saint-Jean mutilé, le couvent des Cordeliers consumé par l'incendie, le sanctuaire de Saint-Bonaventure profané et ses reliques disparues, sans compter le sang des martyrs, voilà les traces que laissaient, de leur conquête d'un jour, ces iconoclastes du XVIe siècle !

« Effaçons cette page de l'histoire! » s'écrie, au lendemain des guerres de religion, le président de

1. Pavy, *les Grands Cordeliers*, p. 96-99.
2. Fodéré.
3. *Les Grands Cordeliers*, loc. cit. — Le corps du P. Gaïette fut retrouvé à deux lieues en aval de la ville, intact et parfaitement conservé, après une année de séjour dans l'eau. Il fut inhumé dans l'église du village, probablement à Vernaison. (*Gr. Cordeliers*, p. 99.)

Thou (1). Nous le voudrions avec lui ; mais il n'y a que deux manières d'effacer une faute : c'est de se justifier de toute complicité ou de faire amende honorable. Le ministre Viret n'a fait ni l'un ni l'autre, et l'histoire a le droit de flétrir sa mémoire et celle de ses commettants.

L'outrage public fait au patron de la cité lyonnaise demandait une réparation publique. Elle vint d'abord du clergé, des magistrats et de la population. Ils s'empressèrent, d'un commun accord, de faire disparaître les traces maudites de la domination des Huguenots, relevèrent les ruines et réconcilièrent les églises profanées. Le sanctuaire de leur céleste patron fut, des premiers, rouvert au culte; son buste précieux, le chef qui avait échappé au vandalisme des hérétiques, replacé sur les autels; et aux profanations de la veille succéda un renouveau de foi et de piété.

Mais les excès des Huguenots n'étaient qu'un épisode des guerres de religion. Voilà pourquoi Rome, après Lyon, éleva la voix pour protester à sa manière, qui est la manière de Dieu, contre les attentats de tout genre commis journellement sous le couvert de la Réforme. Les Souverains Pontifes ne se contentèrent pas de pleurer sur les ruines fumantes de la France et de l'Allemagne, ni de réprouver des sacrilèges qui n'étaient qu'une conséquence

1. *Excidat illa dies ævo!* — V. *Grands Cordeliers*, p. 105. — Il ne faut pas oublier que le Siège apostolique réprouva l'odieux guet-apens de la Saint-Barthélemy, dès qu'il en eut reconnu le vrai caractère.

logique de la théorie du libre examen. Ils remontèrent à la source du mal, dénoncèrent les vrais coupables, les coryphées de ces doctrines subversives, Luther et Calvin, et rétablirent les bases de la vraie réforme des mœurs. Telles furent les vues grandioses de Pie V et de Sixte-Quint. Au flot montant de l'hérésie, ils opposèrent la digue de l'immuable vérité, aux scandales d'un apostat, les vertus héroïques des religieux demeurés fidèles, aux ténèbres accumulées par les novateurs, les deux astres de doctrine et de sainteté que l'hérésie détestait le plus : Thomas et Bonaventure.

CHAPITRE XXIX

SURCROIT DE GLOIRE

En 1567, au lendemain des sessions du concile de Trente, Pie V déclarait Thomas d'Aquin « docteur de l'Église universelle », en raison des victoires remportées sur le protestantisme, par la force et l'éclat de sa doctrine, et il ordonnait de célébrer sa fête avec la même solennité que celles des quatre premiers docteurs de l'Église latine : saint Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme.

En 1588, un autre grand pape, Sixte-Quint, confère le même titre d'honneur, avec les mêmes privilèges, à saint Bonaventure, pour trois motifs qu'il énumère dans la bulle *Triumphantis Hierusalem* et que nous allons résumer succinctement.

« L'Église est saintement fière des élus qu'elle propose à la vénération des fidèles ; car tous portent une couronne qui est le fruit de leurs labeurs, et en tous Dieu est admirable. Mais, parmi eux, le groupe des docteurs brille d'un éclat particulier, parce que leur lumière s'est levée, radieuse, sur les ténèbres de l'erreur, et qu'elle ne cesse de luire au firmament de l'Église. C'est parmi cette phalange d'élite que nous découvrons saint Bonaventure, inscrit par Sixte IV, notre prédécesseur, au nombre des saints et des doc-

teurs, en raison de la merveilleuse beauté de sa vie et de l'excellence de sa doctrine.

« Quoiqu'il n'ait aucun besoin de nos louanges ni de nos hommages, ayant la plénitude des délices dans la possession et la jouissance du souverain Bien, nous nous sentons pressé, — et cette inspiration vient d'en haut, pensons-nous, — d'exalter sa mémoire et de recommander sa doctrine. Plusieurs motifs nous y poussent : l'attrait que nous avons ressenti dès notre enfance pour ce grand Saint; l'étroite amitié de saint Thomas et de saint Bonaventure, la similitude des mérites et des vertus exigeant la similitude des honneurs ; et par-dessus tout les besoins de l'Église, actuellement en proie aux plus violentes attaques, et dont il sera le boulevard. Les ennemis de notre sainte religion tournent, en effet, leurs batteries contre la théologie scolastique. Ils comprennent que la magie du style et les habiletés du mensonge ne peuvent tenir devant une méthode si claire, où les preuves, s'enchaînant et se prêtant un mutuel secours, comme des soldats sur un champ de bataille, vous aident à discerner le vrai du faux, la lumière des ténèbres, l'imposture des hérésiarques des enseignements de l'Évangile. Leur haine nous instruit. En marchant ainsi à l'assaut de cette imprenable forteresse de la théologie scolastique, ils nous avertissent de notre devoir, qui est de défendre courageusement cette citadelle, de conserver intact l'héritage de nos pères, et d'honorer, entre tous, les plus vaillants champions de la cause catholique.

« A la tête de ces derniers brillent saint Thomas, que Pie V a élevé au faîte des honneurs, et saint Bo-

naventure, dont Clément IV, Grégoire X et Sixte IV, ainsi que les conciles de Lyon et de Florence, ont tour à tour invoqué l'autorité.

« En conséquence, de l'avis unanime de nos frères les cardinaux, en vertu de la plénitude de l'autorité apostolique, nous décrétons que saint Bonaventure, déjà inscrit par Sixte IV au nombre des docteurs de l'Église, sera vénéré à l'égal des maîtres qui ont excellé dans l'enseignement de la théologie ; et notre décret aura force de loi à perpétuité (1). »

Dans une dernière clause, Sixte-Quint fixe au 14 juillet la fête du Bienheureux.

En même temps qu'il le plaçait au rang des quatre grands docteurs de l'Église latine, il faisait rechercher et imprimer avec soin tous ses ouvrages, et créait au couvent des Douze-Apôtres, à Rome, une chaire et un collège spécialement affectés à l'enseignement de la théologie du Docteur séraphique.

La mémoire de ce dernier était noblement vengée, et ses ossements durent tressaillir, devant le surcroît de gloire qui les auréolait ; car la bulle pontificale n'était pas seulement la consécration officielle des titres honorifiques décernés au Bienheureux dans les Écoles et les Universités ; c'était aussi le plus impérissable des monuments élevés à sa gloire. Bonaventure demeurait ainsi à jamais la lumière de l'Église militante.

Les faits sont d'accord, ici, avec la pensée du Saint-Siège, et l'histoire nous montre saint Bonaventure con-

1. Bulle *Triumphantis Hierusalem.*

tinuant à travers les âges la mission doctorale qu'il a si brillamment inaugurée au concile de Lyon. Au concile de Trente, où prime saint Thomas d'Aquin, il n'est pas oublié. C'est ce que nous atteste un témoin oculaire, le P. François Zamora, Général de l'Observance, écrivant à l'évêque de Cuenca : « En voyant les hommes les plus graves, les plus doctes du concile recommander la doctrine de Bonaventure, je n'ai pu retenir mes larmes de joie et de satisfaction (1). » Aux conciles de Constance et de Bâle, les *Commentaires de saint Bonaventure* servent à réfuter l'hérésie des Hussistes. Au concile de Florence (1438), où s'agite de nouveau la question de l'union des Grecs, son âme semble planer sur l'assemblée et dicter, comme à Lyon, les clauses de la paix. Au concile du Vatican, il est avec les Pères qui proclament les prérogatives attachées au siège de saint Pierre et définissent l'infaillibilité de la chaire pontificale.

Il jouit également d'une grande autorité auprès des théologiens. Véga, Médina, Alphonse de Castro, entre autres, s'appuient de son sentiment dans leurs traités : *de la Justification*, *de la Foi*, *de l'Hérésie*. Les Universités de Paris, d'Oxford, de Salzbourg, de Cologne, l'ont en vénération. Celles d'Ossuna et de Valence, en Espagne, et généralement les Collèges franciscains consacrent un cours spécial à l'exposition de sa doctrine. Magnifique témoignage de la science et de l'autorité, des Écoles et du Saint-Siège, répercuté de siècle en siècle et déclarant, en dehors de tout es-

1. *Prodromus*, l. II, c. v.

prit de parti, que saint Bonaventure est un des princes de la théologie !

Mais tout astre a son éclipse, toute gloire a son déclin, et notre Bienheureux n'échappe point à cette loi. Déjà, au xve siècle, Gerson le constatait avec tristesse. « A présent, disait-il, on oublie celui qui est si bien nommé le Docteur séraphique ! On oublie son *Itinerarium*, cet opuscule qu'une bouche mortelle ne saurait assez louer ! On oublie le *Breviloquium!* On abandonne ces chefs-d'œuvre, à l'enseignement si relevé et si lumineux, pour des nouveautés plus séduisantes que fondées en raison ! »

Qu'eût-il dit à l'époque de l'Encyclopédie ? Et quelles larmes n'eût-il pas versées, à l'heure des cataclysmes et de la Révolution ?... Mais s'il avait appartenu à notre génération, il se serait consolé ! On revient, en effet, à ces hautes spéculations qui ont fait ses délices, à l'étude de ces problèmes philosophiques qui ont passionné le moyen âge, à une plus saine appréciation de ces temps de foi qui ont bâti nos cathédrales et qu'on traitait de barbares. C'est un retour aux principes de justice et d'équité vis-à-vis d'un passé glorieux ; c'est une réaction en faveur de la théologie scolastique et des savants du moyen âge. Saint Thomas d'Aquin en bénéficie le premier. Son culte refleurit ; ses ouvrages sont en honneur ; sa doctrine enthousiasme une jeunesse avide de connaître et verse la lumière dans les esprits. C'est une renaissance qui nous présage des temps meilleurs ; car il est écrit : « *Veritas liberabit vos :* La vérité vous délivrera. »

Espérons que le tour de saint Bonaventure viendra et qu'on ne séparera pas dans les études ceux qui ont été inséparables dans leur vie et leur sainte amitié. Déjà (est-ce un prélude?), le nom du « prince de la mystique (1) » est dans toutes les bouches, et son culte s'est rajeuni. C'est un renouveau de gloire auquel ont largement contribué les solennités du sixième centenaire de sa mort.

En 1874, Pie IX invitait les fidèles par un bref spécial (2) à remémorer dignement cet anniversaire et répandait à pleines mains, à cette occasion, les trésors spirituels de l'Église. Sa parole a trouvé un écho sonore dans toutes les villes où s'élèvent des maisons franciscaines. L'Italie s'est plu à rappeler les mérites d'un de ses enfants les plus illustres, et le triduum célébré successivement à l'Ara-Cœli et dans la basilique des Douze-Apôtres a revêtu une magnificence extraordinaire.

La France, elle aussi, s'est souvenue que le Docteur séraphique lui appartenait par l'instruction reçue à l'Université de Paris et par les services rendus, par sa vie et par sa mort, par les œuvres de son génie et par ses bienfaits posthumes, et elle a longuement acclamé son nom pendant les fêtes du centenaire.

La ville de Lyon s'est distinguée, entre toutes, dans les manifestations de sa piété; et c'était justice, elle qui a si vaillamment et si fidèlement veillé, jusqu'aux jours néfastes de la Révolution, sur les cendres de saint Bonaventure, et qui entend demeurer toujours

1. Expression de Léon XIII.
2. Bref *Universis Christi fidelibus*, du 28 avril 1874.

la gardienne de son sépulcre vide, de sa mémoire et de son culte. Elle ne perdra pas de sitôt le souvenir du triduum de 1874 : triduum que présidait son archevêque entouré de plusieurs prélats étrangers, et qui faisait revivre, sous une forme rajeunie, les multitudes, la foi et les chants du moyen âge. Plusieurs orateurs de renom s'y firent entendre, entre autres Mgr de Charbonnel, Mgr David et Mgr Mermillod. Les uns et les autres se plurent à féliciter la cité lyonnaise d'avoir été choisie pour être la gardienne des cendres de saint Bonaventure. « Lyon, disait Mgr David, citant un mot de Grégoire VII, Lyon marche à la tête de toutes les Églises de France par la dignité de son siège, par l'éclat de ses études et de ses institutions. Où trouver plus d'amour pour la discipline, des mœurs plus graves, plus de sagesse et d'autorité? » — « Lyon est la patrie de la Propagation de la Foi, s'écriait à son tour Mgr Mermillod!... En apercevant notre Saint que sa mère lui apportait mourant, saint François d'Assise s'écria : *Oh! l'heureuse rencontre!* Je vous dirai moi aussi : Oh! la bonne aventure pour vous que ce grand Saint soit mort dans vos murs (1)! »

Y eut-il moins d'élan et d'enthousiasme à Bagnoréa, patrie du Saint? Transportons-nous-y par la pensée; nous jouirons mieux de la fête que lui préparent ses compatriotes et qui sert d'épilogue au sixième centenaire de notre héros.

1. *Semaine religieuse de Lyon*, 18 juillet 1874.

UN ÉPILOGUE DU SIXIÈME CENTENAIRE

(1897)

Sur la grande place de Bagnoréa se dresse la statue du Docteur séraphique. C'est le 13 juillet 1897 qu'a eu lieu la bénédiction solennelle de ce monument en présence du cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, de plusieurs évêques et des représentants des trois branches de la famille franciscaine, au milieu d'ovations qui ont gardé jusqu'au bout leur caractère à la fois religieux et patriotique. « Fêtes inoubliables », écrivait un témoin, rédacteur de la *Voce della Verita*. Mais laissons ce témoin oculaire nous redire la part qu'y a prise Léon XIII et apprécier la statue et le monument.

« La statue, œuvre de César Auréli, est d'une beauté idéale. L'image du Saint en bronze, haute d'environ trois mètres, représente le Docteur séraphique vêtu de la bure franciscaine et du manteau de cardinal, les yeux levés vers le ciel. La main droite est étendue vers la ville de Bagnoréa, comme pour la protéger; la main gauche tient un parchemin sur lequel est écrite cette devise qu'il aimait et qui résume toutes ses œuvres : *In omnibus Deum videas et laudes* : *En toutes choses regarde Dieu*; *en toutes choses loue Dieu.*

« La statue repose sur un piédestal de granit qui

porte sur sa face principale les armes du Saint-Père avec l'inscription : *Bonaventuræ Doctori seraphico. 1897*. Sur les trois autres faces, on voit des bas-reliefs, véritables chefs-d'œuvre qui représentent trois scènes de la vie de saint Bonaventure : l'enfant béni et miraculeusement guéri par saint François ; le Docteur montrant à son ami saint Thomas le livre où il puisa sa science, le crucifix ; le délégué du Pape exhortant les Grecs à l'union.

« Un marbre commémoratif, placé sur la façade de la cathédrale, porte une inscription latine (1) dictée par Léon XIII et dont voici la traduction :

A SAINT BONAVENTURE
CARDINAL, ÉVÊQUE D'ALBANO
DOCTEUR SÉRAPHIQUE
SES CONCITOYENS
FIERS D'UN SI GRAND GÉNIE
ET LES ÉTRANGERS
UNANIMES DANS L'ADMIRATION
DE SA SCIENCE ET DE SA SAINTETÉ
ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT
EN MDCCCXCVII. LÉON XIII

1. BONAVENTURAE
EPISCOPO CARDINALI ALBANENSI
DOCTORI SERAPHICO
CIVES
TANTO VIRO GLORIANTES
EXTERNIQUE
UNANIMES IN ADMIRATIONE
SAPIENTIAE ET SANCTIMONIAE EJUS
AERE COLLATO DEDICAVERUNT
ANNO MDCCCXCVII. LEO XIII.

« L'évêque de Bagnoréa, Mgr Parsi, continue le journal romain, a béni solennellement la statue, en présence de S. Ém. le cardinal Parocchi et de plusieurs prélats, et aux acclamations d'une foule immense accourue de toute part.

« En même temps, César Auréli recevait les plus vives félicitations pour son œuvre, nouveau triomphe de l'art au service de la foi. »

Avant de se retirer, l'artiste, — un croyant, un tertiaire, comme notre Ferdinand Gaillard, — prononce, en présence de la foule attendrie, une allocution qui, par ces temps de scepticisme et d'incrédulité, a une saveur toute particulière. Il termine par une prière, que nous faisons nôtre, en l'étendant à Lyon, à la France, à tout l'Ordre séraphique, et sur laquelle nous voulons fermer ce livre.

« Voici que ton image, ô Docteur séraphique, trône sur la grande place de Bagnoréa. Elle y demeurera pour rendre témoignage de ce que peut dans une grande âme la science unie à la sainteté. Et toi, du haut du séjour de paix et de lumière où te contemplait le Dante dans son divin poème, protège, soutiens, bénis ta ville natale, ton Italie, tous ceux qui ont voulu t'honorer. Bénis aussi le modeste ouvrier qui, sans avoir pu réaliser l'idéal qu'il s'était fait des beautés de ton âme, a pourtant essayé de jeter dans le bronze son cœur et ses pensées d'artiste croyant, dans la prière, l'adoration et l'amour (1). »

1. *La Voce della Verita*, 1897.

APPENDICE

I

Prière Transfige.

Eia, dulcissime Jesu! Transfige saluberrimo vulnere amoris tui medullas animæ meæ, ut vere ardeat, langueat et liquefiat et solo tuo desiderio deficiat, cupiat dissolvi et esse tecum. Te solum semper esuriat, Panem vitæ cœlestis, qui de cœlo descendisti. Te sitiat, fontem vitæ, fontem æterni luminis, torrentem veræ voluptatis. Te semper ambiat, te quærat teque inveniat, in te dulciter requiescat.

(V. *Soliloquium*, c. I, 19.)

II

Responsorium (1).

1. O Bonaventura inclyte,
Decus et splendor sæculi,
Qui Christi sponsam nitido
Doctrinæ ornasti lumine.
℟. Hostis refulge mentibus,
Errores omnes dissipa,
Et igne amoris superi
Incende corda supplicum.

1. P. Antoine-Marie de Vicence, *S. Bonav.*, Monza, 1879.

2. Tu qui fregisti hæreticos,
Dira tulisti schismata,
Viam monstrando deviis
Pacem dedisti Ecclesiæ.
℟. Hostis refulge, etc...

℣. Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.
℟. Hostis refulge, etc...
℣. Ora pro nobis, beate Bonaventura.
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus

Deus qui Ecclesiæ tuæ beatum Bonaventuram confessorem tuum atque pontificem, doctorem mirabilem tribuisti : concede propitius, ut apud te hunc pium semper intercessorem habere mereatur.

III

Catalogue des ouvrages du Saint.

Voici le catalogue des ouvrages de saint Bonaventure, tel qu'il est dressé par les éditeurs de Quaracchi.

Ont déjà paru les volumes suivants :

Tomes I-IV. — Commentaire sur le *Livre des Sentences.*

Tome V. — *Questions controversées* (la Trinité et la Perfection évangélique); — *Breviloquium;* — l'*Itinéraire de l'âme à Dieu;* — les *Arts et la Théologie;* — l'*Hexaméron;* — les *Dons du Saint Esprit;* — *les dix préceptes;* — des paraphrases sur cinq sujets distincts, la *Trinité*, le *royaume de Dieu*, l'*Eucharistie*, le *Christ* et le *Paradis terrestre.*

Tome VI. — Commentaires sur l'*Ecclésiaste*, la *Sagesse*, l'*Évangile de saint Jean.*

Tome VII. — Commentaires sur l'*Évangile de saint Luc.* (Les *Lamentations de Jérémie* et le *Pater*).

Tome VIII. — Œuvres ascétiques. — *L'incendie d'amour.* — *Soliloquium :* étude sur l'oraison mentale. — *L'arbre de vie* : élévations sur les mystères de l'Incarnation, de la Passion et de la Résurrection de Notre-Seigneur. — *Les cinq fêtes de l'Enfant Jésus.* — *Préparation à la messe.* — *De la Perfection.* — *Du gouvernement de l'âme.* — *Les six ailes du séraphin.* — *L'office de la Passion.* — *La vigne mystique :* élévations pieuses sur la Passion.

Ouvrages relatifs a l'Ordre. — *L'apologie des pauvres.* — *L'exposition de la Règle.* — *Pourquoi les Frères-Mineurs prêchent.* — *Épître sur les sandales.* — *Sermon sur la Règle.* — *Constitutions narbonnaises.* — *Sept circulaires.* — *Règle des novices.* — *Vingt-cinq choses mémorables* (lettre). — *L'imitation du Christ.* — *Légende de saint François ;* — leçons de l'office du même Saint.

Appendice. — Ouvrages douteux. — *Miroir de la discipline.* — *Miroir de la conscience.* — *Somme des degrés des vertus.* — *Du mépris du monde.* — *Réflexions sur l'humilité.* — Lettre à un novice inconstant.

Poésies. — *Louanges à la croix.* — *Philomena* (le rossignol). — Sur les *sept paroles* de Jésus en croix. — Sur la *Passion.* — *Le rosaire de Marie.*

TABLE DES MATIÈRES



Paris. — J. Mersch, imp., 4bis, Av. de Châtillon.



